GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
DEC 15 1904

11e Année. N° 23. 1er Décembre 1904.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Gérard d'Houville . .	*L'Esclave* (1re partie)	449
Jules Ferry	*Lettres à Gambetta (1870-1871)*	469
André Chevrillon. . .	*Ceylan bouddhique.* — II.	479
Capne H. de Malleray	*L'Alcool à la Cantine*	512
Gabriel Monod . . .	*Michelet et George Sand — Documents inédits* . . .	531
Louis Aubert.	*Français d'Amérique*	565
Émile Dard	*Choderlos de Laclos*	583
Paul Adam	*Le Serpent Noir* (fin).	602
Félicien Challaye. . .	*Lafcadio Hearn et le Japon*	655

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1904

LIVRES NOUVEAUX

ÉTUDE SUR VICTOR HUGO,
par **Fernand Gregh.**

Nos lecteurs connaissent ce commentaire élogieux et lyrique, qui suit, recueil par recueil, l'œuvre immense de Victor Hugo, et où abondent, presque à chaque page, les citations du Maître. M. Fernand Gregh était désigné par son admiration pour écrire ce commentaire; et, bien qu'il fasse quelques réserves, çà et là, sur l'épistolier, sur le penseur et sur le dramaturge, il méritait ce *Rêve* où Victor Hugo lui est apparu et s'est penché sur lui, dans sa chambre au coin de son feu. Nos lecteurs se rappellent ce beau poème, qui fait partie des *Clartés Humaines* : ils auront plaisir à le retrouver encore à la fin de ce volume. Ils y retrouveront aussi des études sur *Massenet et Grisélidis*, sur le *Manfred* de Schumann, le *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, la *Carmélite* de Reynaldo Hahn, *Paillasse* de Léoncavallo. Ce livre est comme une seconde *Fenêtre ouverte* sur la pensée de Fernand Gregh et aussi sur son siècle.

SUR LE YANG-TSE, par **Félix Hémon.**

Ce « Journal d'une double Exploration pendant la Campagne de Chine (1900-1901) » est l'œuvre posthume d'un jeune commissaire de marine, mort à vingt-sept ans, au retour de cette campagne. L'affectueuse collaboration de ses parents, amis et collègues, a réuni et complété ces notes et lettres, écrites au cours du voyage. Le récit vaut par la simplicité et la précision; le lecteur en rapporte une vue très nette du paysage et du monde chinois. Une admirable bibliographie fournit au travailleur et au curieux tous les éléments, anciens et modernes, d'une étude scientifique. Ce livre rendra de grands services.

QUESTIONS AGRICOLES, par **Daniel Zolla.**

Il a fallu bien longtemps pour que Science et Agriculture se rencontrassent et s'unissent. Aujourd'hui, qui pourrait méconnaître ou railler les bénéfices de la science agricole et la nécessité d'une agriculture scientifique? On sait quelle place tient l'auteur parmi les fondateurs de l'une et de l'autre.

ÉTUDES SUR SAINTE-BEUVE, par **G. Michaut.**

Des quatre études sur Sainte-Beuve que ce volume contient, les deux premières nous font surtout connaître l'homme, et les deux autres l'écrivain, « les scrupules qu'il apportait à la recherche de la vérité, le zèle diligent avec lequel il corrigeait lui-même ses erreurs, la manière enfin dont il exposait ses découvertes, non sans y mêler parfois ses sentiments personnels et ses opinions littéraires ou religieuses ». Nous avons signalé maintes fois le rare talent de M. Gustave Michaut, son érudition, sa méthode, sa clarté, sa maîtrise enfin : dès à présent, il est l'un des meilleurs parmi nos critiques modernes.

LES CHARMES, par **madame Catulle Mendès.**

Un nom illustre recommande, par avance, aux lecteurs ce recueil de vers, et le livre tient tout ce qu'on en pouvait espérer. On y trouvera de beaux vers harmonieux et pleins, qui chantent l'amour, ses gloires, ses mélancolies et ses charmes. Un cœur de poète, qui est en même temps un cœur de femme, anime toutes ces strophes pourtant ciselées avec un soin patient et minutieux. Les poètes et les femmes, les poètes-amants, les femmes amoureuses reconnaîtront là de page en page tous les émois délicieux et puissants dont leur vie est peuplée; tous ceux qui ont rêvé, souffert, éprouvé

l'amour et le martyre
Des grands cœurs attentifs, malades de bonheur,

aimeront ce livre à la fois simple et subtil, comme la passion, comme la vie même. *Les Charmes* méritent de prendre place à côté de *la Grive des Vignes* et des *Braises du Cendrier*.

DU LABORATOIRE A L'USINE,
par **Louis Houllevigue.**

Un grand nombre de lecteurs de la *Revue* avaient exprimé le désir que M. L. Houllevigue réunît en un volume ces modèles d'études scientifiques, qui traitaient si clairement et si philosophiquement tout ensemble les grands problèmes de l'industrie et de la science nouvelles. En ce volume, le désir de ces admirateurs est réalisé. Il nous suffit de les en avertir : « La vulgarisation, dit l'auteur, est autre chose qu'un vain amusement. Je me suis efforcé de conserver à ces études un caractère éducatif et de montrer comment la science étend son autorité sur le monde, depuis le terre-à-terre de notre existence quotidienne jusqu'aux régions sereines où pensent les philosophes. »

CHATEAUBRIAND — ÉTUDES LITTÉRAIRES,
par **Victor Giraud.**

On voit aujourd'hui les résultats de l'enseignement de M. Brunetière à l'École normale. Il y a formé quelques élèves, dont il a grand droit de s'enorgueillir : M. Giraud n'est pas des moins fidèles et, venant après ses *Essais* sur Taine et sur Pascal, ce nouveau livre sur Chateaubriand montrera mieux encore l'influence du maître, de ses idées, de son style, et, si je puis dire, de ses langage et gestes coutumiers : « Quand Chateaubriand, dit M. Giraud en sa *Préface*, aura trouvé un Beuchot, un Desnoiresterres et un Bengesco, je veux dire un éditeur, un biographe et un bibliographe dignes d'être comparés à ceux de Voltaire, il faudra souhaiter que des critiques se partagent les principales portions de son héritage. » A ces « critiques avisés », M. Giraud dès aujourd'hui donne un modèle pour l'application de cette méthode rigoureuse et patiente que les philologues ont trop longtemps réservée aux seules littératures de l'antiquité.

L'ESCLAVE

> De tous les Dieux, l'amour est le plus ancien, le plus auguste et le plus capable de rendre l'homme heureux durant sa vie et après sa mort.
>
> PLATON. — *Le Banquet.*

I

La nuit était venue, nuit tardive de mai encore obscure et sans lune. Antoine Ferlier ne pouvait plustromper son ennui par la contemplation du paysage indistinct. Tout le jour, il avait vu les tristes forêts, les longues cyprières se dérouler à l'infini. Aux arbres séculaires, cyprès ou «chênes vivants», pendait la grande mousse grise, emmêlée, hirsute et sinistre, nommée « barbe espagnole ». Du sol malsain semblaient s'exhaler la fièvre et ses miasmes mortels; des serpents affreux devaient y vivre sous les herbes marécageuses. L'aspect du sol natal, au retour, parut au jeune homme sévère et presque terrible. Les lumières du *car* empêchaient, par leur reflet, de distinguer au ciel les premières étoiles. Tout était moite et un vent chaud soufflait.

Les lits du train, disposé en long dortoir, n'avaient pas été faits. Les nègres de service bâillaient en mangeant des oranges. Seul, un vieil Anglais avait fait dresser sa couchette et y dormait consciencieusement, les rideaux fermés, comme si dans une ou deux heures on n'allait pas être à New Orleans. Antoine Ferlier soupira, étendit ses jambes. Combien il se sentait las de cet interminable voyage, de ce wagon secoué où son lit était étroit, étouffé, brûlant, ses compagnons de route sans gêne, le cabinet de toilette ouvert à tout venant, les cuvettes remplies par une eau noirâtre, et l'odeur

du train et les cahots plus odieux encore aux heures des repas, — qu'il retardait jusqu'à ce qu'un nègre en blanc vînt lui crier : « *Last call ! last call*[1] ! » comme dans la trompette de Jéricho.

Enfin il allait arriver ! se reposer sur un vrai matelas, supprimer de ses menus les sardines et les conserves !

En quinze jours, il aurait à peu près réglé les affaires qui le rappelaient après quatre ans d'absence dans ce pays où il était né, mais où il avait peu vécu. Puis il repartirait, les poches pleines, ayant vendu ses terres et ses plantations, et il regagnerait la France et Paris bien-aimé, où il dépenserait joyeusement ses piastres, sans nul regret pour les vieilles sucreries et ce qu'elles représentaient de passé familier et simple, sans un souvenir pour la ville créole et les rares amis qu'il y laisserait encore une fois, et qu'il oubliait à chaque départ si facilement et si bien.

Car Antoine Ferlier oubliait bien. Chez lui, nul attendrissement, nul trouble. Il était fait pour être heureux et rester jeune, et celui qui se souvient n'est longtemps ni l'un ni l'autre.

Il avait une trentaine d'années, qui pesaient peu sur son brun visage, ferme et pourtant délicat. Il ôta sa casquette enfoncée jusqu'aux yeux, pour retrousser sa chevelure ondée et noire. Un moment, la flamme de la petite lampe brilla dans son œil mobile. Sa face entièrement rasée empruntait une voluptueuse expression à sa jolie bouche charnue. Mais le nez busqué, le menton volontaire lui donnaient quelque chose de hardi et de provocant. Il se leva, prit sa valise, la mit en face de lui, la déboucla, la rangea. Il était grand, mince, élégant. Toute sa personne avait une grâce aisée, une séduction naturelle, une force souple. Il regarda sa montre : le train était en retard. Alors il retira ses gants et avec une petite lime tourmenta ses ongles, qui étaient carrés et courts, mais soignés, et terminaient une main sèche, assez fine et extrêmement brune.

Le train avançait toujours dans la nuit lourde. On n'entendait que la trépidation et les voix zézayantes des nègres bavards : ils se disputaient sur la petite plate-forme qui ter-

1. « Dernier appel ! »

mine chaque wagon. Puis les voix devinrent plus nombreuses. On parla plus haut. Les gens commencèrent à remuer sous la lueur vacillante des lampes. Ils bâillaient, s'éveillaient à demi, dressaient leurs bras incertains, prenaient leurs vêtements, leurs paquets, leurs sacs, que les employés transportaient ensuite avec une lenteur engourdie. Seul, le vieil Anglais, sous ses rideaux clos, imperturbable, continuait son somme. Il avait, comme tous, le droit, dont on profite peu, de ne quitter sa place qu'au matin et de ronfler en gare.

Il était minuit: on arrivait deux heures trop tard. Antoine n'aimait pas ce qui, sauf sa fantaisie, contrecarrait les projets établis ou l'exactitude prévue des itinéraires : il était de très méchante humeur en quittant le train pour le grand bac qui traverse le Mississipi. Parmi l'obscurité chaude, l'immense fleuve limoneux roulait ses larges eaux, si jaunes que le reflet des lumières les tigrait comme un pelage géant. Quelques voyageurs se pressaient sur le pont et se penchaient pour mieux voir, malgré la nuit dont il reflétait quelques astres, le fleuve illustre et étranger.

Antoine, lui, le connaissait bien. Il trouva plutôt sinistre ce passage nocturne, ce flot noir qui le fit songer au fleuve des Morts. A peine débarqué, il se hâta de sauter en voiture et se fit conduire à l'Hôtel Saint-Charles. Les rues et la ville lui parurent encore vieillies. Au quartier français, il revit, dans l'ombre, les arcades, les murs peints des maisons lézardées, les balcons à jour, avec un sentiment mélancolique. Tout cela ressemblait à la fin du Carnaval, — quand les fards coulent, que les perruques tombent, que les faux nez ne font plus rire et que les costumes chatoyants sont loqueteux. — Il souhaita finir très vite ce qui l'amenait dans cette ville délabrée : — pour lui, créole, toute la neuve partie de New Orleans comptait peu. — Il soupa fort mal à l'hôtel, servi par un nègre encore plus laid que ceux du train. Sa chambre lui déplut et il s'entortilla le pied dans sa moustiquaire en se glissant au lit. Il ne ferma pas les fenêtres, qu'un léger treillis de fil de fer protégeait contre les insectes, et s'endormit.

Il s'éveilla trop tôt et, ne pouvant se rendormir, s'habilla, pestant et murmurant pour lui seul :

— Pourquoi suis-je dans cette galère ?...

Au jour, son teint bistré, un peu brouillé, ne l'avantageait pas. Lui-même n'aimait pas son visage matinal. Il redoutait, comme une jolie femme, d'être vu à ces heures claires. Le sommeil, au lieu de détendre ses traits, les durcissait; il rapetissait les yeux qui, n'ayant pas encore leur languissante beauté, semblaient inquiets de ne plus retrouver leur séduction coutumière. Sous ses cheveux décoiffés, il avait parfois l'air plat et piteux. Tout cela, qu'il constatait, sans indulgence pour lui, ni pour les autres, lui composait un réveil maussade et renfrogné.

Mais, une fois sorti de son bain, rafraîchi, rasé, parfumé, il reprit plaisir à la vie en humant une tasse de chocolat à la cannelle. Ce goût lui fut délectable. Première petite victoire du vieux sol natal sur son être oublieux, mais impressionnable, et qui possédait, sinon la mémoire du cœur, au moins celle des sensations. Un parfum, le goût d'un fruit ou d'un plat, lui rappelait souvent avec force une circonstance passée, importante ou négligeable, qui s'effaçait quand cessait l'odeur ou la saveur et qu'il eût été incapable alors de susciter. Un instant, il revit l'habitation où s'était écoulée son enfance, et la figure marron de sa bonne sous la véranda à colonnettes qui entourait la maison carrée. Il eut dans l'oreille l'intonation nasillarde de la négresse le menaçant d'être mangé, s'il n'était pas sage, par le « poisson-chat », — l'affreux, l'épouvantable « poisson-chat » qui dévore tout crus les petits noirs, — le « poisson-chat » dans le ventre duquel on découvre parfois d'horribles débris : jambe cuivrée ou tête laineuse!

Mais Antoine chassa ce lointain souvenir qui lui donna une impression subite de temps écoulé, de vie raccourcie ; il courut demander au miroir s'il n'avait pas vieilli. Puis il sortit pour flâner dans les rues, reprendre un peu contact avec la vieille ville.

Il alla jusqu'au marché, car un soleil exquis chauffait son dos et ses épaules, et le ciel était d'un bleu bienheureux. Il ne s'arrêta même pas devant la cathédrale et la statue qui orne la place.

L'étal du marché était déjà dévalisé. Les négresses s'avachissaient derrière les tomates lisses, les ananas écailleux, les

citrons énormes et dorés, les bananes unies ou tachetées comme des jaguars, les oranges lumineuses, les pamplemousses colossales, verdâtres et ballonnées. Il tâta des *mangos* qui n'étaient pas mûrs et trouva que les foulards noués sur les tignasses des vendeuses s'assortissaient aux tons et aux couleurs des fruits écroulés et des légumes en tas. Un vieux nègre en pantalon de toile troué, les pieds nus sur le sol inondé où collaient épluchures et détritus, balançait des paniers pleins de poissons. A son côté, un adolescent noir, svelte et beau comme un bronze, élevait au-dessus de sa tête crépue des balances aux plateaux vides qui oscillaient inversement. Antoine se rappela que le *pompano* était vraiment un excellent poisson et qu'on le préparait fort bien chez madame Bezaudon, qui tenait un restaurant français: il irait y déjeuner. Il était gourmand et, d'un pas alerte et gai, il reprit le chemin du quartier français et créole.

Il se retournait sur le passage de quelques femmes jeunes et souples, au teint mat et aux yeux veloutés, qui, sans doute, revenaient de la messe. Leur buste était à peine voilé par leurs chemisettes transparentes. Elles marchaient indolentes et songeuses, se disant peut-être que bientôt la chaleur serait trop vive pour se promener avant le soir : elles resteraient alors chez elles en larges « blouses flottantes » de batiste claire, à faire la sieste, ou à s'éventer avec des *palmettos*, ou à boire des citronnades en se berçant dans des fauteuils à bascule. Et Antoine revit, dans un bref éclair, une silhouette brune et blanche, un petit pied auquel battait une mule à talon haut, dans l'ombre rayée par les lames de jour que font les jalousies closes.

Il leva les yeux vers les maisons. Déjà presque toutes avaient fermé leurs volets peints, baissé leurs stores, et les façades fardées, par endroits déteintes, semblaient dormir sous la dentelle noire des balcons ajourés. Antoine butta contre une pierre : il ne savait plus qu'on traversait les rues sales, de caillou en caillou, comme un ruisseau, et que les trottoirs étaient d'une élévation extrême. Le pavé était encombré d'ordures, où s'ébattaient deux grands chiens aux crocs aigus. La chaleur devenait accablante ; au-dessus de la rue étroite et resserrée comme certaines petites ruelles proven-

çales, se déroulait le ciel, en ruban d'un bleu intense et cru. Un vieil aveugle tendait sa sébile; Antoine y mit deux sous et, satisfait, poussa la porte du restaurant Bezaudon.

Ce ne fut pas le même garçon qu'autrefois qui s'empressa dans la petite salle fraîche et assombrie, et qui sur la table solitaire chassa les mouches d'un coup de serviette. Antoine en ressentit du contentement : il déjeunerait tranquille et sans effusions. Il commanda du *gumbo*, un *pompano*, une grillade, du riz à la créole, un sorbet, des fruits. Il voulait aussi des « crabes mous », mais il n'y en avait pas et cela le dépita.

Un petit ventilateur posé sur la table protégeait l'assiette d'Antoine contre les mouches ; un plus grand abrita les plats sous son tournoiement immobile et frais.

Le garçon était bavard. Il prit Antoine pour un Parisien voyageur et lui conseilla d'aller aux courses qui auraient lieu dans la journée, — car c'était un dimanche, — et qui seraient très belles.

Tout en avalant son café brûlant, Antoine songea qu'il irait aux courses : décidément, cela l'ennuyait d'aller voir les gens chargés de ses affaires. D'ailleurs, c'était dimanche : les bureaux seraient fermés. Fussent-ils ouverts, ne pas faire ce pour quoi l'on est venu ne manque pas de charme, et puis cette chaleur était agréable à ses os créoles. Dans le Nord il avait laissé les villes grelottantes, à la fois blanches de neige et noires de fumée. Brrr !...

Il alluma un long cigare et digéra. Les mouches s'habituaient aux ventilateurs, bourdonnaient, transformaient par leurs ronds noirs en jeu de dominos les grands morceaux de sucre régulièrement cassés, posés sur une soucoupe. Elles changeaient les points par leurs caprices, semblaient aiguiser leurs pattes, se poursuivaient, s'atteignaient, s'envolaient en grésillant. Puis elles recommençaient à imprimer la nappe blanche de caractères mouvants, y traçant un grimoire diabolique et animé. Elles étaient intolérables. Antoine, fâché, paya et partit.

Il avait sommeil ; mais faire la sieste à l'hôtel ne le séduisit pas. Il traîna. Il héla une voiture et alla revoir les Levées. Cette promenade fut plutôt morne. Le vieux fleuve jaunâtre, immense et engourdi, menaçait toujours la ville par

sa force secrète et redoutable, au delà des talus, des digues, des remparts de terre, des fortifications, des défenses péniblement accumulées par les hommes contre lui, le terrible, le sauvage et le destructeur.

Antoine, entre de profonds bâillements, fuma beaucoup de cigares et se fit diriger vers *Canal street* pour prendre un sorbet chez un confiseur. Il passa par *Broad street*, boulevard planté de grands magnoliers, bordé de beaux jardins aux maisons basses et sur lequel s'ouvrent toutes les rues baptisées par des Muses : la grande rue Melpomène et les petites rues Terpsichore, Euterpe, Polymnie, Urania...

Alors une phrase traversa sa mémoire. Il l'avait écrite lui-même à un ami, il y avait près de cinq années. Cette phrase confidentielle s'imposa, chanta, s'évanouit, revint, comme répétée par un perroquet ironique :

« Elle s'appelle Grâce et elle habite rue Terpsichore... Elle s'appelle Grâce... Elle s'appelle Grâce... »

Dans une fraîche confiserie, il savoura une exquise boisson glacée : neige, citron, ananas, fraise...

Il arriva au champ de courses ayant oublié ce refrain monotone et qui l'ennuyait, l'obsédait d'un souvenir importun. Une foule bariolée s'entassait dans le vaste espace. On ne trouvait déjà plus une chaise et on ne pouvait ni se frayer un passage ni simplement voir la course.

A leurs petites boutiques en plein air, des nègres vendaient sucreries, glaces, sirops, limonades, sodas. Des buveurs s'attablaient, dans des cafés improvisés, serrés l'un près de l'autre sur leurs longs bancs.

Antoine ne jeta pas un regard sur les hommes, se souciant peu de retrouver quelques visages amis, mais il examina les femmes avec avidité et joie. Qu'elles sont jolies, toutes ces Louisianaises, avec leur chair pâle et mate, qui fait songer aux magnolias, leurs yeux vifs ou sombres, leurs chevelures lustrées ! Leurs tailles sont si flexibles dans leurs robes légères, qui sont belles d'être simples, avec leurs volants empesés, et de teintes joyeuses ou même criardes ! Certains jaunes, roses, verts et rouges crus, jamais vus ailleurs, éclataient comme un plumage exotique au milieu des autres toilettes, blanches. Les épaules et les bras polis défiaient le

soleil de mai sous la mousseline des corsages. Les ombrelles se haussaient, se heurtaient, multicolores, et les petits éventails battaient sans arrêt, ou bien s'éployaient en aile immobile près du front pour abriter un regard curieux. Beaucoup de grosses femmes, déformées, fagotées, malgré des restes de beauté, riaient en surveillant leurs enfants tapageurs et gâtés, presque tous malicieux et robustes.

« Elle s'appelle Grâce et elle habite rue Terpsichore... Elle s'appelle Grâce... »

Est-ce que madame Grâce Mirbel était maintenant pareille à ces grosses mamans indulgentes et molles? Des marmots piailleurs remplissaient-ils de leurs jeux le silencieux jardin de la rue Terpsichore?... Antoine, lui, ne savait plus rien d'elle. L'avait-elle oublié? N'était-elle plus celle qu'il avait connue?... Antoine fut surpris de ces pensées qui l'envahissaient de nouveau.

Il avait pourtant, avec désinvolture, oublié jadis Grâce au joli nom, qui lui seyait si bien! Car, plus séductrice encore que belle, elle était la grâce elle-même et jamais nom ne fut mieux porté, avec plus de charme, d'indolence et d'attrayante langueur...

— Est-ce possible? — dit une voix joviale, — serait-ce bien toi, Antoine, en chair et en os, ou seulement ton ombre?

Antoine sentit sa main étreinte joyeusement. L'ami qu'il reconnut se réjouissait plus que lui de leur rencontre, certes oui!

Francis ne lâcha plus Antoine. Il l'accabla de questions et, comme l'autre ne l'interrogeait pas, lui fit toutes ses confidences. Il était marié, à une femme ravissante, — il le présenterait, — mais pour le moment enceinte, fatiguée, malade; et c'est pourquoi il ne mènerait pas Antoine dîner chez lui ce soir, mais bien au lac Pontchartrain, si son ami y consentait. Il était si content de le revoir!... D'ailleurs Antoine ne devait plus dîner avant huit heures, délaissant les coutumes de la Nouvelle-Orléans, — où dans beaucoup de familles on dîne à six heures, même parfois à cinq heures et demie, et l'on soupe à neuf sobrement, de laitage, de sorbets, de fruits. — Quelle bonne soirée au bord du lac se promettait Francis! Le temps de prévenir sa femme... Il habitait *Broad street*, était professeur de français à l'Université, était content...

Antoine écoutait d'une oreille distraite tout ce brave, amical et intarissable verbiage ; et il se répétait :

« Ça m'est bien égal, tout ça m'est absolument égal... Elle s'appelle Grâce... »

— Tu habites près de la rue Terpsichore, — dit-il tout à coup.

L'autre le regarda d'un air fin.

— Mais oui, et ma femme est très amie de madame Mirbel; elles se réunissent assez souvent et font de la musique... C'est à une petite soirée chez madame Mirbel que nous avons arrangé notre mariage... Nous l'aimons beaucoup... Son mari n'est pas ici en ce moment, mais à Paris pour ses affaires et y restera près de six mois. Tu ne l'y as pas vu?

Antoine pensa tout haut, avec ironie :

— C'est étonnant comme on voyage! Moi, je viens de Paris à New Orleans, M. Mirbel fait le contraire... Et que devient sa femme pendant son absence? Elle habite la ville? ou va dans sa sucrerie?... La bonne grosse mère vit-elle toujours?

— Mais oui! toujours! et de plus en plus grosse... presque impotente à cause de sa graisse!... Elle vit sur son balcon, guettant ce qui se passe dans la rue. Elle ne se montre jamais dans la journée. Avec le crépuscule, elle apparaît, vêtue de soie, la figure poudrée, les yeux peints, les seins pendants, et toujours armée d'un *palmetto* palpitant. Elle déguste alors les mets succulents qu'elle combine, le matin, en compagnie de son cuisinier nègre : recettes françaises, créoles et anglaises, qui donnent des résultats savoureux. Elle et sa fille demeurent à la ville.

— Et madame Mirbel est-elle aussi devenue gourmande, énorme et flasque?

— Pas le moins du monde! Toujours la même et pas d'enfants. Elle s'ennuie, elle s'ennuie!...

Et le bon gros soupira.

— Bah!... Personne pour la distraire?

— Mais... si! — soupira de nouveau Francis. — Je dis cela... je n'en sais rien... après tout, je n'en suis pas sûr. Ne le répète pas... Tu sais, le petit Charlie?... vaguement son cousin par leurs pères, qui étaient du Nord!

— Charlie?... Ce blondin!... Mais c'est un enfant!

— C'était un enfant... il avait quinze ans quand tu partis, et sa timidité le faisait paraître plus jeune encore. Il n'avait point l'aspect précocement viril de nos petits créoles, et aujourd'hui ne marque même pas ses dix-neuf ans bien sonnés... Son éducation en partie double, moitié ici, moitié à Boston, où son père est installé depuis son veuvage, explique peut-être son caractère à la fois tendre et sauvage, ce développement plus lent, cette adolescence chaste et prolongée. Pourtant il est robuste, instruit et, somme toute, charmant... La vie du Nord lui est antipathique : il voudrait se fixer à New Orleans, pays de sa mère. Il s'y cherche une occupation. En l'attendant, il a celle d'être amoureux. Il est fou de sa cousine; il ne la quitte pas, il passe sa vie chez elle, près d'elle. On dit qu'elle est sa maîtresse. Moi, je n'en crois rien! Tu comprends, ces choses-là, tant qu'on ne les a pas vues... de ses yeux vues!... Et puis Grâce me semble honnête, paisible, triste.

— Oh! — dit Antoine, un peu nerveux, pour changer le sujet de leur entretien, — quelle délicieuse mulâtresse! Est-elle jolie avec ce foulard orange!

— Celles-là, avec leurs chapeaux à fleurs et leurs corsages à « entre-deux » sur leurs peaux noires, sont moins bien.

— Oui, elles sont vraiment comiques.

— Mais je suis surpris que Grâce Mirbel ne soit pas ici! Il fait beau, et la saison n'est pas encore trop chaude.

— Grâce... madame Mirbel — dit Antoine rêveur — n'aimait pas autrefois la lumière du jour : elle restait chez elle, tout de blanc vêtue par une robe lâche, les pieds souvent nus dans ses mules à talons élevés ; elle fumait des cigarettes et buvait des citronnades. Quand le soir venait, elle se faisait une haute coiffure compliquée, tordue en coques et en spirales, et elle allait au jardin cueillir des roses et des jasmins jaunes...

Il se tut, étonné lui-même par la précision presque amoureuse de cette image longtemps oubliée et déjà lointaine.

— C'est vrai, — dit Francis sans lui prêter une grande attention, — tu l'as connue plus que moi!... Va donc chez elle. Elle te recevrait avec plaisir.

Antoine eut un geste vague.

— Viens-tu? — dit Francis. — Je vais avertir ma femme;

puis j'irai te chercher à ton hôtel, dans une heure. Est-ce entendu ?

Antoine, cordial, répondit :

— Entendu !

Le champ de courses se déblayait ; les gens se dispersaient dans tous les sens. Les vendeurs de sorbets quittaient leurs buvettes. L'atmosphère était toujours claire et chaude, et transparente d'une manière délicieuse. La foule assiégeait les tramways, qui partaient chargés et chamarrés de robes claires, de grands chapeaux bigarrés sur des figures disparates, de robes aux couleurs vives, d'écharpes enroulées et de rubans flottants. Tout exhalait une sorte de joie amoureuse. L'air semblait saturé par une allégresse sensuelle. Le vent léger embaumait, qui avait passé sur tant de fleurs si parfumées de cet été commençant.

« C'est vrai, — pensait Antoine ; — tout est doux, tout est simple, tout paraît heureux, sous ce climat charmant et pourtant meurtrier. Encore une fois, mon sang créole se chauffe à ce soleil divin ; encore une fois, je m'attendris, je m'alanguis, je me sens amoureux je ne sais pourquoi, épris de je ne sais qui, comme tous ces jeunes hommes aux yeux passionnés qui rôdent dans *Canal street* et convoitent les jeunes femmes nonchalantes et qui flânent devant les étalages, admirant les dentelles, les batistes, les cotonnades et les châles...

» Les châles ! — songea-t-il encore. — Rien n'est plus joli qu'un châle, mais seulement dans nos pays et porté par nos créoles. A Paris, sauf dans les tableaux de Stevens et de Manet, c'est vulgaire, pauvre, transi... N'est-ce pas elle, Grâce, qui jetait si bien sur ses épaules, au soir tombant, un petit crêpe de Chine en pointe à longs effilés et à broderies incertaines ? Elle s'en enveloppait avec un geste lent, un geste de beauté, un geste de grandeur, comme la nuit embaumée enserrait soudain le jardin clos et toutes ses fleurs mystérieuses... »

Et il écarta avec mécontentement la vision subite qu'il eut de Charlie pliant ce châle ou l'apportant à sa cousine.

Il rentra à l'hôtel et se rhabilla. Il fut dégoûté par un ignoble insecte noir à queue fourchue qui rôdait sur le tapis et qui lui parut être un scorpion : hésitant à l'écraser, par

répulsion, il s'en alla très vite, après l'avoir emprisonné sous le crachoir qui, en Amérique, orne toute chambre d'hôtel.

Au bas de l'escalier, il trouva Francis, qui l'attendait en causant familièrement avec le portier : Francis était bavard et chérissait momentanément l'oreille humaine ou animale qui consentait à l'écouter avec attention, tout le temps qu'il jugeait nécessaire au développement de ses discours.

Les deux amis prirent, non loin de *Canal street*, le tramway qui devait les mener au Lac. Il était rempli de gens joyeux. Le soir tombait, sombre, mais pourtant clair. Le tramway traversa une partie de la ville, puis les tristes cyprières aux arbres mornes, toujours enguirlandés de ces mousses pendantes et humides. Ces ombrages fiévreux, redoutables, semblaient entremêler leurs lianes grimpantes et leurs rameaux tordus pour mieux abriter sous leur végétation pareille à lui quelque serpent invisible.

Les lumières proches, déjà rassurantes, se reflétaient dans le lac noir en s'y doublant comme dans le parquet miroitant d'une salle de fêtes. Plusieurs restaurants étaient bâtis sur la rive. Chacun d'eux possédait sa terrasse où les tables étaient servies. Une odeur de cuisine épicée et aromatique se mélangeait aux parfums de fleurs et à l'exhalaison un peu saumâtre du lac crépusculaire. Déjà les dîneurs gais affluaient et envahissaient ces terrasses. De toutes parts, on pouvait voir, pendant le repas en plein air, des équilibristes et des acrobates s'exercer à leurs jeux périlleux sur de hauts trapèzes, dans un vaste espace circulaire et lumineux ménagé pour ce spectacle. Antoine se souvint d'avoir dîné là avec des amis et des femmes joyeuses et jolies, ou avec une jeune quarteronne aux reins souples et aux yeux fauves qu'il avait alors beaucoup désirée. Il renifla comme s'il humait encore l'odeur animale de sa peau que venait de lui suggérer, au passage, une mulâtresse richement vêtue qui se dandinait, fière, roulant les hanches et penchant la tête avec des mines simiesques et malicieuses.

On apporta le potage, merveilleux coulis d'écrevisses et de *gumbo*; puis des « crabes mous », tant réclamés le matin par Antoine et auxquels il ne pensait déjà plus, des petits poulets

cuits dans les épices et sentant bon le poivre rouge et le kari, du riz au safran, des piments doux et des tomates en salade, des sorbets à la noix de coco... Le champagne, splendidement offert par Francis, coûtait fort cher et n'était pas fameux.

Tout en trempant ses lèvres dans sa coupe, Antoine regardait autour de lui. Il y avait là, en parties de famille, des vieux messieurs qui suivaient encore diverses modes d'antan. Quand leurs visages n'étaient pas entièrement rasés, ils s'ornaient de moustaches et d'une barbiche à la Napoléon III, ou s'encadraient de favoris courts. Ils portaient des cols à pointes écartées et de larges cravates à plusieurs tours, des pantalons désuets, et, sur le gilet boutonné trop haut ou trop ouvert en cœur, la grosse chaîne de montre alourdie par les breloques. Des dames mûres étaient vêtues de soie noire avec des châles de dentelle; les robes blanches des jeunes femmes brillaient sous les lumières. Partout papillotait la perpétuelle palpitation des *palmettos* et des éventails, les uns colorés, les autres, plus nombreux, sombres, agités comme des ailes obscures par les petites mains claires, malgré la brise soufflant du lac Pontchartrain.

Antoine examinait un éventail à baguettes d'ébène tendu d'étoffe mate sur laquelle une rose naïve et son papillon bleu étaient peints à la gouache. Cela masquait une ample personne et son sein opulent. Antoine en détachait son regard distrait, quand il vit à une table, assez loin de la sienne, un très jeune homme blond et une dame vêtue de mousseline blanche, qu'il reconnut bien.

Francis dégustait son sorbet à la noix de coco. Il se taisait, sa langue étant occupée par une sensation glacée et fondante qu'il savourait avec une lente gourmandise. Antoine admira, silencieux, la pose et l'aspect de cette personne. Elle était inégalement éclairée, selon ses mouvements. En cet instant, il voyait ses cheveux, la ligne flexible du cou et du dos penché en avant et le bras demi-nu, allongé paresseusement sur la nappe, et la main, petite et ravissante, qui tournait la tige d'une rose.

C'était bien madame Mirbel, — Grâce. — Francis avait trompé son ami : elle n'était pas toujours la même. Elle avait changé pendant ces quatre ans, mais n'était pas moins belle. Elle était différente. C'était une autre elle-même, inattendue, et

encore parée du charme ancien de ses plus fraîches années.

Il se doutait bien qu'elle avait dû changer, mais pas ainsi : il se la figurait épaissie, comme le sont trop vite les créoles, le teint moins pur et les traits empâtés ; et, en plus, il lui supposait un air de regret, de mélancolie, qui ne pouvait manquer d'attrister éternellement une femme qu'il avait aimée, et qu'il n'aimait plus.

Il la contempla avec une attention extrême. Malgré l'éloignement, nul petit détail n'échappait à son œil aigu. Il apercevait maintenant son profil détourné : le visage, de blancheur parfaite, était à peine plus gras et toujours empreint de la naïve coqueterie qui était autrefois son plus sûr attrait. Le nez fin, très peu busqué, respirait la rose épanouie, et les cils noirs et courbes voilaient les longs yeux baissés... Il savait, sans les voir, combien ces yeux étaient beaux ! Vert sombre ou clair, ou grisâtre, selon l'humeur de Grâce ou le temps, ils contrastaient si bien avec sa chevelure foncée, toujours abondante et ondée, qu'elle portait, ce soir, tordue sur le cou en un lourd chignon !... Il voyait inclinée la nuque fière, dont la peau était plus ambrée que celle des joues. Jadis il avait aimé mordre ce cou frémissant, par une sorte de férocité amoureuse... Les formes du buste lui parurent plus pleines, mais encore d'une minceur élancée. Et le bras qui sortait, nu et arrondi, des dentelles courtes de la manche, était ce même bras si blanc, si lisse et délicatement charnu qu'on désirait le respirer comme une fleur encore en bouton.

Antoine éprouva, pour cette autre Grâce qu'il n'avait pas eu e,et qui lui rappelait si vivement la Grâce autrefois possédée et délaissée, un désir nouveau d'autant plus violent qu'il pouvait s'aviver de souvenirs voluptueux et précis. Il la convoita et il fut affreusement jaloux du blondin qui devait être ce petit Charlie et, assis en face d'elle, semblait animé par une passion hésitante et encore humble.

Antoine ne put supporter plus longtemps la petite colère que lui inspirait la vue de ce couple et dit à Francis, en sucrant son café :

— Voilà madame Mirbel et son amant.

Francis, inquiet, jeta un regard autour d'eux :

— Tais-toi ! Si on t'entendait !... Ne faisons pas de potins...

Et puis qu'en sais-je, après tout ? Comment être sûr ? C'est peut-être une calomnie... On invente tant de choses !

— En tout cas (et Antoine alluma un cigare d'un air détaché) elle est toujours bien jolie, bien séduisante, et ce freluquet la mange des yeux. On dirait Chérubin et sa marraine !

Et il grommela :

— Un Chérubin anglo-saxon !

— Veux-tu — proposa Francis — que nous allions la saluer ?...

— Non, pas ce soir, — dit Antoine ; — je ne suis pas indiscret et ne veux pas troubler son tête-à-tête. J'irai chez elle un de ces jours : j'ai bien le temps !... Je suis ici peut-être pour des mois.

— Bah ! — s'écria Francis, — ne m'avais-tu pas dit une quinzaine de jours ?

— Oh ! mes affaires seront compliquées. Je veux vendre mes plantations de cannes. J'ai à régler tout ce qui est resté en suspens à la mort de mon père. Je n'ai pu te dire sérieusement quinze jours. C'était une phrase irréfléchie.

Et il se renversa sur son siège comme s'il se refusait pour jamais à quitter le lac Pontchartrain et les alentours de la rue Terpsichore.

— Mais tant mieux ! — s'écria le brave Francis, enchanté ; — je t'aurai plus longtemps. Ma femme accouchera. Tu verras mon fils, ou ma fille ; tu seras son parrain, — ajouta-t-il, emporté par un élan d'amitié.

Mais il se reprit aussitôt et dit piteusement :

— Ah ! non, c'est vrai ! son grand-père doit l'être !

Antoine sourit. Il était nerveux et regardait toujours madame Mirbel. Elle avait mis sans façon ses coudes sur la table, que partageait un compotier plein de fruits ; elle essayait de manger un petit *mango* à chair jaune et, sans doute, dure, car elle le repoussa en riant, après l'avoir mordu. Elle avait l'air gai et très enfantin. Son compagnon avait un visage rose de brave *boy* sous sa chevelure très blonde, et il regardait Grâce avec une admiration joyeuse. Il mit à son tour la dent au fruit entamé. Puis il saisit doucement une des mains que la jeune femme avait réunies sous son menton à fossette, et la baisa à plusieurs reprises.

Antoine frappa du pied, fort mécontent, et jeta son cigare inachevé. Francis continuait à pérorer. Il citait des noms, montrait des figures; puis il revint à madame Mirbel et dit :

— Qu'elle est étrange, en somme ! Non seulement son père yankee et sa mère française ont mélangé les éléments de sa beauté, l'ont faite brune aux yeux clairs, mais encore ils ont associé en elle des instincts opposés. Elle est indolente, elle est paresseuse: un jour, elle dort, elle bâille, elle s'étire. Le lendemain, elle monte à cheval, elle part seule pour sa plantation; elle ordonne et surveille tout. Elle revient pour lire ou faire de la musique, assister à tous les cours de l'Université, entendre des conférences, ou bien elle s'attable dans les confiseries, y boit des sorbets, y grignote des friandises. Elle court les magasins, coud des robes de cotonnade, ou plante des fleurs, arrose son jardin, compose des herbiers, essaye des coiffures ou épluche des fruits quand on fait les confitures... Ah ! on mange très bien chez ces dames ! Je me rappelle encore le dernier dîner que nous avons dégusté chez elles. Le vieux cuisinier nègre, Dominique, avait fait là des choses étonnantes : grillades à la créole, *jambonlayas*, daubes au vin, pâtés épicés, poissons aux sauces aromatiques, pâtisseries miraculeuses...

Et Francis s'interrompit et se pourlécha.

Il reprit :

— Te souviens-tu des petites sauteries qu'elle organisait autrefois?... Elle n'en donne plus maintenant... On mettait au piano la grosse maman qui suait sur les valses et s'éventait et s'épongeait entre les danses, en tournant comme une fillette sur le tabouret gémissant. On buvait des boissons à l'ananas, on flirtait au balcon et dans le jardin noir. Comme on dansait !... jusqu'à ce que la flamme des bougies lèche les bobèches brûlantes et qu'on n'en puisse plus !...

Antoine acquiesçait. Voici que, de l'oubli total, absolu, de ce temps passé et de toutes ces choses, surgissaient mille souvenirs confus qui se précisaient à ces paroles.

Il revoyait la grande maison simple où Grâce continuait d'habiter avec sa mère depuis son mariage, l'accueil amical et bienveillant, les jeunes filles aux joues poudrées, aux belles chevelures, aux robes de mousseline fraîche, tourbillonnant

joyeuses et folles dans le vaste salon. Tous les meubles, d'un joli style colonial ou Louis XVI anglais, étaient rangés contre les murs sous les nombreux portraits de famille. Il évoqua le balcon bombant sur le mur peint en rose, telle une voile qui s'enfle au vent. Il s'y était accoudé, à ce balcon, près de Grâce toute svelte, et lasse d'avoir dansé. M. Mirbel, sérieux, grave et presque âgé, jouait au whist dans la salle à manger avec de vieilles dames grasses et des vieillards cérémonieux et maniérés à l'ancienne mode... Antoine avait entouré de son bras les épaules de Grâce, et Grâce avait soupiré, et ce soupir ressemblait à un sanglot...

Il se rappela la chambre qu'il avait louée pour elle dans une ruelle éloignée où l'on ne passait guère. Une négresse octogénaire et crasseuse, les cheveux cachés par un foulard, les yeux chassieux et bordés de rouge, ouvrait la porte clandestine. Cette vieille sorcière hideuse aimait les fleurs; elle en achetait pour Antoine, et ornait la pièce de bouquets composés avec un goût charmant, par ses mains couleur de la terre où germent les roses.

Le grand lit à baldaquin avait une courtepointe en coton blanc tricoté, et une moustiquaire de gaze rayée, rose et vert, à travers laquelle on ne devinait plus rien des choses et où ils étaient prisonniers comme deux oiseaux.

Il revit avec un frisson voluptueux la longue jambe lisse et pâle de sa maîtresse soulevant d'un petit pied adroit la gaze qui l'emprisonnait. Et mille visions se mirent à tourner confusément dans sa mémoire, pareilles aux chauves-souris ou papillons nocturnes, essaim qui dort dans l'ombre et qu'une lueur soudaine attire. Il pensa au plaisir pervers qu'il éprouvait en retrouvant Grâce chez elle, bien coiffée et habillée, le soir d'un jour où elle avait pour lui dispersé ses vêtements et dénoué ses cheveux avec une impudeur si pure que sa nudité semblait rester inviolable.

Ces soirs de réunion, elle était choyée, complimentée par des vieillards galants et courtois. Dans la mémoire d'Antoine, ces vieux types créoles, morts peut-être, enterrés, oubliés, profilèrent leurs silhouettes... Ils jouaient aux cartes chez la mère de Grâce; ils étaient les amis fidèles de l'affable dame. Ils offraient les grandes feuilles sèches ou *palmettos*

dont on s'évente et que toute maison doit posséder en quantité, ramassaient un mouchoir avec raideur, enveloppaient de mantilles, pour le départ, les têtes décoiffées. Quelques-uns puisaient à la dérobée une pincée d'odorant tabac... On racontait tout bas, quand ils n'étaient pas là, des histoires d'amour ou de guerre, des enlèvements, des tragédies, des duels, dont ils avaient été les fringants héros. Bretteurs presque tous dans leur jeunesse, ils abandonnaient en vieillissant l'épée pour les cartes et ne se battaient plus que sur le pré du tapis de jeu, sous l'abat-jour vert des candélabres à trois bougies. A leurs doigts secs brillait quelque bague armoriée ou une « rose », chaton d'un anneau terni. Il aurait fallu à leurs mains la légère manchette de dentelles. Ils avaient l'aspect, les manières, le langage du temps passé; mais il leur manquait le costume porté par le chevalier Des Grieux, lorsqu'il recueillit sur ce sol de Louisiane, alors français et inculte, le dernier soupir de Manon Lescaut...

Ils défilèrent imaginairement, ironiques, maigres et droits, dans l'air nocturne, se substituèrent pour un instant aux gymnastes infatigables qui lançaient d'un trapèze à l'autre leurs corps gainés de maillots clairs...

Tous ces vieillards avaient été fort riches, d'une de ces fabuleuses opulences coloniales; ils étaient devenus pauvres comme Job, mais trouvaient moyen de combler Grâce de jouets et de friandises. Tous ils vivaient, confiants en l'illusion optimiste et jamais découragée que les richesses disparues auraient un retour certain et proche.

Dans ce salon où l'on était médiocrement fortuné, où tout était modeste, on ne parlait que de millions. On énumérait des récoltes, des ventes merveilleuses, des héritages problématiques. A la fin de la soirée, les forêts vierges elles-mêmes, pleines d'alligators et de serpents à sonnettes, les arbres séculaires et barbus qu'enguirlande un lierre empoisonné, les forêts de bambous impénétrables où rôdent les lents *bayous*, rivières malsaines et sinueuses, rapportaient des sommes incalculables. Et, surannés, enfantins, souriants, ils gagnaient ou perdaient, non pas même une piastre, mais quelque *picayune*, avec indifférence, en écoutant tinter, dans une songerie lointaine, de mirobolantes piles d'or...

Antoine tressaillit : quelqu'un avait faiblement crié. Il s'éveilla de son rêve. Il frémit au son de cette voix : — même pas une parole, une syllabe, mais une exclamation inarticulée et brève... Grâce dérobait ses yeux sous ses doigts, tant elle avait été angoissée par la prouesse dangereuse d'une acrobate, jeune femme belle et robuste qui, maintenant, était assise sur un trapèze. Elle y balançait ses jambes fortes et haletait un peu derrière un mouchoir dont elle tamponnait ses narines.

— A quoi penses-tu? — dit Francis. — Veux-tu une autre tasse de café? un verre de liqueur des îles?

Antoine accepta le café, déclara qu'il était satisfait, qu'il faisait bon, que la Nouvelle-Orléans était le seul endroit du monde où l'on pût goûter la vie en ce qu'elle a de plus doux et de plus aigu. Et il prêta aux bavardages de son ami une oreille complaisante, mais distraite.

Il ferma à demi les yeux pour ne plus voir la tête blonde de Charlie qui se penchait vers madame Mirbel en une attitude de confidence et de tendresse. Il alluma une cigarette et revit encore à travers la fumée les choses qui ne sont plus... Ce fut un départ joyeux, après une soirée chez madame Mirbel : dans les rues noires et désertes. les groupes, où riaient de frais visages encapuchonnés, se dispersaient. Antoine, lui, marchait au hasard, le front brûlant, le cœur palpitant de triomphe et de plaisir. Grâce, après quelques refus, avait accepté un rendez-vous, et d'une façon si timide et si triste qu'il aurait désiré tomber à ses pieds, et lui demander pardon de l'aimer... Pourtant il croyait qu'il l'aimerait, pas toujours, mais longtemps... Et il aurait bien dû céder à cet élan, car ensuite il n'avait plus jamais eu pitié d'elle... Réussirait-il maintenant à se faire absoudre? Il ne doutait pas de triompher. Seul, Charlie le gênait un peu. Mais c'était un trop mince adversaire pour qu'il ne le jugeât pas vaincu d'avance.

Les tables commençaient à se dégarnir. Les dîneurs s'en allaient. Madame Mirbel s'étant levée, Antoine dit à Francis :

— Si nous rentrions?...

Francis interrompit sans mauvaise humeur son discours : potins variés et fastidieux sur l'Université, sur les professeurs

dont il faisait partie. Il lappa son dernier petit verre et suivit Antoine.

En arrivant au tramway qui les ramenait en ville, Antoine, qui faisait des détours savants, parvint avec Francis à se rapprocher de madame Mirbel. Les deux hommes la saluèrent, et Charlie, qui tenait sa cousine par le coude, ôta son chapeau de sa main libre. Grâce ne s'inclina pas, ne sourit pas. Son visage, tout à l'heure insouciant, devint d'une gravité presque épouvantée. Elle avait reconnu Antoine qui fixait dans l'ombre, sur elle, un regard ardent et volontaire. Elle hâta le pas, et passa sans se retourner, le front baissé.

— Je crois — dit Francis — que madame Mirbel ne nous a pas aperçus...

Mais Antoine parlait en lui-même à la jeune femme qui s'éloignait et qu'il suivait avidement des yeux.

Il lui disait :

« Eh bien, oui ! je vous ai trompée, je vous ai trahie, je vous ai humiliée, je vous ai détestée, je vous ai quittée, je vous ai oubliée autant qu'un être humain peut oublier un autre être. A présent que je vous revois, que les années se sont écoulées, que vous avez changé, que vous n'êtes pas la même, je ne désire plus que vous. Je suis plein d'amour pour vous, qui me semblez inconnue et dont pourtant j'ai tenu le corps dans mes bras, dénoué les cheveux et baisé les lèvres. Je suis plein de colère contre vous, qui me faites l'affront de ne plus songer à ce que vous avez souffert par moi... Oui, je vous ai méprisée, et vous ne paraissez pas m'avoir pleuré outre mesure. Je veux vous faire souffrir encore : en ce moment, moi-même, je souffre d'une profonde jalousie. Je ne veux pas que ce jeune homme vous aime, je ne veux pas qu'il vous prenne à moi ! Je suis votre maître, car vous ne chérirez plus personne comme vous m'avez chéri. Et je veux que vous m'aimiez toujours, moi qui pendant de longues années n'ai pas eu pour votre détresse lointaine le plus petit regret pitoyable ou attendri... »

GÉRARD D'HOUVILLE

(A suivre.)

LETTRES A GAMBETTA

18 octobre 1870.

Je t'embrasse et t'approuve et t'applaudis. Ta lettre nous est arrivée dans une situation de plein équilibre. Ce peuple est admirable de discipline comme de bon sens, et le Gouvernement n'a jamais été plus fort que depuis le jour où ses adversaires ont fait mine de l'attaquer. La minorité, qui nous était contraire, a été mise en pleine déroute, par le seul effet de la force morale. On ne nous demandait qu'un peu de fermeté, et l'immense majorité, l'unanimité peut-on dire, s'est aussitôt rangée de notre côté. Nous avons remis l'ordre dans les mairies, avec une grande facilité, avec de bons et fermes choix républicains. Nous avons l'œil ouvert sur la réaction, qui ne nous fait pas peur, du reste. La situation de la défense est admirable, le général — si pessimiste — ne cache pas sa satisfaction. Ce qui fortifie ma confiance, c'est que tu juges la situation militaire absolument comme lui. Dubost[2] te dira le reste, car si je commençais, je ferais des volumes, et le messager veut aller dormir.

Mille tendresses de ton

JULES.

1. Les lettres suivantes ont été écrites à Paris, durant le siège, et envoyées par ballon monté. M. Joseph Reinach, qui en possède les originaux, nous a communiqué une copie que madame Jules Ferry nous autorise à publier.

2. Antonin Dubost père partit de Paris, le 19 octobre, dans le ballon *la République universelle*. Ce ballon atterrit le même jour, à la frontière belge, près de Rocroy.

14 décembre 1870.

Cher et bien bon ami,

M. d'Almeida[1], qui te remettra ce billet, — où? et quand? — est un de mes anciens et très fidèles amis. La mission que nous lui avons donnée est des plus importantes, car notre plus grande calamité est de ne rien savoir les uns des autres. Tu te plains de mon silence, tu n'imagines pas à quel point nous souffrons du vôtre. Cette muraille de fer ne laisse passer, depuis bien longtemps, que des pigeons volés et menteurs. Du moins, depuis hier, nous savons que vous tenez bon derrière la Loire, malgré le malheur d'Orléans. Quant à nous, par la grâce de cette population admirable, qui montre une âme supérieure à toutes les épreuves, nous tiendrons jusqu'au bout, jusqu'à notre dernière bouchée, qui n'est point si proche encore, et jusque-là nous avons la certitude de *leur* tuer beaucoup de monde. Il faut en tuer, en tuer encore. Peut-être se lasseront-ils alors de cette guerre odieuse, qui justifie si bien toute notre politique, tous nos pressentiments, toutes nos haines. Je t'embrasse de toute mon âme.

JULES FERRY.

15 décembre 1870.

Très aimé,

D'Almeida, à qui j'ai remis un mot d'introduction, ne part que cette nuit. Je viens de lire (neuf heures) tes dépêches des 26 novembre, 4 décembre, 11 décembre (on traduit encore celle du 4) et je profite du retard. Il est certain que les reproches sur le silence sont fondés en fait : nous avons souffert, à un degré extraordinaire, et avec une vivacité qu'explique notre cruel isolement, de la rareté des nouvelles officielles, comparée à l'abondance des dépêches privées. Tant de pigeons employés à dire *Nous allons bien. — Payez mon terme. — Marie est accouchée, bébé superbe*, sans un mot de vos affaires : c'était exaspérant. Tu as des ennemis dans le conseil, tu les connais, ce sont les miens. Quel sujet d'épi-

1. D'Almeida, professeur de l'Université.

grammes, de haut-le-corps, d'insinuations perpétuelles, de réticences! Nous, qui n'avons cessé de te défendre (et nous, c'est la majorité grande), nous devions faire acte de foi et jurer qu'il y avait quelque mystère. J'en étais bien sûr, et il ne servirait de rien d'avoir des amis, s'ils ne juraient sans savoir. Il ne faut pas te troubler des admonestations que tu reçois; elles s'expliquent, d'une part, par les apparences, qui vous étaient contraires, d'autre part, par l'abus intime que l'*on* en fait, et l'empoisonnement de toutes les heures et de toutes les minutes que l'*on* pratique sur ce grand, loyal et de plus en plus haut esprit[1], dont l'unique faiblesse est de céder avec une facilité féminine aux obsessions de l'intimité.

De tout ceci donc, n'aie nul souci et ne garde aucun souvenir : dans le fond chacun — sauf un — t'adore, et tu peux faire impunément toutes les fautes que la situation comporte. En as-tu fait? Je n'en vois que d'une sorte, celles que l'improvisation entraîne, toutes les fois que l'on apprend, au jour le jour, un métier que l'on n'a jamais fait. Je t'ai écrit, dans le temps, une longue lettre sur ce sujet, à une époque où, autour de moi, tout le monde faisait des plans militaires. Je la maintiens, d'autant plus que tu l'as évidemment pratiquée dans ses principes. Tu n'as pas fait une armée de fantaisie, tu as recherché les compétences spéciales, tu n'as subi aucun des entraînements que te prêtaient tes adversaires.

Je ne fais qu'une réserve, sauf plus ample examen. Je ne trouve pas que d'Aurelles ait eu tort d'évacuer Orléans; il me paraît au contraire que les événements le justifient. Tu croyais à une sortie heureuse : nous avons été brillants, superbes, inattendus; mais nous ne sommes pas sortis. Le plan de sortie par les plateaux de la Marne, inspiré par la dépêche qui annonçait votre marche sur Fontainebleau, était hardi et grandiose : il eût réussi sans la malchance. L'ennemi, pour la première fois, avait été surpris; la crue de la Marne, — une vraie crue, une crue naturelle, — que notre malheur peut seul expliquer, a donné vingt-quatre heures aux Prussiens. Après avoir deux fois couché sur le champ de bataille, et fait taire, ô miracle, la terrible artillerie prussienne (mes

1. Général Trochu.

yeux ont vu ce spectacle inouï, mes oreilles en ont été remplies, et je ne pense pas que jamais spectacle militaire ait eu pareille et dramatique grandeur), nous avons dû, devant tant d'officiers tués, tant de fatigues subies par de si jeunes troupes, rentrer dans nos lignes. Sortis; hélas! nous étions *en l'air*... L'enseignement qui se dégage de ceci, c'est qu'on ne combine pas, à huit heures de distance et par pigeons, des mouvements militaires, et que l'instinct extraordinaire qui nous poussait sur les coteaux de la Marne, à l'heure même où tu donnais l'ordre de tenir dans Orléans contre toute sagesse, ne suffit pas pour mener à bien des opérations militaires.

Il me paraît donc, très aimé, que tu as trop durement traité le vieux d'Aurelles, et qu'ici l'impression générale serait mauvaise et douloureuse si nous laissions savoir à ce peuple, qui a besoin de légendes pour vivre, qu'il doit reléguer la légende de *Paladines* (on ne le nomme pas autrement), de Paladines, le premier qui ait vaincu, dans les ténèbres douteuses où s'agite le fantôme déshonoré de « notre glorieux Bazaine ». Nous garderons donc le silence sur cette querelle de famille, qui laisse subsister, quand même tu aurais eu cent fois tort, toutes les grandes choses que tu as exécutées depuis deux mois, presque aussi vite que tu les as conçues.

Je dois, à présent, te parler de nous. Paris est admirable, pondéré, épuré, par le carnaval du 31 octobre et l'ascendant continu du bon sens public, de toute semence de discorde. Il n'y a plus que la faim qui puisse altérer cette surprenante attitude, et la faim est lointaine encore. Elle viendra, sans doute, tôt ou tard, et l'ennemi croit que c'est *tôt*, en quoi il se trompe. Tu peux, sans que je glisse rien ici qui l'éclaire, s'il saisit cette lettre, mesurer cette durée, que des combats heureux, le sentiment d'une France vivant, agissant, combattant, peuvent allonger plus qu'on ne suppose. Dans tous les cas, si l'ennemi dompte Paris par la famine, il sera bien avéré que Paris n'est pas la France, et il ne trouvera, j'en fais serment, personne avec qui traiter de la France. Quelqu'un vous portera notre testament; mais nous vous léguerons, à vous tous, la France à défendre, derrière la Loire, derrière la Garonne, dans Toulon ou dans Cherbourg, comme si Paris n'existait pas.

Nous n'en sommes pas là, je le répète, et, avant cette heure solennelle, nous *leur* tuerons beaucoup de monde. Car le tout est d'en tuer, d'en tuer des monceaux, cela les lassera peut-être. Je t'embrasse de toute mon âme, comme si c'était le dernier baiser. Vive la République!

J.

9 janvier 1871.

Nous avons lu aujourd'hui ta dépêche commencée le 31 décembre et achevée le 3 janvier. Elle nous a donné une joie inexprimable. Cette lumière a éclaté dans nos ténèbres comme un de ces gros obus qui pleuvent sur la cité, et la nuit même j'en portais la bonne nouvelle aux gens du quartier du Luxembourg, debout sous le sifflement des bombes, mais oubliant, pour acclamer la délivrance dont ta dépêche est l'aurore, les angoisses et les périls de ces nuits épouvantables. « Alors, ont-ils crié tous d'une voix, nous voulons nous rationner, car il faut vivre. » Vivre, durer, tel est en effet tout le problème. Si nous avions trois mois de vivres, nous les aurions vaincus par notre seule patience. Avec votre aide et la diversion de Bourbaki, il nous en reste assez pour voir les hauteurs de Châtillon vides de ces Prussiens qu'on ne voit pas, de ces canons invisibles qui portent la mort à neuf kilomètres.

Tu es soumis, cher ami, à de colossales épreuves, tu y grandis et tu t'y glorifies; quant à nous, nous souffrons à toute heure les affres de la mort. Ce qu'il faut de vertu, d'insouciance et de belle humeur à cette population parisienne pour résister à tout ce qui l'accable, l'histoire aura peine à le croire. Je t'aurai tout fait entendre, quand je t'aurai dit que ce torrent de feu qui, quotidiennement, nuitamment, systématiquement, se répand sur la rive gauche de la Seine, depuis Monsouris jusqu'au Panthéon, depuis les Invalides jusqu'au jardin des Plantes, tuant les gens endormis, les petits enfants dans les écoles, les oisifs à leur balcon, les retardataires sur leur seuil, — que cette abomination, cette désolation, cette horreur, cette sauvagerie, cette foudre sifflante et savante qui pousse chaque jour un peu plus loin le massacre des innocents, tout cela n'est que douceur et paradis à côté des ténè-

bres profondes, du silence de glace et de mort, de l'absence de nouvelles, de symptômes, de conjectures, de murmures qui a pesé sur nous pendant plus de trois semaines et qui menaçait de nous faire tous mourir de désespoir et d'impuissante colère, sans l'arrivée du pigeon sauveur.

Nous sommes très enchantés du message et du messager. Nous les ferons sacrer, ces pigeons, comme ceux de Saint-Marc, et ils peupleront la cité affranchie. Ils seront vénérés, choyés et saints. Celui-ci nous sauve peut-être d'une convulsion, peut-être d'une folie. Sans nouvelles, la population parisienne, qu'on ne peut assez aimer, admirer, respecter, a besoin d'un coup de tête. Je suis pour le coup de tête aussi, mais je l'aime mieux avec un objectif précis et d'accord avec nos armées.

Que de choses à dire — et à ne pas dire — sur cette question militaire. Elle est autre pour nous, autre pour vous. Vous avez l'air libre devant vous et l'espace de la France, même occupée aux deux tiers, même captive à moitié. Nous ne possédons, nous, que des forces qui s'usent, sans se renouveler, et qu'il nous faut ménager comme la prunelle de nos yeux. Le moral des troupes est sujet à d'incroyables variations, et les rigueurs mêmes qu'il convient d'opposer à leurs défaillances, nous ne les pouvons employer qu'avec une certaine mesure et d'indispensables ménagements. Plus que toutes les fusillades et tous les ordres du jour, la nouvelle de la triple victoire de Pons-Noyelle, de Bapaume et de Nuits va faire des héros de ces faiblards. Notre élément moral le plus solide, c'est la garde nationale mobilisée, sauf cette redoutable inconnue : que feront ces jeunes troupes, si bien disposées, quand elles seront criblées par la mitraille? C'est là le péril de la grande sortie, qui ne peut être, comme le voudraient ici nos généraux d'estaminet, une cohue sans ordre et sans nom, finissant par un immense Sedan, mais une entreprise à la fois audacieuse et sensée.

J'ai entendu tous nos généraux, réunis en conseil — et quand je dis tous j'ai tout dit, nous ne sommes pas comme vous, nous n'en avons pas de rechange! J'en conclus toujours que T[rochu] est de tous, non seulement le plus intelligent, mais le plus audacieux — le plus républicain d'ailleurs, et le plus confiant dans la défense. Il y a ceci de remarquable qu'il

est battu en brèche de deux côtés opposés, par les monarchistes et les capitulards, par les effarés et les malfaiteurs, dont M. Delescluze tient la tête.

Du reste, il résulte de tes observations que les partis existent beaucoup moins, osent beaucoup moins d'abord, et vivent beaucoup moins aussi dans notre étonnante grande ville assiégée que dans les départements. Le sentiment du péril commun, l'admirable réformation morale dont le siège est l'occasion, l'état mental vraiment extraordinaire qui caractérise la population de Paris, ont produit une fusion, passagère peut-être, mais prodigieuse à coup sûr, des esprits, des cœurs et des classes. Les classes naturellement réactionnaires ne sont pas les moins ardentes à la défense ; les maires élus par les bourgeois prêchent la bataille à outrance, et les conseils de lâcheté, comme les exemples de couardise, déguisés sous les cris « la trahison ! » ne se font voir que dans les conciliabules des drôles de Belleville, les mêmes qui t'insultaient dans les réunions électorales de l'année dernière. Cette admirable petite bourgeoisie, qui est le vrai fond de Paris, ce tiers-état renouvelé de 89, rajeuni et refleuri par le malheur, a donné à l'élan républicain une force irrésistible, qui fait taire jusqu'à présent tous les éléments rétrogrades.

Nous les rencontrons parfois dans le Conseil, mais en infime minorité. Je ne reviens pas sur ce que je t'ai écrit à cet égard, sur ce qu'il suffit de t'indiquer d'un mot. Ne tiens compte ni cure de cet élément-là : une fois pour toutes, tiens-le pour inexistant. Nous lui avons toujours fait tête avec énergie, et Trochu — c'est encore à sa gloire — n'en a pas été dupe un seul instant. Les élections ont été le drapeau, ici comme là-bas. Je m'honore de les avoir toujours combattues, et il est manifeste que Paris, depuis trois mois, n'y a pas songé trois minutes. En réalité, la question n'existe pas. C'est pourquoi je ne l'ai jamais touchée dans ces causeries abandonnées, qui ne t'arrivent presque jamais. Il ne s'agit ici, pour le peuple comme pour le Gouvernement, que de la bataille ; le peuple la veut, le Gouvernement la veut, et si nous ne l'avons pas encore eue, la grande bataille, la bataille légendaire, c'est que des nécessités supérieures l'ont entravée.

Donc, très aimé, plein de confiance, de reconnaissance pour tes efforts, d'admiration pour ta grande âme, d'espérance dans le génie de la France, je t'embrasse et, comme comme nous croyons en toi, je te prie de croire en nous.

JULES.

8 février 1871.

Mon cher et toujours *amatissimo* — malgré tout ce que tu as fait pour nous jeter par les fenêtres[1], — tu es un grand patriote, un grand esprit, un grand cœur, mais tu as été, une heure, un grand étourdi. C'est l'heure où tu n'as pas compris qu'ayant mené la guerre jusqu'aux extrémités du possible, il ne restait plus au parti républicain qu'à sauver la République, qui peut seule préparer la revanche.

La République, au point où nous sommes, ce sont les élections, les élections par un gouvernement républicain, sans exclusion bruyante et toujours provocante, les élections par un parti se tenant compact au lieu de se déchirer, et se déconsidérer, et se déshonorer de droite à gauche et de gauche à droite, en anticipation de la guerre civile.

De ce parti vraiment politique et dirigeant, tu étais le chef naturel, ayant eu la plus grande gloire dans la résistance. En adoptant une mesure qui ne pouvait avoir qu'un but, empêcher les élections, tu as perdu l'ascendant que tu avais conquis sur ces classes dont le concours est indispensable à la solidification de la République, comme le fond de l'océan aux grandes cristallisations sous-marines. Et tu es trop homme d'État et trop homme de sens pour t'en consoler au renouveau de popularité bellevilloise qui te salue depuis huit jours, après t'avoir déserté pendant six mois.

Tu peux, sous le coup de nos tristes discordes, te réjouir

1. Jules Ferry fait allusion ici aux lettres et dépêches que Gambetta avait adressées à Jules Favre, les 27, 30 et 31 janvier 1871, sur la capitulation de Paris et la convention d'armistice conclue à Versailles avec M. de Bismarck, et à la dépêche-circulaire que Gambetta avait envoyée, le 6 février 1871, aux préfets et sous-préfets, pour leur annoncer qu'il avait remis sa démission de membre du Gouvernement provisoire. — Voir *Dépêches, Circulaires, Proclamations et Discours de Gambetta pendant la Défense nationale,* tome Ier, pp. 235 et suiv.

davantage de la défaite électorale du gouvernement de Paris. Je te l'annonce donc avec un parfait équilibre. Nous ne serons nommés ni les uns ni les autres, à l'exception peut-être de Jules Favre. Nous sommes, en effet, le grand bouc émissaire. Il en faut toujours un à ce peuple qui a montré dans le péril d'admirables qualités, mais qui a son envers, et qui le fait voir. Nous sommes, *amatissimo mio*, à l'état de Persano civil, après un Lissa héroïque. Nous étions tenus de vaincre sans soldats, sans généraux et sans canons, que dis-je? de tenir sans pain. Nous avons réalisé, pendant cinq mois et demi, un problème qui, à chaque heure du jour, paraissait impossible, nous avons fait de la farine sans blé, du feu sans charbon et sans bois, comme la guerre sans chef, et, pour tout cela, nous ne sommes pas bons à jeter aux chiens.

C'est qu'il est un principe qui domine tous les principes et toutes les justices : le peuple français peut bien être trahi, il n'est jamais vaincu. Il peut bien s'endormir pendant cinquante ans dans toutes les routines militaires et civiles, et trouver un beau jour un adversaire qui a sur lui cinquante ans d'avance et qui le lui prouve, s'abrutir dans vingt ans d'empire, se..... d'indiscipline intellectuelle, politique et sociale, et quand vient la carte à payer, la dernière chose que fera ce peuple, le plus incapable de philosopher qui soit au monde, ce sera de se regarder lui-même, de s'accuser lui-même, de battre sa poitrine et de labourer ses genoux, et de voir que c'est lui qui est le grand coupable et non les élus du hasard qu'il a pris sur leur siège, arrachés aux douceurs de l'opposition pour leur confier la tâche impossible de faire, en quelques mois, des armées, là où il n'y avait plus d'armée du tout, pour les opposer à d'autres armées qu'on a mis tant d'années à faire. — Mais Trochu? — Trochu, sans doute, est notre plus grand tort, et je m'en confesse, y ayant beaucoup trop cru, mais pas plus que toi, très cher, pour deux raisons, que j'ai déjà écrites : 1° parce qu'il était, assurément, de tous les militaires, le seul en qui la République pouvait se confier; 2° parce qu'il était celui qui avait le plus de foi dans la défense.

On nous calomnie et tu nous accuses! Mais que ne les as-tu vus, entendus, sondés, tournés, retournés, inquisitionnés, comme nous l'avons tous fait, comme l'ont fait après nous les

vingt maires — gent peu commode pourtant — tous, autant qu'ils étaient avec des épaulettes, depuis les généraux jusqu'aux chefs d'escadron, jusqu'aux colonels de huit jours, les vieux et les jeunes, les célèbres et les obscurs, les hommes de mer et les fantassins, et rien que des braves ! D'une voix, et quelle voix ! coupée de sanglots patriotiques — je n'oublierai jamais ces scènes-là — tous vinrent déclarer qu'ils avaient reconnu depuis longtemps — les plus lents depuis l'affaire du plateau de la Marne — que de dedans au dehors on ne percerait jamais les lignes, qu'on pouvait encore faire tuer du monde, mais sans aucun espoir ni lueur ni ombre d'illusion ; que, cela étant, « le grand effort » était un crime, aboutissant à l'hécatombe des meilleurs, pour laisser la place aux lâches, qu'on n'avait pas le droit de décapiter l'avenir, et qu'on devait garder son sang.

Tel fut le refrain des conseils de guerre, quand les conseils de guerre succédèrent aux monologues du trop éloquent général. Et si tu les avais ouïs, mon cher, ces conseillers de la fin du monde, ni ton courage, ni ta résolution, ni tes illusions, ni ta stratégie, ni ta passion, ni ton vouloir, ni ton génie n'auraient suspendu une minute l'arrêt de ton bon sens.

Le vrai, c'est qu'on aurait pu, sous d'autres chefs militaires, — *nota bene* qu'on n'en nomme pas un seul, — mettre dans cette fin plus d'éclat, plus de charlatanisme. Nous n'avons pas fait tuer assez de gardes nationaux, cela est clair : une saignée plus forte, et tout le monde était content. Eh bien ! ma conscience ne me reproche pas d'avoir refusé aux Parisiens, qui crient d'autant plus fort qu'ils se battent moins, cette boucherie de Parisiens qui se battent sans crier. De quoi les Parisiens qui se battraient, et surtout ceux qui sont ravis de ne plus se battre, me punissent en ne me renommant pas. Je laisse passer cette folie, et je cède, avec joie, la place aux insensés qui se pressent et se disputent l'œuvre impossible, sous laquelle à leur tour ils demeureront écrasés. Victor Hugo dispute cette tâche lugubre à Jaclard[1] et à l'amiral Pothuau ; ils ont grande chance d'être associés, dans le chaos du jour, et attelés tous trois au char funèbre : grand bien leur fasse, et j'aime mieux pleurer derrière le convoi que tenir les cordons du poêle !

1. Adjoint de M. Clémenceau à la mairie de Montmartre.

Mais ne va-t-on pas continuer la guerre? J'y consens de toute mon âme, mais je n'ose y croire, et je suis convaincu que tu n'y crois pas. L'armée de Bourbaki a vécu, hélas! — et l'armistice, très postérieur à sa déroute, n'y est absolument pour rien; l'armée de Loysel n'existe pas, j'en ai les plus exacts rapports; celle de Faidherbe... *(Ici une lacune; il manque une page.)*

... Cela viendra peut-être, mais je te le garantis cela n'est pas encore venu. Le peuple de Paris tresse à cette heure des couronnes à Miot et à Gambon (de la vache); c'est un peu corsé, même pour le peuple de Paris. Chemin connu, très connu, qui mène à la rue de Poitiers. Si la République le reprend de nouveau, malheur sur nous! C'est la mort de l'avenir. Et les coupables, les responsables devant l'histoire, ce ne sera pas le gouvernement de Paris, dont la faute unique est de n'avoir pas vaincu, là où il était impossible de vaincre. Les meneurs du parti seront les grands coupables, les journalistes crevant d'envie, jaloux de la tribune, les politiciens édentés, toute la tourbe des impuissants et des intrigants, qui traitent la politique comme une échelle, tous les aboyeurs qui cherchent à tirer leur épingle du jeu, tous les faux braves qui nous ont refusé leur concours dans les heures de danger et qui s'applaudissent secrètement de leur incontestable prévoyance. Tu es fort exposé à te voir enguirlandé par ces gens-là. Que dis-je? tu l'es en plein; la douceur de tes dépêches en témoigne abondamment. Mais les dépêches passent et le bon sens reste, et tu en as beaucoup, et quand même tu n'en aurais plus, tu es trop aimé pour qu'on ne te crie pas : casse-cou. Et ne permets pas que l'on fasse de toi un simple Ledru-Rollin, quand tu es de la race de ceux qui agissent plus qu'ils ne parlent, et qui ne se laissent ni empailler, ni embaumer, ni acoquiner, ni fasciner par moins bon, moins fort, moins droit et moins fécond qu'eux.

Je t'envoie, avec mes tendresses, et à travers toutes les disputes, ces confessions d'un homme qui n'a plus qu'un désir, c'est de rompre bellement avec la politique, qui nous est en vérité trop dure maîtresse pour que je me sente de force à la pourchasser plus longtemps.

JULES.

CEYLAN BOUDDHIQUE[1]

LES SIÈCLES BOUDDHIQUES

Les trop torpides après-midi, nous les passons souvent dans la bibliothèque du temple; on y trouve l'ombre pâle d'une coupole de chaux où nul rayon de soleil ne pénètre, un grand silence que traverse la mélopée d'un invisible novice nasillant sa leçon. Sur des tables, des paquets étroits sont enveloppés de linges : d'antiques manuscrits sacrés, les textes des évangiles bouddhiques, gravés avec une fine pointe de stylet sur des palmes desséchées. Ils sont divins, ces vieux livres : non seulement des bandelettes les enveloppent comme de saintes momies, mais on leur rend le même culte charmant qu'aux images du Bouddha et qu'à sa dent merveilleuse. Chacune de ces tables est un autel où l'on vient faire l'offrande des jasmins : devant chaque précieux paquet, des assiettes sont pleines de purs pétales. Et, plus frais que dans le sanctuaire de la Relique, monte l'esprit des fleurs.

A notre entrée, le novice cesse son nasillement et surgit. Il a dix-huit ans, et sa physionomie n'est pas encore monacale. L'œil est plein d'une vie luisante et rusée; la jaune draperie des ascètes où le geste s'élargit, ne va pas du tout à ce diable au couvent qui serait bien mieux, leste et demi-nu. Il s'incline en portant ses mains à son cœur, à ses lèvres, à son

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

front et me fait signe d'attendre son maître, le révérend Silananda Thera, dont j'ai fait la connaissance, et qui m'accueille en ami dans ce temple. Il paraît qu'il est occupé dans le *vihara*[1] où se tient une assemblée du chapitre, de l'autre côté du lac...

Pour prendre patience, nous regardons les livres de la bibliothèque, dans les casiers qui font le tour du mur circulaire. Beaucoup de cahiers de palmes; des livres cinghalais et palis; quelques tomes dépareillés de la collection des *Sacred Books of the East*; des volumes anglais d'histoire et de théologie qui probablement ne furent jamais ouverts: le désordre et le pauvre mélange qu'on trouve dans une boîte de bouquiniste. Mais, sans doute, ces ouvrages européens ne comptent pas, et les imprimés et manuscrits indigènes ont l'air minutieusement classés.

J'ai pris la traduction anglaise d'un très ancien texte pali qui parle de l'institution de l'ordre mendiant[2]. J'y trouve le règlement de la vieille vie monastique, celui qui probablement faisait loi, déjà, dans les couvents bouddhiques de l'Hindoustan, à l'époque de la conquête grecque. Tout y est prévu, ordonné, mis en articles: les vêtements, les repas, les occupations, les attitudes, les devoirs envers les laïques, les inférieurs et les supérieurs, les actes défendus, les confessions, les pénitences. Règle douce, mesurée : c'est la sagesse qui parle; point d'austérités excessives, nul mysticisme exalté, nulle allusion au Panthéon des Arhats, des Boddhisatvas, des Bouddhas successifs et de leurs attributs déifiés : le Maître seul est nommé, et ce maître n'est pas Dieu. On reconnaît la tranquille logique du vrai bouddhisme aryen, non déformé par les imaginations mongoles. Cette simplicité primitive n'existe plus que chez les religieux de Ceylan.

Je ne suis pas très avancé dans la lecture de cette règle, quand un léger bruit me fait lever la tête. Silananda Thera vient d'entrer. Il s'est arrêté, souriant, sans mot dire, auprès de ma table, et je crois voir surgir un de ces *bikkhous* en robes jaunes qui vécurent en commun dans la vallée du Gange,

1. Monastère.

2. *Vinaya Texts*.

sous la protection du grand Açoka; vraiment il doit être très pareil. Même vêtement, même tonsure rigoureuse, même physionomie sans doute et même âme, façonnées par la même règle et les mêmes formules millénaires. L'expression est toute ecclésiastique, et d'une façon qui n'est pas spéciale aux prêtres du Bouddha; c'est l'allure affable d'un bon moine qui ne veut pas que la religion fasse peur : sa bouche, ses yeux vifs (il n'a pas trente-cinq ans), s'éclairent souvent d'un brave rire de vie simple, innocente, protégée par la règle et la foi contre les tentations et le souci. Mais le fond est grave. Son visage était sérieux et beau quand il traça pour nous sur une feuille de palme les essentielles paroles bouddhiques : « Ne faites pas le mal. » « Aimez-vous. » Et la plus belle de toutes : « Si la haine répond à la haine, comment la haine finira-t-elle? »

Il revient du monastère où il y avait assemblée pour la confession à voix haute des frères, et va donner à son novice sa leçon. Mais cela n'est pas si pressé qu'il ne soit permis que nous causions un peu, — de sa vie d'abord. Il répond avec une simplicité brève à mes questions.

Lui aussi fut un novice, un *samanera*, de dix-huit ans à trente et un ans, au couvent où réside Sri-Smangala, supérieur général des religieux cinghalais. Il y apprenait le sanscrit, le pali, l'anglais, les écritures, les commentaires, la théologie. A présent, la discipline calme du religieux accompli. Ne pensez pas aux *yogis* de l'Inde, à leurs pénitences inhumaines; ne songez pas non plus à nos ordres contemplatifs, chartreux ou trappistes, mais plutôt à quelque prêtre de campagne qui vivrait de dîmes volontaires, figure familière du village et des champs, ami des paysans, mais astreint à plusieurs bréviaires par jour, à cinq méditations, celles-ci pénétrées d'un esprit mystique qui n'est pas le chrétien, car il est nihiliste aussi. Par la première, le religieux s'excite à l'amour de tous les êtres; par la seconde, à l'universelle pitié; puis il cherche à concevoir d'une vue directe les choses comme dépourvues de substance, comme les moments d'une succession. Son cinquième et dernier effort est vers l'indifférence et la sérénité parfaites. Comme devoirs envers le peuple, deux sermons par semaine, non pas dans le temple, mais près du

monastère, de l'autre côté du lac, dans un « pavillon de prédication ». On commente les *Pitakas*, les paroles du Seigneur ; on dit au peuple : « Cette vie n'est pas réelle ; le désir est vain, ne faites pas le mal ; ne cherchez pas la vengeance ; soyez doux ; venez le soir avec des fleurs au culte commun ; pensez en silence à la charité, à la sainteté de notre Maître. Craignez l'enfer, une renaissance mauvaise ; votre vie future dépend de vos actes présents ». En somme, beaucoup de paisible morale, presque point de théologie. On laisse de côté la métaphysique, la psychologie, les catégories bouddhiques. On n'empêche pas les simples de croire que le Bouddha est une personne divine qui les entend, les voit, les exauce. On prêche contre les vieilles mœurs primitives de polyandrie, encore pratiquées çà et là dans la jungle de Kandy, contre les survivances de coutumes barbares, oubliées depuis longtemps dans le bas pays plus civilisé.

Pourtant ces *theras* ne sont pas proprement des prêtres, pasteurs d'un troupeau. Leur prestige est celui du sage ou du saint ; on leur demande avis, mais, par exemple, aux mariages, aux funérailles, leur présence n'est pas nécessaire. Par égard on les appelle ; ils mâchent le bétel avec les assistants, prononcent des paroles édifiantes, — toujours sur la vertu de la douceur, sur l'illusion de la vie. Mais point de cérémonie religieuse. De même, ils n'exercent pas de juridiction officielle, mais, de fait, on leur soumet les différends privés. Ils vivent d'aumônes, passant de porte en porte, et se tenant debout sur le seuil, pendant quelques instants, sans rien demander. Aucun d'eux ne possède rien. Eux-mêmes s'appellent des « mendiants ».

Silananda Thera me parle de ses confrères, les pères jésuites, installés dans une grande maison près de Kandy. Il cause parfois avec eux ; sur bien des points ils sont d'accord ; il admire leur charité, leurs œuvres, et pourtant un irréductible différend les sépare : comment admettre un Dieu éternel ? Voilà qui va contre l'évidence et le principe de toute pensée : l'impermanence des âmes, du monde, des dieux, des Bouddhas, des éléments, — contre l'idée fondamentale qui donne aux âmes bouddhiques leur tendance générale et leur colore toute leur vision de l'univers. Un Dieu éternel ! Une

telle hérésie fait oublier à Silananda Thera le précepte de charité. Il ne peut s'empêcher de rire, — rire large, innocent de théologien.

Il avoue d'ailleurs que la foi bouddhique ne brille plus à Ceylan de la ferveur ancienne. La vieille Lanka passe par une période de tiédeur, comme souvent déjà, au cours de son histoire. Mais jadis, après les rois mauvais, toujours en paraissait un qui remettait en honneur la religion, réformait et dotait les monastères, appelait de l'Inde, de Birmanie, du Siam, des docteurs ou des saints illustres, et Lanka se couvrait de *viharas* et *dagobas* nouvelles; les conques sacrées sonnaient, les païens se convertissaient, les prédicateurs haranguaient les foules, et les rois, les saints, les sages, le peuple avançaient vite sur la route des transmigrations. De ces beaux règnes, le plus glorieux fut celui de Parrakkama Bahu, qui vivait en notre XIIe siècle. Alors la civilisation bouddhique donna l'une de ses fleurs les plus parfaites. Avec quelle ferveur Silananda me parle de ces grandes époques de puissance et de foi! Pour que je sache un peu tout ce que fut alors Lanka, il prend dans un casier et me présente un gros livre : le *Mahavansa*, traduction anglaise imprimée à Colombo. C'est la chronique nationale rédigée de siècle en siècle, depuis les temps fabuleux jusqu'à la conquête anglaise.

*
* *

Plusieurs jours de suite, je reviens dans ce temple, qui fut construit sous notre Louis XIV, goûter le silence et l'ombre embaumés de la bibliothèque bouddhique. Je lis le *Mahavansa*, et ces pages que je tourne mettent mon cerveau d'Européen moderne en correspondance avec les gestes de ces hommes qui vécurent aux temps anciens sous les palmes de Ceylan et ne soupçonnèrent pas l'Europe. Ce livre est le seul fil par où notre esprit puisse communiquer avec les siècles cinghalais, et remonter dans leur profondeur. S'il n'existait pas, l'histoire de cette île ne commencerait qu'à l'arrivée des Européens et ce présent (car ces deux siècles se confondent avec aujourd'hui si l'on songe à l'immense perspective du passé), ce présent surgirait du vide et de la nuit.

Mais elle existait, cette Ceylan bouddhique, verte et ceinte des eaux de l'équateur, elle *durait*, inconnue de nos pères, tandis que se suivaient en Europe les temps antiques, le moyen âge, les temps modernes. Elle eut des ascètes à robes jaunes qui furent les contemporains des grands prêtres de Jérusalem ; il y avait longtemps que, dans ses temples illuminés, on présentait aux images du Tathagatha des plateaux de fleurs quand les disciples du Christ prirent ensemble le repas commémoratif qui fut la première messe chrétienne. Elle eut des rois qui vécurent en même temps que César, que Clovis, que Saint-Louis. Ses forêts cachent les ruines de ses villes disparues : çà et là on y retrouve des seuils mystérieux, demi-cercles d'albâtre brodés, seuls restes des pagodes d'autrefois. Des colosses à faces de Bouddhas peuplent ses cavernes, et l'on ne peut distinguer ceux qui sont millénaires et ceux qui n'ont pas deux siècles, tant le type en est invariable. Les anciennes *stupas* et *dagobas* couvrent de vastes espaces de leurs tumulus ; la nature les a reprises. Dans la capitale primitive de l'île, elles étaient si grandes qu'hier encore, avant de les fouiller, on les prenait pour des collines naturelles[1] : là verdit toujours un rejeton de l'arbre Bô qui fut apporté par les premiers missionnaires de l'Inde : il est aussi vieux que toute l'histoire de l'île et que la moitié de l'histoire humaine.

Je feuillette la chronique cinghalaise — distraitement car il est difficile à Kandy de faire effort de l'esprit, — en levant la tête, si quelque moinillon commence à nasiller sa leçon, retrouvant alors autour de moi les statuettes du Bouddha, les Pitakas empaquetées sur les tables, devant les plateaux de fleurs et les belles fenêtres où s'encadrent les éventails verts des palmiers. De temps en temps entre un dévôt qui vient s'incliner devant les manuscrits sacrés, ajouter à l'assiette de fleurs deux étoiles de champak qu'il tient du bout des doigts. Mais s'ils ne passaient pas juste devant nous, ces visiteurs d'un instant ne nous dérangeraient pas de notre lecture ; leurs pieds nus se posent sur les dalles avec de si respectueuses précautions qu'on ne les entend seulement pas entrer...

1. Dès le XIIe siècle Anuradhapura est ce qu'elle est aujourd'hui : ruinée, envahie par la jungle, — un souvenir. Un roi de cette époque fait réparer sa plus illustre *stupa*.

Nous lisons au hasard, çà et là une page, la moitié d'un chapitre, parfois quelques chapitres d'affilée. Nous sautons d'une époque contemporaine de notre révolution française à des temps qui furent, en Europe, ceux de la Renaissance, de Philippe-Auguste, de Charlemagne. Nous remontons tout d'un coup jusqu'aux dynasties primitives, jusqu'à l'arrivée des apôtres qui apportèrent les premières reliques que posséda Lanka, les enfouirent en des *dagobas*, « et rendirent ainsi cette terre habitable à des êtres humains ». Et, sauf les prodiges, plus rares à mesure qu'on s'éloigne des époques légendaires, nul changement: c'est toujours le même siècle qui recommence. Toujours le même espèce de groupement humain; toujours les mêmes pensées, les mêmes gestes, la même vision du monde; le matériel de la vie ne varie pas. Cette histoire est une spire qui ne progresse qu'en répétant des cercles identiques. Il faut se reporter à l'étude critique de la chronologie, supputer les dynasties successives, depuis les chapitres où il est question d'Açoka jusqu'au dernier qui finit par ces mots : *et les Anglais prirent possession du royaume*, — il faut songer aux monuments qui vérifient le texte pour se rendre compte que cette succession de règnes s'allonge sur deux millénaires. Alors on comprend que le flux du temps n'est pas à cette humanité ce qu'il est à la nôtre. C'est un fleuve d'Orient à travers un paysage minéral et sans détails, un Nil dans le désert, entre des montagnes de pierre simple : pendant cinq cent lieues on peut le descendre, et rien ne change que les jeux bleus et roses de la lumière avec l'alternance des matins et des soirs.

Les premières aurores sont toutes merveilleuses. Sur les débuts du bouddhisme dans l'île, règne le rayon fantastique des origines. Autour des hommes et sur le même plan qu'eux, convertis avant eux, et se pressant pour écouter les missionnaires, prenant part aux mêmes fêtes religieuses, mieux encore aux mêmes conciles, vivent des légions de dieux, démons, génies-serpents *(devas, yakkhas, nagas)*, et leurs gestes sont contés d'un ton si uni, leur commerce avec les humains est si familier et si simple qu'on les prend d'abord pour de primitives tribus indigènes. Ils ont des rois et des prêtres; ils sont

croyants ou hérétiques; ils se disputent entre oncles et neveux. Au bout de quatre ou cinq chapitres, on apprend par hasard que les *yakkhas* sont invisibles et que les *nagas* ont forme de serpent. Invisibles ou monstreux, vêtus de corps lumineux de *devas*, de figures humaines ou animales, tous les vivants sont frères. Les hommes furent des *nagas* en des existences antérieures; magiquement ils se métamorphosent en *yakkhas*, en bêtes. Un héros est fils d'une femme et d'un lion. Le rêve est libre, indépendant des lois, ignorant des causes et des effets, riche et lucide à ce point que si le monde réel vient y mêler ses formes, rien, pas même un relief plus solide, ne le distingue de l'imaginaire.

Arrive la première mission bouddhique. Par la seule force de sa volonté de saint, avec sa troupe de disciples, le père Mahinda s'est instantanément transporté de l'Inde au cœur de Lanka. Un dieu sous forme de biche conduit auprès d'eux le roi de l'île qui les prend pour des *yakkhas* et s'effraye. Les missionnaires le rassurent, l'évangélisent, le convertissent avec toute sa suite, et, ce soir-là, le père Mahinda sonne le premier appel au culte bouddhique. Tous les *devas* de Ceylan l'entendent et s'assemblent en cercle, pour l'écouter qui récite et commente le discours de Bouddha sur l'union dans la foi. Eux aussi, les dieux, habitants du même monde que les hommes, acceptent la religion de celui qui, seul avec les Bouddhas, ses prédécesseurs, est monté jusqu'à l'*autre* monde, jusqu'à l'au-delà rêvé où l'existence confondue à l'inexistence n'est plus que « la flamme qui s'est éteinte ». Mais, à présent, Lanka tout entière a reçu la promesse de cette béatitude; la route du « salut par la foi » lui est ouverte; elle sortira tout à fait des cycles de la vie. Dès ce premier jour, mille de ses habitants ont atteint le premier degré de sanctification : « Le *thera* (religieux) ayant prêché les doctrines saintes en langue du pays, tous les êtres de l'île furent, par là même, assurés de finir leurs transmigrations au bout de sept *kalpas*. » Un *kalpa*, c'est une période cosmique, presque une éternité; mais qu'importent les milliards de siècles à qui peut rêver du jour où, consumé tout résidu de vie individuelle, son être s'abolira dans l'infini sans conscience où s'évanouirent tous les Bouddhas?

Alors s'élèvent les dagobas, les missionnaires font les ordi-

nations; la quête des reliques commence; devant les statues neuves la fumée des encens monte; on cueille pour les offrandes le champak et le jasmin. L'histoire proprement dite commence et ne varie plus. Les créatures prodigieuses qui, seules, peuplaient l'île quand le « Conquérant[1] » lui-même la visita, y agissent encore; mais, à présent, les humains tiennent le premier rôle, et ce rôle, c'est le culte de Celui qui plane dans le vide au-dessus de tous les dieux. Pendant plus de vingt siècles, le principe qui donne sa forme aux âmes individuelles comme à tout le groupe, c'est une immuable idée religieuse. D'un bout à l'autre de cette histoire la religion en est l'essentiel. On peut même dire que, de cette histoire qui se poursuit en cercles successifs, le centre, à chaque siècle, c'est la Relique dont Ceylan tire sa gloire; c'en est le personnage principal, celui qui dure à travers les générations successives, exerçant à toutes les époques les mêmes prestiges qu'aujourd'hui, recevant les mêmes adorations. Sans cesse elle reparaît, sans cesse les princes rivaux se la disputent; pour elle chaque roi recommence à ciseler l'or. Elle est vraiment le symbole de la religion, de la puissance qui persiste et toujours ordonne de la même façon les vivants qui se renouvellent.

Pour concevoir ce que fut ce monde durant tant de siècles, songez à quelque petite société du moyen âge autour d'un Arthur légendaire, d'un Saint-Louis, avec ses pèlerinages, quêtes de graals ou croisades, l'autorité de ses évêques, leurs miracles, son rêve d'ascétisme et de foi, ses princes, ses prud'hommes qui citent l'Évangile, dotent des abbayes, se retirent au cloître, ses foules qui bâtissent des cathédrales, ses artistes anonymes qui gagnent le paradis en sculptant des portails, tout son horizon moral et cosmologique dessiné par les seules Écritures. Mais, de ce petit monde content de ses calmes certitudes, retirez tout principe de développement. Que de siècle en siècle se répète cette fleur, qui chez nous fut si fugitive, si vite malade, tourmentée par le travail de nouveaux organes en formation, bientôt remplacée par des floraisons d'un autre type, et voilà toute l'histoire de l'île bouddhique.

1. L'une des épithètes du Bouddha.

On est stupéfait de constater de telles similitudes entre deux sociétés que l'on croyait d'essence différente. Leur principe central diffère, en effet, mais que d'analogies secondaires! Comme le pur bouddhiste, le vrai chrétien juge la vie présente mauvaise, une épreuve dont dépend l'avenir infini. A l'un comme à l'autre, une révélation, des textes inspirés, un clergé dont le caractère sacré se transmet par l'ordination, enseignent que ce présent, il faut le sacrifier à la réalité unique : celle qui sera dans l'éternité par delà la vie présente, celle qui est dans l'absolu par delà les apparences. Cet infini de bonheur ou de non-souffrance, on peut le gagner par les actes et la foi. De là l'idéal ascétique et mystique, réalisés dans l'un ou l'autre cas par les couvents, les pénitences, l'autorité sur le monde des hommes qui renoncèrent au monde. De là le nombre des cérémonies rappelant aux âmes le monde invisible, et de là les sanctuaires étroits où brille une lumière qui n'est pas celle du jour, où la fumée des encens, la scintillation des ors enlèvent l'homme au réel, et troublant sa volonté, le disposent à l'extase. De là encore le souci de charité, puisque le bien, c'est d'aimer son prochain et de tuer en soi l'appétit égoïste, — le souci de l'action méritoire, puisque les actes ont une valeur qui détermine la qualité de la vie future. De là le culte de la sainteté qui rayonne autour de l'*arhat* comme autour du bienheureux chrétien, conférant à leurs personnes, à leurs reliques des pouvoirs surhumains. Car, si dans notre Europe du moyen âge le merveilleux est moins excessif et constant que dans l'île indienne, combien l'ordre de la nature s'y affirme encore peu! Que de miracles, de sorciers et de magie! Que d'espèces de diables dans les cavernes de l'enfer, et qui rôdent autour de nous pour nous tenter, nous posséder! Et dans le ciel, que d'anges et d'archanges assemblés en guirlandes, en roses concentriques autour du Christ rayonnant, comme, dans le panthéon bouddhique, les grands *devas* dont le chef est Brahma et tous les dieux secondaires s'étagent sous la sphère éternelle et supérieure à l'être; la suprême, l'invariable, où flottent sur leurs lotus les Bouddhas inexistants!

Cette analogie des idées et des sentiments fait cette ressem-

blance des formes qui m'a tant frappé la première fois que, dans une chapelle bouddhique, j'ai suivi le cérémonial mystérieux et doré. Cette ressemblance, les pages de cette chronique me la montrent encore : un Fulbert de Chartres, un Suger pourraient l'avoir écrite. Sûrement elle fut compilée par des religieux dans la paix du monastère. Le ton en est plein d'onction, tout à fait ecclésiastique. Les sermons et les citations pieuses y fleurissent. Tel est ce style et tel est ce monde que, souvent, il suffirait de transposer les noms sacrés, les termes spéciaux de rituel et de théologie, pour changer en histoire de moines et de rois chrétiens ces annales de moines et de rois bouddhistes. Est-ce d'un Robert le Pieux ou d'un rajah de Ceylan que l'on parle ici ? « Après qu'il eût été oint, ce chef résolut de fortifier la religion de notre Seigneur où sa jeunesse avait été nourrie. Il excellait en foi et en sagesse, et sachant les choses qui doivent être faites et celles qui ne doivent pas être faites, il évitait le mal et s'attachait au bien. Et le peuple l'aimait, car il pratiquait les quatre devoirs des rois, et les hommes sages le louaient. Et, quand ayant lu la loi sacrée, il sut la récompense promise à ceux qui répandent la science de la religion, le bienfait que l'on recueille d'ouïr souvent l'Écriture, le mérite que l'on gagne à copier les livres de la Loi, il pensa que toutes ces choses, il serait séant de les accomplir. Il fit donc édifier en divers lieux des salles de prédication, et, dans chacune, un dais fut dressé, de couleur magnifique. Puis, par son ordre, ces salles furent illuminées, et des prédicateurs de la sainte Loi y entrèrent en grande pompe, et toute la nuit durant, avec grand respect, le roi les écouta commenter les discours du Seigneur. C'est ainsi qu'à force d'entendre l'Écriture, il apprit à discerner clairement la vanité de la vie, et du corps, et des plaisirs du corps. Et, de cette façon, il répandit l'amour de la Religion pour le bonheur et le salut de tous. »

Telle est la piété de presque tous ces rois. Certes il en est de méchants et qui n'ont pas « l'esprit de compassion », mais ceux-là même, à leur chevet de mort, connaissent le repentir et se tourmentent de leur salut, — et plus nombreux sont les charitables, les simples, les confits en dévotion. Ils honorent les religieux, ils punissent les sacri-

lèges, ils « observent saintement le jour du repos[1] ». Ils apprennent par cœur les paroles du Bouddha; ils envoient des pèlerinages aux lieux saints de l'Hindoustan; ils dotent les monastères; ils nourissent les aveugles, les estropiés, les veuves; parfois, — mérite suprême, — ils rachètent et mettent en liberté les bêtes prisonnières dans l'île. Surtout ils font ciseler les châsses, graver sur des feuilles d'or les Écritures, ils bâtissent ces *stupas* et *dagobas* géantes dont les restes prodigieux semblent des collines dans la jungle. Tel, apprenant l'existence dans l'Inde d'un moine si béatifique et glorieux qu'une fleur de lotus se lève sous chacun de ses pas, lui envoie des huiles de santal, des livres de piété qui ont touché la grande Relique de l'île, la Dent merveilleuse, et, lorsque le bienheureux visite Lanka, il veut le servir lui-même, et publiquement l'honore « comme un vaisseau de piété digne de toutes les offrandes et de tous les hommages ».

Aux premiers siècles, c'est la recherche des reliques qui préoccupe Ceylan. Les plus puissantes lui arrivent vers le temps où, bien loin à l'Occcident, Jésus, fils de Marie, annonce son royaume aux villages de Galilée. On les enfouit en des *dagobas* massives comme les pyramides d'Égypte et presque aussi vastes, et le concours des foules autour des édifices nouveaux ressemble à celui du peuple de France au XIIe siècle, quand de blanches cathédrales montaient au-dessus des cités. C'est le même zèle et la même espérance; à chaque nouvelle inauguration, la vie d'un peuple s'arrête et se fixe au pied des autels. Alors les gongs bourdonnent comme sonnèrent à toute volée les cloches dans les jeunes basiliques du Christ; les princes, les riches et les pauvres, donnent leurs pièces d'or et de cuivre pour que brillent « par milliers » les lampes et les cierges, pour que fument les tourbillons d'encens, pour que les os des saints reposent dans la splendeur des gemmes et de l'or, — et les prédicateurs prêchent, les *theras* officient, les éléphants, processionnellement, portent les ima-

1. Chap. IX, 21. Les jours de repos *(Uposatha)* reviennent quatre fois par mois. Tout travail alors est défendu. Ces jours-là, le fidèle doit revêtir son plus bel habit, réciter la triple formule du *Credo*, les commandements, et entendre la prédication. Kern traduit *Uposatha* par Sabbat ou Dimanche.

ges du Conquérant, des foules immenses et silencieuses s'inclinent pour l'offrande des fleurs et s'accroupissent, les mains au front pour l'adoration. Et de siècle en siècle, à chaque renouveau de foi, les mêmes fastes recommencent dans le même enthousiasme. Quand, vers 1240, fut fondé le monastère de Kandy « cité, dit le vieux texte, dont le paysage ne peut être surpassé », le roi de l'île fit une fête en l'honneur du Bouddha, et le tumulte des cinq instruments de musique, comme une tempête soulevée par la mer de ses mérites, eût suffi à couvrir le grondement de l'Océan ; et la voix de la Religion, aussi, se fit entendre dans les chaires où des prédicateurs, de beaux éventails à la main, expliquaient la bonne loi. Et cette fête était embellie par les cris de joie que poussaient les quatre classes de disciples du Bouddha. Ils allaient et venaient, admirant et se félicitant les uns les autres, et récitant les louanges des trois joyaux sacrés : « O le Bouddha! ô le Dhamma! ô le Sangha![1] » Et, de tous côtés, les maîtres de cérémonie chantaient aussi ces louanges en invoquant les bénédictions du Seigneur.

En quelques-uns de ces rois s'incarne le pur idéal bouddhique. Kitissiri-raja-siha (1747) pratique véritablement les quatre vertus royales : faire l'aumône, parler avec bonté, travailler au bien d'autrui, regarder comme soi-même toutes les autres créatures. Certains marchands, qu'on appelle Hollandais, ont attaqué ses officiers, volé le coffret de la Relique, mais reconnaissant qu'ils ne peuvent conquérir toute l'île, ils viennent faire leur soumission. Aussitôt qu'ils ont prononcé les paroles de paix « le roi leur pardonne leur grande offense et les fait traiter avec respect ». Sûrement il s'est répété l'admirable maxime : « Si la haine répond à la haine, comment la haine cessera-t-elle? »

Du même précepte d'amour s'inspirait le plus illustre roi de l'île, Parakkama-Bahu Ier, quand, vainqueur après une guerre très longue de son ennemi, le roi Gaja-Bahu, il se dit dans sa sagesse : « Il est juste qu'il ne souffre pas : faisons qu'il vive tranquille, sans raison de nous craindre, *jusqu'à ce que nous puissions nous voir en un jour plus heureux.* » C'est

1. C'est-à-dire le Maître, la Loi, l'Ordre des religieux.

pourquoi il lui envoie des présents de grande valeur, « parfums, vêtements, joyaux qu'il avait acquis pour son propre usage ». Mais les gouverneurs des provinces veulent tuer le vaincu. Quand le Grand Roi entendit cette nouvelle, son cœur fut remué de compassion, et il pensa : « Sûrement ce roi ne doit pas être tué ». Il manda son magnanime général Devasanapati et lui dit ces mots : « Si ces chefs de provinces et de districts qui sont gonflés de notre victoire s'emparaient du roi Gaja-Bahu, et le tuaient, ce serait un péché. Et c'en serait encore un, s'ils pillaient la cité, et opprimaient le peuple, et s'ils vivaient dans le désordre, car, ce royaume, mon office royal n'est-il pas de l'établir pour l'avancement de la religion et le bien du peuple? » Établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, c'est, à la lettre, de la même façon que l'Arthur de Tennyson, le roi chrétien et chevalier, définit l'œuvre de sa Table Ronde.

Mais un troisième prince qui s'est soulevé, lui aussi, contre Parakkama, craignant les partisans du roi vaincu, s'empare de lui et tente de le faire mourir de faim. Alors le prisonnier réussit à envoyer un messager à son ancien ennemi, et lui fit dire : « Je n'ai de refuge qu'en toi : verse sur moi l'eau de ta merci! Éteins cette flamme de souffrance qui m'écorche et me consume! » Et le Grand Roi plein de merci prêta une oreille attentive à ces paroles, et fut remué d'une très grande pitié, et pensa dans son cœur, se disant : « En vérité, il a souffert toute cette dure peine à cause de moi; c'est mon saint devoir de l'ôter de cette peine. » Il entre en campagne et délivre Gaja-Bahu.

Mais, plus tard, celui-ci se retourna traîtreusement contre le Grand Roi. De nouveau son armée fut anéantie, et les troupes de Parakkama battirent le pays pour s'emparer de lui et, cette fois, en tirer vengeance. Alors, dans un admirable épisode, la voix de la religion s'élève; les hommes de paix prononcent les vieilles paroles bouddhiques de charité, et les hommes de guerre s'arrêtent. Il n'y a pas un tel exemple de l'autorité de l'Évangile sur un prince chrétien, de son empire sur ses passions d'homme. Le style même de ce récit respire la paix souveraine, la simple et solennelle sérénité du pur bouddhisme. On songe au geste auguste du Bouddha détaché de l'Illusion,

dont, seule, la droite se lève pour avertir les vivants, et leur enseigner le renoncement et la bonté.

Et quand ce roi vit que nul autre refuge ne lui restait, il envoya des messagers à l'Ordre des trois Fraternités qui demeuraient en la ville de Palatthi, leur faisant dire : « Je n'ai plus de refuge que dans mes seigneurs; c'est pourquoi, je vous en supplie, prenez compassion de moi, et me sauvez dans ma détresse. » Et les frères reçurent ce message, et furent émus de compassion, et, s'en allant en corps à Giritataka, ils vinrent devant la présence du Grand Roi, Parakkama Bahu. Et quand les premières paroles de courtoisie eurent été dites, le roi leur demanda la raison de leur venue, et ils répondirent par ces paroles de paix : « Le très saint et miséricordieux Bouddha, en plusieurs discours, a longuement parlé des maux de la haine et des bénédictions de la paix. Le roi vaincu n'a fils ni frères, et de plus, il semble sûr, à cause de son grand âge, qu'il approche des portes de la mort et que, par là, ton vœu d'établir un royaume pour l'avancement de la religion et le bien du peuple, s'accomplira bientôt. C'est pourquoi il est juste que tu abandonnes cette lutte et que tu t'en retournes dans ton pays, acceptant avec respect les conseils de l'Ordre. »

Alors le Grand Roi, qui avait conquis cette province avec une si grande peine, prêta l'oreille aux paroles de l'Ordre, et cédant sa conquête au roi vaincu, il tourna ses pas vers son propre royaume.

*
* *

Ce Parakkama-Bahu qui vivait il y a plus de huit cents ans, Ceylan en garde encore le souvenir. C'est son nom que Silananda prononçait d'abord avec ferveur, quand, opposant le grand passé à l'humble présent, il évoquait les temps d'indépendance et de foi rayonnante. En ce roi, les idées bouddhiques et nationales ont pris leur conscience la plus claire; il les veut réalisées et souveraines, et c'est alors que Ceylan, comme l'Inde au temps d'Açoka, présente l'image de la parfaite société bouddhique. Les moines chroniqueurs le savent bien; on sent leur enthousiasme quand ils parlent du *grand*

roi, et que pour eux ce règne est édifiant entre tous, et glorieux pour la religion.

En effet, il est plein de guerres saintes, d'expéditions poussées jusqu'au sud de l'Inde au secours du roi bouddhiste de Madura, d'alliances avec les rois de Siam et de Birmanie qui sont « de la Foi », et de fondations charitables, et d'années brillantes de paix, et de l'allégresse et de la prospérité du peuple. Surtout, des fêtes fastueuses y resplendissent, non pas de vains et frivoles spectacles, mais des solennités en l'honneur des institutions essentielles. Étrange contraste, — éternel en pays indien : une société fondée sur les croyances les plus nihilistes de l'Asie et, pour glorifier son principe et son succès, les pompes les plus magnifiques de l'Asie. « Le jour de son couronnement, le roi, dont les yeux étaient longs comme des lys, se revêtit d'ornements et s'assit, son diadème en tête, sur un trône doré. Le tumulte assourdissant des tam-tams fut semblable au roulement de l'Océan, quand, de l'autre bout du monde, il est secoué par les tempêtes. Et les éléphants vêtus de drap d'or étaient dans la rue, devant le palais, comme des nuages qui seraient descendus là, sillonnés de la lumière de l'éclair. Et, sous le piaffement des chevaux de guerre, toute la ville semblait trembler comme la mer. Et le ciel était caché par les rangées de parasols multicolores et les drapeaux d'or, et l'on agitait des étoffes en signe de joie, et les mains battaient et les habitants de la cité criaient : « Vis, ô » vis, ô grand Roi! » — Et tout le pays était couvert d'arcs de triomphe en feuillages, où brillaient des vases pleins de fleurs, et les ménestrels chantaient des hymnes de louanges, et l'air était rempli des fumées de l'encens... »

Mais, finies les splendides « apparences » de ces fêtes, le roi se retire en lui-même pour méditer l'essentiel : son devoir de roi bouddhiste. Il se dit dans son cœur : « Aux temps passés, ce peuple fut très opprimé par les rois de jadis; le joug des taxes injustes pesait sur lui, car ces chefs étaient détournés du droit chemin par l'amour et la haine, par la crainte et l'ignorance ; ils ne cherchaient pas le bien de l'Église et du royaume. Et, depuis longtemps, la religion du Maître est minée par des centaines d'hérésies, éparpillée par les disputes des trois fraternités; des milliers de moines sans pudeur ne son-

gent qu'à se remplir le ventre, et la religion du Bouddha, s'est corrompue bien avant l'écoulement des cinq mille années assignées par les prophéties. Et ceux qui ont faim, je dois songer aussi à les nourrir, comme le nuage qui s'est élevé des quatre régions du ciel fait pleuvoir sur la terre aride une ondée qui ne cesse pas. Toutes ces choses je les ai méditées quand, si longuement, j'ai peiné pour établir ce royaume. Allons! le temps est venu : que ma volonté s'accomplisse!

» Alors, à coups de gongs, il fit querir les pauvres du pays, et dépensa en aumônes son propre poids d'or et de pierres fines. Puis il fit commandement aux trois fraternités de s'assembler et de conférer au mieux des intérêts de l'Église, et semblablement, il réunit de grands docteurs, habiles à reconnaître le coupable et l'innocent. Et comme il était instruit des règles de l'Église, et savait discerner le faux du vrai, il rechercha lesquels dans les monastères menaient une vie pure, et lesquels une vie impure. Et parce qu'il était juste aussi, et que ni l'amour ni la haine ne le conduisaient, mais seulement le souci constant, jour et nuit, du devoir, ce roi sage, comme un subtil médecin qui distingue les maladies guérissables et les mortelles, rendit à l'Ordre ceux qui étaient sains et en chassa ceux qu'avait corrompus le péché. Ainsi, ayant résolu dans ses naissances antérieures de purger la religion, ce roi sage rendit pour cinq mille ans la religion du Conquérant pure comme les eaux de la mer. »

Suit le détail de ses œuvres et fondations. D'abord un palais pour y loger les moines, quatre autres pour les pauvres, et, dans chacun, des vases de cuivre, des coussins, des lits, avec des jardins, des fontaines, des arbres à fruits, des greniers d'abondance, mille vaches qui donnent du bon lait. « Et ce chef des hommes bâtit encore un grand hôpital pour des centaines de malades, et à chaque malade il donna un serviteur et une servante pour le veiller le jour et la nuit, et les remèdes nécessaires et la nourriture. Et il entretenait là des médecins sages et savants. » Or, dans cet hôpital, les malades sont les malades du roi. Car sa charité est directe, personnelle, elle va du cœur au cœur et des yeux aux yeux. C'était sa coutume, aux quatre sabbats *(Uposatha)*, de dépouiller ses robes royales après avoir scrupuleusement observé les

commandements de l'Église, et, s'étant purifié, de se couvrir d'un vêtement neuf pour visiter ceux qui souffraient, accompagné de ses ministres. Et, comme la bonté habitait son cœur, il attachait sur chacun des regards de pitié, et comme il était grand clerc en toutes choses, et savait l'art de guérir, il mandait les médecins et s'informait de quelle sorte ils traitaient chaque malade. Parfois lui-même administrait les potions de sa propre main, et il ne manquait pas de s'enquérir de la santé de tous, et à ceux qui étaient guéris il faisait présent d'un vêtement.

Jusqu'ici nous sommes, semble-t-il, en plein idéal chrétien, et nul roi n'a tant ressemblé à Saint-Louis que celui-là. Mais, çà et là, un épisode purement bouddhique nous étonne : « Un certain corbeau, affligé d'un cancer à la face, et qui était en grande peine, entra dans l'hôpital du roi qui ouvrait à tous également le trésor de sa grande charité. Et ce corbeau, attaché là par le charme tout puissant qu'était l'amour du roi pour les créatures souffrantes, ce corbeau ne quittait pas l'hôpital, et restait à la même place comme s'il avait les ailes brisées, et croassait très pitoyablement. Mais les médecins ayant découvert sa véritable maladie l'accueillirent par l'ordre du roi et le soignèrent, et après qu'il fut guéri, le roi le fit promener autour de la ville sur le dos d'un éléphant et commanda qu'on le mît en liberté. »

Au milieu de tant de pages qu'un moine de Cluni pourrait avoir écrites il y a huit cents ans, c'est ici le détail spécifique où nous reconnaissons une religion de l'Inde, et que le Bouddhisme et le Christianisme ne sont pas de même essence. Nous étions dans un monde tout analogue à celui dont le nôtre n'a pas encore fini de se dégager. Il n'était question que de princes pieux ou que le dévot historien blâme pour leur impiété, et de guerres entre chefs féodaux, et d'expéditions en « Terre Sainte », et d'hommes et de choses d'église : saints, moines, abbés, missions, reliques, miracles, ordinations, carêmes, offices du matin et du soir; on nous prêchait la retraite, le dédain du monde, l'amour de « notre Seigneur » ; nous retrouvions encore une fois tout ce que nous avons connu depuis l'enfance, et, tout d'un coup, voici que cette histoire nous parle d'aumônes aux bêtes, de paradis provisoires, de renaissances, et de l'Univers fantôme, et de la

suprême sagesse qui distingue le « réel de l'irréel ». La reine du grand roi a les grâces et les perfections d'une Blanche de Castille : douceur, sagesse, piété, charité, mais, de ces vertus, le principe, c'est une conception pessimiste qui naquit et régna pendant des siècles dans la vallée du Gange : cette reine se répète que « tourbillonnant en cercles toujours renouvelés dans le grand Océan de l'existence, les êtres n'ont d'autre remède à ce destin que le mérite des œuvres ». Et de même, quand les Hollandais hostiles au Bouddhisme s'emparent de la capitale, si les *theras* gardent leurs robes jaunes, « *c'est qu'ils ont moins à craindre de l'ennemi que du retour éternel de l'existence* ». Voilà le petit détail d'âme qui tout d'un coup nous ouvre les abîmes.

Mais bien souvent, aussi, dans cette chronique, on perçoit les influences spéciales de l'Inde. Des splendeurs lourdes y passent. Elles baignent, ces pages bouddhiques, dans la lueur de l'or et des gemmes comme l'intérieur du temple de Kandy. Les châsses somptueuses, les reliquaires brodés de joyaux, les statues d'or, les candélabres d'or, les encombrent; des perspectives sacrées s'y ouvrent où jouent l'un dans l'autre les jaunes, les chauds reflets de l'or.

Et ce vieux livre est chargé des mêmes arômes que j'ai sentis dans le temple et dans les jardins de Peradinya. Jasmins, champaks, frangipanes, voilà les mots dont les parfums les saturent [1]. J'en suis sûr à présent : ce n'était pas seulement l'impression neuve d'un Européen qui m'a tant arrêté devant les fleurs cinghalaises. Si merveilleuses sont-elles, si inséparables de la vie de l'île, que lui-même, le chroniqueur indigène, ne peut conter les annales de Ceylan sans y mêler à profusion leurs noms embaumés. Souvent il en est comme grisé. Sa tête se prend, son imagination trop envahie par des souvenirs de parfums, extravague : ainsi lorsqu'il décrit ces dagobas immenses *dont le ciment ne fut préparé qu'avec de l'eau de jasmin*. Pour donner idée de l'air

1. Par exemple : Ch. LXXIII, 102, où vingt espèces de fleurs sont nommées. Cette page est l'une des plus somptueusement indiennes du livre. Il s'agit d'un parc entourant un pavillon royal de bois de santal, d'or et d'ivoire. Les paons déployant leurs queues merveilleuses crient dans les arbres couverts de fleurs, et toutes ces splendeurs se reflètent en des vasques, parmi les lotus, entre les balustrades d'ivoire.

que l'on respire dans le sanctuaire de Kandy, j'ai parlé de celui qui étourdit si l'on plonge son visage dans un grand bouquet. Quelle surprise de retrouver la même image dans un chapitre ancien de ces annales ! Elle s'est imposée au bouddhiste à peau sombre qui décrivait — il y a combien de siècles au juste? — les autels dressés par le grand Parakkama. « Il fit construire une demeure religieuse, ceinte de tous côtés de multicolores tentures, couverte d'une étoffe d'or excessivement précieuse. Et à cause des fleurs parfumées qu'on présentait aux autels, la splendeur de ce lieu était celle d'un grand bouquet. » Et la vapeur des encens, et l'odeur ecclésiastique des huiles qui brûlent perpétuellement, des cierges qui s'allument et qui meurent en fumée, flottent aussi dans ce *Mahavansa* comme dans la chapelle étroite. « Car les chambres de ces pavillons de prière sont toujours illuminées de veilleuses et de lampes que nourrit une huile parfumée. Et, partout, l'air y sent les exhalaisons du benjoin. » Et parfois, « autour des statues saintes, les bayadères dansent, couvertes d'étoffes somptueuses ». Je les vois qui tournent, un doigt sur la tempe, comme leurs sœurs brahmaniques du Dekkan, et puis déploient leurs bras languides et cerclés de métal, et renversent la tête et ferment les paupières. Et les éléphants habillés de brocarts passent, à pas énormes et mous.

Alors je me rappelle que le pays dont parle ce livre est la terre de l'Inde où je suis, celle des épices et des palmes prodigieuses, des gemmes troubles et rayonnantes comme le saphir étoilé, l'opale et la pierre de lune, celle des nuits rouges après le crépuscule. Et je me rappelle que cette vieille humanité dont l'histoire ressemble tant à celle de nos pères était demie-nue, gracile et belle, couleur de bronze; que les images adorées et servies par les rois pieux, les moines, les nonnes et le peuple dévot, n'étaient pas celles d'un Homme-Dieu, les bras en croix, les mains clouées, le flanc percé, supplicié volontaire pour le rachat de sa créature, et rayonnant d'amour, — mais d'un gymnosophiste accroupi sous un riche feuillage des tropiques, tout retiré en soi, le corps replié, la face immobile, et dont les paupières ne se levaient plus sur le monde trop magnifique des apparences.

LA FÊTE DU RIZ

Le hasard m'a fait assister à des pompes où survit quelque chose des splendeurs décrites par le *Mahavansa*. Solennités religieuses en l'honneur de la récolte du riz.

Je me rappelle une fête du même genre. C'était bien loin d'ici, dans l'extrême ouest de l'Angleterre; cela se passait dans une froide petite église dont la tour crénelée se levait près d'un estuaire boueux, entre deux collines toutes noires de lande sous la pluie brumeuse de la côte. L'autel était décoré d'épis, de coquelicots et de bluets. Des fermiers honnêtes et massifs, à figures rouges, endimanchés de noir, somnolaient sous la prédication d'un *clergyman* en surplis qui parlait de la terre de Chanaan, de grappes miraculeuses, de Jehovah fidèle à son peuple, de moissons terrestres et de moisson des âmes. C'était le service d'actions de grâce pour la récolte du blé. Au dehors la cloche tintait de minute en minute : une seule note qui tombait lentement, en gouttes monotones, sur le silence figé des champs. La marée baissait, et l'estuaire, peu à peu, se changeait en boue luisante et désolée où couraient des courlis.

Ici, trompettes, orage de gongs qui m'éveillent à six heures du matin : ce n'est pas l'appel ordinaire aux dévotions bouddhiques. Nous courons au temple d'où vient le tumulte, et là, entre les admirables gerbes de cocotiers et le vert miroir du lac, dans la jeune lumière du matin cinghalais, qu'est-ce que ces masses de pourpre et d'or surgissant au-dessus d'un remous d'humanité multicolore et demi-nue ? Des éléphants ! Dix éléphants, énormes, immobiles, couverts de housses somptueuses, dix « présences », car il n'y a qu'eux; la foule, à leurs pieds, n'est qu'un flot bruissant. En vain le tintamare fait rage, en vain de petits humains qui semblent des chefs, vont et viennent, crient, jettent des ordres, font ranger le peuple : ces géants demeurent étrangers au tumulte, à tout ce qui se passe au-dessous d'eux; ils ne bougent absolument pas.

Quelle patience dans cette attente! Quelle puissance qui somnole! A quoi rêvent-ils? Mieux que les cocotiers, mieux que les femmes aux yeux d'Apsaras, ils me rendent sensible l'étrangeté de cette terre dont ils sont les créatures indigènes, l'étrangeté de la civilisation qui les fait servir à ses cultes. De quel passé sortent-ils? Celui du centre, le plus grand, est un ancêtre, me dit-on; ses défenses courbées et gainées d'or descendent plus bas que ses genoux. Quand les vieillards de l'île étaient des enfants, c'était lui déjà, et depuis longtemps, qui tenait la tête des processions religieuses. Combien en a-t-il conduites? Ces brocarts, ces colliers et ces boucles d'oreilles larges comme des cymbales, tout cela qui fait partie du trésor antique du temple, c'est le vêtement propre à son métier, à son métier de bête ecclésiastique. Il y est à son aise; il le connaît, son costume, comme il sait les traditions, car, mieux que les officiants, il prévoit ce qui s'apprête : le détail des cérémonies, les rites, les musiques et les danses. Et son œil sage et petit ne s'émeut pas des générations différentes. S'aperçoit-il seulement que les vivants d'aujourd'hui ne sont pas ceux d'autrefois?

Tout le luxe de l'Inde fabuleuse est sur lui. Les autres portent des manteaux de soie, — soie jaune, soie verte ou zébrée de rouge et de noir, soie de pure écarlate. Lui seul est habillé de drap d'or qui lui descend jusqu'aux genoux. Le caparaçon doré de sa tête est percé de deux trous pour les yeux; des bosselures d'or et d'argent y sont suspendues, couvrant de chaque côté du front les vastes lobes intelligents; — et jusqu'au milieu de la trompe, l'étoffe magnifique s'allonge en pointe. Là brille le signe de sa religion : sous une pierre de lune grosse comme un œuf, et dont la lueur gelée bleuit entre ses yeux, une figure découpée dans une plaque d'or, comme une amulette, — l'antique Bouddha de l'Inde, les jambes croisées, dans la pose sacramentelle.

Et déjà les monstres parés comme des galions de fête portent leurs équipages. D'abord, sur chaque tête volumineuse, agenouillés en des coussins de velours, trois *mahouts* [1], trois

1. Cornacs indiens.

sombres nudités (mais la semelle retournée sous leurs cuisses est rose comme celle des blancs): des vieillards à longues barbes, de type général et noble : l'éternel homme de l'Inde, tel qu'Alexandre le vit sur l'éléphant indien. Celui du centre tient à la main l'*ankus*, le crochet d'acier par lequel la volonté humaine se fait sentir à travers le crâne du colosse. Et sur chaque dos, huit personnages sont accroupis dans l'or et la pourpre d'un palanquin de gala, sous des ombrelles ou des tentes tissées d'argent. Leur costume est celui des sacerdotes laïques du temple, gardiens de l'autel et des voiles sacrés. Chapeau blanc et plat, robe blanche, serrée au torse sous les aisselles, laissant les clavicules et les épaules nues. Ceux qui trônent sur l'éléphant doré tiennent précieusement, devant eux, des choses scintillantes : les cassettes, le trésor religieux qui vient des anciens rois. Les autres, sur les éléphants verts, jaunes et rouges, portent sous les parasols de blancs ballots gonflés du riz nouveau.

Alentour, maintenant, le tumulte de la foule a fait place à l'ordre de la procession. Les rangs sont formés, les théories successives sont prêtes : d'abord, entre les monstres, des pelotons de musiciens et de danseurs, ensuite, à droite et à gauche de chaque bête, les *mahouts* à pied, l'*ankus* dans une main, l'autre posée sur l'ivoire d'une formidable défense. Et derrière, en file, harnachés de cuivre et de bijoux, les porteurs de palmes, de fleurs, de parasols, éventails, chasse-mouches, drapeaux, emblèmes, et ceux qui tiennent les lances, les boucliers d'autrefois, les vieilles épées cinghalaises dont la poignée se recourbe en dragon. Plusieurs rangs aussi de ces mystérieux personnages en blanc, aux épaules découvertes, qui semblent jouer ici le premier rôle, et ne sont pas des prêtres, mais les administrateurs, les *trustees* du temple et de son trésor, les dépositaires des richesses et des traditions anciennes. Pas une seule robe jaune. Et cela s'explique : fondés par des rois, des corporations, des villes ou des villages, les temples, leurs sacraires, leurs fêtes, manifestent la religion du peuple, comme les monastères, leur nudité, leur pauvreté manifestent la religion des moines. Deux religions qui ne sont pas tout à fait semblables, le symbole des initiés étant dieu vivant pour la foule. En celle-ci persiste l'éternel besoin

qu'a l'homme de puissances analogues à lui-même, maîtresses de sa destinée et qu'il puisse invoquer, fléchir. Le Bouddha de ce peuple n'est pas « inexistant ». Il trône quelque part, plus haut que les *devas*, au-dessus de ce Vichnou que Lanka n'a jamais cessé de fêter, lui aussi, par des processions annuelles. Bouddha soit loué, tous les dieux remerciés pour la belle moisson!

Et maintenant en route! Tonnent les tambours, glapissent les musettes, les dix éléphants sont partis, si brusquement qu'à peine ai-je le temps de me jeter dans une *rickshaw* pour courir après. Une nuée d'autres *rickshaws* traînées par de lestes adolescents roulent avec la mienne sur la route rouge, sous les jaillissantes verdures : tous les notables de Kandy filent entre les haies cheminantes et fleuries du peuple, — très vite, car les éléphants marchent à grandes enjambées et, pour les suivre, les petites jambes humaines sont obligées de courir. Là-bas, sous la très haute voûte des palmes, les énormes bêtes s'en vont — noires, car je les vois par derrière, et les housses magnifiques ne couvrent pas les croupes, — noires et comme habillées de vastes pantalons de basane, pliant les jarrets à la façon des hommes. Et, portées haut sur ces masses, tanguent avec lenteur des choses brillantes : l'or et l'argent des *howdahs*, des palanquins, des parasols, des grands dais, et, plus haut encore, les groupes nus des cornacs juchés sur la nuque des colosses.

Peu à peu nous rattrapons le dernier éléphant, puis le neuvième, le huitième... Nous voici maintenant tout près du premier, du vieux chef éblouissant et sacré. Quel cortège! Avec le frissonnement des bannières, des emblèmes multicolores qui les entourent, avec les centaines d'humains qu'ils traînent à leur suite, avec les espaces qui les séparent, les bataillons de chanteurs et batteurs de gong qui peuplent ces intervalles, ils ont l'air de s'être multipliés et d'avoir grandi. On ne peut pas croire que dix éléphants suffisent à une file si longue et que jamais on ne voit tout entière. Il faut les compter un à un pour savoir qu'il n'y en a pas davantage.

Les larges coussins de leurs pieds s'étalent sur des fleurs ; nous marchons sur les précieuses fleurs bouddhiques : jasmins,

frangipanes, champaks. Car, tout en tête, une troupe d'enfants nus qui portent des corbeilles, lancent devant eux en gestes cadencés une pluie de pétales, et la route est toute jonchée de blancheur, et d'invisibles nappes embaumées montent du sol.

De temps en temps surgit une sorte de reposoir, comme dans les belles Fêtes-Dieu de notre enfance, un édifice de feuillage et de fleurs, — mais les fleurs et les feuillages de Ceylan; et de ces masses végétales où notre procession fait halte, de telles fragrances s'épanchent que nous ne pouvons pas rester tout à côté. Et je ne sais pas si musiciens et danseurs en ont le vertige, mais alors, et tout d'un coup, ils semblent saisis de folie. Les trompes s'exaspèrent, les coups de gong se précipitent; les jeunes gens bondissent, battant leurs tambourins au milieu de leurs sauts, et, retombés à terre, ils restent là, soudain attachés au sol, pliés en deux, cataleptiques. Et puis les voici qui se mettent à pivoter sur eux-mêmes, par saccades, avec des arrêts brefs, et subitement, d'une nouvelle détente, tous les corps repartent en l'air. Ces sombres et grêles éphèbes de Ceylan! Toujours ils me sont apparus comme de possibles démons, démons rêveurs, démons de sexe ambigu dont le sourire inquiète un peu. Cette fois ils ont rejeté tout rêve et tout mystère; le diable apparaît en eux et se déploie : un principe maléfique les tourmente, les crispe en contorsions d'enfer.

Mais ce qui rend plus extraordinaire encore cette scène de sabbat, c'est le sérieux profond des assistants. En haut de leurs palanquins, les vieillards en blanc ont croisé leurs bras pour suivre, avec des mines impassibles, ces entrechats d'épilepsie. Toute la procession garde son ordre; chaque théorie reste rangée; les physionomies sont plus fixes, plus intenses qu'à l'heure des offrandes silencieuses, sous les luminaires du temple. On sent qu'elle aussi, cette minute, est chargée d'électricité religieuse, et que très solennelle est cette danse de Saint-Guy. C'est même à croire qu'elle est plus sacrée (comme sans doute elle est plus ancienne) que le culte bouddhique. Car on m'a permis d'approcher des autels, et voici qu'un chef qui paraît commander à tous (on me l'a déjà désigné comme un descendant de la race royale, et c'est le seul ici qui, par-

dessus son pagne cinghalais, porte un veston d'Européen), un chef à barbe blanche m'ordonne d'un geste impérieux de contempler de moins près ces mystères.

Mystères, en effet, car c'est la puissance que les hommes ont appelée tantôt diable et tantôt dieu qui vient de surgir et se manifeste là : elle agite et lance ces corps nus de danseurs; leurs yeux qui se ferment ou se retournent à demi disent bien que l'individu conscient s'est évanoui en eux; il a fait place à ce dieu que les gongs ont suscité et qui les tient, les habite, — un dieu de toutes les races et de tous les temps, des Bacchantes antiques comme des convulsionnaires modernes, — celui qui possède encore les derviches hurleurs, les Aissaouas, et dans les grands *revivals* chrétiens des États-Unis, ces nouveaux élus de la Grâce que l'on voit, pareils aux premiers méthodistes anglais, tomber brusquement à terre, l'écume à la bouche, « dans leur dernière lutte contre le diable ». Frénésie, délire ou pure extase, toutes les religions les connaissent, ces états sacrés où l'homme, *ravi* à lui-même, se sent emporté par-delà les limites de sa personne, ou bien envahi, secoué par une force inconnue qui n'est pas lui... Mais combien elles diffèrent de qualité, ces religions, suivant que l'action qui produit l'hypnose est mécanique et spirituelle — coups de cymbales, rythme étourdissant ou endormeur, point brillant que fixe l'œil du *Yogin*, — ou bien concentration subite ou méthodique de l'esprit sur une image ou une idée! Et combien plus essentiellement encore elles diffèrent, suivant la nature des forces sorties du fond de l'être — rage destructrice, appétit de volupté, appétit du néant, amour mystique — qui élancent l'esprit hors du moi et le fixent à l'image ou l'idée fascinante, — suivant surtout ce qui s'attache et se subordonne à celles-ci de croyances et de dogmes pour orienter les vies dans tel sens et produire tel type d'homme et de société!

Après une halte plus longue nous sommes revenus au temple de Kandy par un autre chemin, le même eût-on dit que le premier, — route rouge sous des fusées de palmes; — mais l'air commence à s'enflammer. Nous descendions de toute la vitesse de nos *rickshaws*, tout le ruban multicolore des

humains entraîné par les éléphants qui marchaient plus vite encore que tout à l'heure, entraîné par l'oscillation rythmique et lourde de leurs masses géantes.

L'aîné, le plus magnifique de tous, que je suivais (sans trop oser approcher, car l'homme en veste noire, le fils des rois, me surveillait encore), l'éléphant de tête était vraiment « la montagne d'or » dont parle le *Mahavansa* quand il décrit les processions d'autrefois. Derrière nous, à quarante pas environ du premier, précédé de ses musiciens, escorté de ses *mahouts* et de ses drapeaux, venait le second monstre en robe rouge, berçant son équipage, la tête encapuchonnée, ses boucles d'oreilles balancées en cadence, le front chargé de plaques de métal et de cabochons d'émeraudes. De celui-là surtout je pouvais m'ébahir, car je le voyais de face en me retournant. Il avançait, hochant un peu la tête comme dans une somnolence, prodigieux survivant avec ses frères d'une faune disparue, d'un âge où la vie n'était pas à la même échelle qu'aujourd'hui. Il avançait, si étranger à cette armée de petites créatures à deux jambes qui l'employaient à servir les dieux de leurs rêves! Vraiment il avait l'air de dormir; mais le bout intelligent de sa trompe vivait, oscillait, se repliait au-dessus de la route rouge, se tordait incessamment. Par delà, derrière un espace vide, montait une troisième silhouette de la même taille : l'éléphant vert. Du suivant je n'apercevais au loin que le tangage majestueux des vieillards accroupis sur sa tête. Des nuages roses de poussière nous cachaient toute la suite...

*
* *

Puis le temple, où nous revenons et dont la cour, les abords sont envahis par une multitude extraordinaire. D'où sont-ils venus? Est-il possible que tant de vie humaine se cache dans la paix des forêts de Kandy? On doit s'écraser dans les sanctuaires si l'on en juge à cette mêlée de couleurs et de chair brune sur les parvis. Par-dessus les têtes fourmillantes, des centaines de bras cerclés de métal portent les plateaux de fleurs que l'on présentera tout à l'heure aux images si l'on peut les approcher.

Il n'y a pas à tenter de fendre ces épaisseurs compactes; on ne peut que se laisser emmener par ce flux qui, très lentement, approche des pavillons. Mais on sent une jouissance singulière à s'enfoncer ainsi, à se perdre, à baigner à même dans la masse de cette mystérieuse humanité indienne. Il semble que toute celle de Ceylan soit là. Rien à chercher, à imaginer : la beauté de ce peuple se livre à nos yeux, non par quelques spécimens, mais totalement, dans ses nombres, ses individus, dans toute la matière vivante où elle se réalise...

Et devant nous, au-dessus de nous, de plus en plus près, d'autres rangs couvrent la terrasse du kiosque central, — debout, semble-t-il, sur les têtes de la foule : ondoiement de rouge, de vert, de rose, que frappe en plein le soleil de neuf heures, — et là dedans des bustes demi-nus, des bras élégants de femmes, des barbes d'argent, des corps enfantins... Les silhouettes qui sont en avant s'érigent comme des statues au ras de la ligne horizontale de pierre, sur le fond des fresques polychromes, dans les beaux cadres des architraves et piliers indo-chinois. A la colonne d'angle, un jeune Satan de sexe équivoque s'appuie, tenant une conque dont il tire d'affreuses vibrations.

Au delà du pavillon, à gauche, j'apercevais un peu de l'arrière-cour, qui par là était clairsemée. Des groupes de femmes et de vieillards, quittant sans doute l'espoir d'arriver jusqu'aux sanctuaires, y étaient venus faire leurs dévotions. Ils s'orientaient minutieusement du côté qu'ils savaient être celui de la Relique, s'accroupissaient dans la posture rituelle, sur la pointe des pieds, les pouces collés au front, et puis tendaient les mains. A l'extrémité du parvis, sous une galerie, on voyait des hommes apporter des sacs de riz qu'ils vidaient en de grandes cuves, tandis que, par terre, des personnages en blanc costume hiératique, semblaient écrire et compter. Ces portefaix chargés du grain de la dîme, ces scribes assis sur leurs talons et penchés sur leurs papyrus, ces groupes accroupis, les genoux au menton, et dont les mains s'élançaient pour l'offrande et l'adoration, tout cela c'était une scène antique de Thèbes ou de Denderah qui, étrangement, à trois mille années d'intervalle, revenait sous les palmiers de Ceylan bouddhique, et se répétait dans l'éternelle humanité.

Maintenant, les portiques franchis, on y voit à peine, tout d'abord, dans ces couloirs où notre troupeau se resserre et se pousse aveuglément. Voici que nous passons devant la porte ouverte d'une chapelle, mais impossible de s'en frayer l'entrée. Tout au plus, en me haussant sur la pointe des pieds, puis-je apercevoir un peu le pointillement des têtes, les rangs refoulés qui, près des murs, semblent remonter par dessus les autres. Et cela dans la plus faible et solennelle clarté des lampes. Vaguement on voit luire des épaules, des bandeaux de cheveux lisses, et des cuivres, des bijoux. Mais nul mouvement dans cette ombre et cette atmosphère aggravée de parfums. Le silence étreignant, l'émotion d'un mystère religieux, comme dans une de nos églises, lorsque l'officiant élève devant le peuple courbé le calice au-dessus du tabernacle. Là-bas, entre les étoiles des cierges, brille un calme Bouddha d'or...

Ensuite un lieu plus vaste où l'on respire un peu, une hypostyle que nous traversons avec lenteur, mais tout droit, car le gros de la foule s'endigue dans la travée centrale. Ce qu'elle cherche, cette foule, je le comprends à présent, c'est, par delà cette salle, le pied de l'escalier qui monte à la chambre redoutée de la Relique. Là convergent sans doute les colonnes humaines qui des portes diverses du temple avancent, avancent dans l'ombre...

Autour de nous, en ce moment, siège toute une assemblée de Gautamas. On les voit entre les rangées de piliers qui trônent sur leurs lotus, derrière des barreaux de métal. Ils semblent très anciens, leurs ors tout enfumés. Il en est un qui ne se révèle pas tout de suite, et qui, soudain, surprend comme une apparition, — tout de cristal, immatériel : un Bouddha désincarné, nirvanique, sur des nappes ondulantes d'encens.

Plus bas que les dieux, un peuple pieux s'affaire dans les colonnades latérales, et ce n'est pas une difficile poussée comme ici, dans l'allée du centre, mais un va-et-vient actif, et pourtant silencieux toujours. Une à une sonnent les pièces de monnaie qui tombent à coups pressés dans les caisses grillées de bronze.

Et l'on entend aussi de vagues voix dolentes. Par terre, contre les piliers, je reconnais les mendiants, les écloppés,

tous les hôtes familiers de ce lieu, dont les mains ou les moignons supplient. Voici la vieille Siamoise aux pitoyables et minaudantes grimaces, avec ses deux poussahs minuscules d'Indo-Chine. Elle les tend pour qu'on les vénère au passage, et les gens en effet s'arrêtent, font deux salutations aux statuettes, et puis tirent d'un pli de leur pagne un minuscule liard. Mimique passionnée, modulations aiguës de remerciement. Sourire affreux de vieux masque japonais.

Puis recommence l'étouffement dans un étroit corridor. Nous approchons de l'escalier central où, par différents chemins, tend la multitude. J'en devine l'entrée noire et bâillante, tout obstruée de masses qui n'avancent plus...

Mais une seule idée me reste : ne pas me laisser engager dans cette trappe — arriverait-on vivant là-haut ? — respirer, fuir le cauchemar de tous ces corps humains dont la pression augmente, car le courant qui nous porte vient s'écraser ici contre un autre courant : deux flots convergents qui s'engorgent ensemble dans l'escalier, — et cela sans bataille ni bousculade ni cris dans cette obscurité, presque sans bruit, — telle est la souplesse d'anguilles de ces corps indiens.

Par bonheur, une porte s'est ouverte à côté, dans le mur, nous montrant la clarté d'une salle presque vide. D'un saut je gagne ce refuge, et quelle surprise de me trouver en pays ami ! Cette rotonde, c'est la tranquille bibliothèque du temple. De l'espace, du jour, des verdures aux fenêtres : la bonne délivrance ! Voici des robes jaunes ; voici, tout souriant, Silananda Théra qui me fait accueil. Et voici même quelques fidèles encore ; car, en un tel jour, les plus dévots n'oublient pas de venir adorer aussi les vénérables évangéliaires bouddhiques. Ils ne sont admis que par petits groupes, mais qui, sans arrêt, se renouvellent. Brève hésitation d'abord sur le seuil, où le grand jour, la vue des robes jaunes les effarouchent ; et puis ils s'approchent avec des timidités d'oiseaux, s'inclinent longuement devant les tables en versant quelques fleurs dans les bassins de cuivre.

*
* *

Silananda Thera m'a conduit par des chemins réservés

aux moines jusqu'à la terrasse de ce premier étage que je n'espérais plus atteindre. Impossible toujours de pénétrer dans l'oratoire, mais nous nous serrions avec d'autres religieux sur l'étroit balcon qui en fait le tour. Aidé par eux, pendant quelques minutes j'ai pu contempler dans l'entre-bâillement d'une porte ce qui se passait à l'intérieur. Cela est indescriptible.

Je n'apercevais pas le lieu le plus sacré, les tables, le trésor, la châsse, mais seulement l'avant-chambre. Là, dans une pénombre que mes yeux éblouis encore de soleil pénétraient mal, toutes les coulées humaines qui, depuis des heures, avançaient ou stagnaient comme en des souterrains, venaient aboutir. C'était une seule pâte, prise, coagulée, sans mouvement, semblait-il d'abord, mais, en réalité, qui progressait très lentement, sous la poussée de ce qui montait encore. Et déjà, sûrement, les premiers rangs voyaient sous le portique d'ivoire les lumières de l'autel et le miraculeux reliquaire. Car leurs yeux étaient fixes, en extase, et, tous ensemble, leurs fleurs dans leurs mains, ils approchaient peu à peu dans cette obscurité fumeuse, dans cette irrespirable atmosphère, comme ravis, fascinés, comme attirés d'un mouvement insensible et continu par quelque invisible aimant. Un état extraordinaire et très rare de l'homme, mais sans doute essentiel, se révélait, et, sans être vus, nous regardions, avidement. Ainsi, lorsque ne connaissant des abeilles que leur vol et leurs besognes de plein air, on les aperçoit dans l'intérieur d'une ruche aménagée pour l'observation qui suivent quelque chenal étroit de cire, et, dans la chaleur de leur propre vie, collées ensemble, agglutinées, se poussent lentement pour une fin que nous ne savons pas, sous l'influence de quelque mystérieux instinct de l'espèce.

Un instant j'ai pu voir le naos. Flammes de cierges, feux de rubis, lueurs d'or; deux vieillards très maigres, drapés de jaune, statues augustes de vermeil. A leurs pieds, l'enivrante pureté d'un monceau de pétales. Par devant, le jubé d'argent; et là, dix fidèles abîmés à terre dans une dévotion absolue, passionnée, — une rangée qui se relevait de seconde en seconde, car la masse humaine emprisonnée par derrière affluait toujours, imperceptiblement.

*
* *

Le même soir, nous respirions le souffle du large, et tout cela, déjà, semblait le souvenir d'un rêve. Nous quittions l'île bouddhique à minuit, et notre dernière heure à Ceylan, nous étions venu la passer, comme la première, sur une plage vide, immense, de l'Océan Indien. Elle fuyait, concave et creuse comme une conque, pleine de clair de lune, et bordée d'une forêt de cocotiers dont les ombres se projetaient sur le sable blond, précises comme celle de la grande marguerite sur le rocher.

Dans les silences de cette clarté lunaire, tout s'enchantait, paraissait, vraiment, d'une autre essence que pendant le jour, — ténue, spirituelle. Partout de l'âme. Et cela se révélait comme une confidence que l'on reçoit parce que l'on est seul, comme une musique que l'on entend parce que tout se tait et que l'on s'arrête de marcher.

Les choses étaient colorées comme pendant le jour : le sable était blond, et les cocotiers étaient verts, et la mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, et les nuages étaient mauves, roses imperceptiblement. On distinguait même, tout à l'horizon, à de grandes distances dans l'espace transparent, un voile très léger de vapeurs roussâtres... Mais ces couleurs, elles aussi, étaient enchantées : un mystérieux et paisible esprit émané du profond des choses et délicatement posé sur les surfaces. Des teintes plutôt que des couleurs, des teintes unies, sans détail, très simples et qui n'étaient presque plus que du sentiment. Ainsi lorsque la voix s'abaisse et se met à chuchoter pour dire ce que l'âme gardait en soi...

La mer était blanche, de la blancheur et de la magnificence évanouie des perles, — oui, de ces perles que l'on pêche ici, devant la plage de Ceylan. C'était bien la mer de Ceylan, lourde et somptueuse dans la clarté de la nuit, pleine de phosphore et de reflets d'astres, « infusée d'astres et lactescente ».

L'étendue était calme et lisse autant que le premier soir, et cependant, comme le premier soir, cette nacre liquide se

gonflait pesamment de houles promenées depuis les glaces du sud. Chacune arrivait à son tour et venait s'abattre d'un seul coup, d'un bout à l'autre de la grande plage, d'un seul coup massif et retentissant dans le silence, — tout son mouvement anéanti soudain, toute sa masse écroulée et ne rebondissant plus qu'en blanc tumulte de poussière...

Je les regardais, ces houles, arriver l'une après l'autre, plus emportées de vitesse à mesure qu'elles approchaient, avides, eût-on dit, de trouver leur terme, et prises de vertige au moment de s'assouvir de néant. Tête baissée, en plein élan, elles s'assommaient avec un grondement intérieur, presque un cri, sourd, profond, chargé de désir, de passion, — cri de triomphe et de joie dans la mort, — cri de toute leur énergie accumulée, emprisonnée en elles, et qui d'un seul coup, éclatait et leur échappait, — joie sauvage de la délivrance après avoir trop longtemps erré sur l'infini en formes innombrables.

Serait-ce devant ces houles que l'âme indienne a rêvé de ne plus renaître à la vie particulière ?...

Après chaque rugissement bref, le silence retombait, absolu, sur la mer et sur la grève où les palmes jetaient leurs ombres...

ANDRÉ CHEVRILLON

L'ALCOOL A LA CANTINE

La plupart des armées européennes, en péril alcoolique, se sont appliquées, les unes après les autres, à créer dans les casernes des lieux de réunion attrayants, qui entrent en concurrence avec les débits. Deux d'entre elles semblent avoir particulièrement réussi, celle d'Angleterre dont j'ai déjà parlé[1], et celle de Hollande que je viens de visiter. Mais avant d'exposer la façon remarquable et pleine de sens pratique dont les officiers néerlandais ont résolu le problème, je voudrais discuter, un instant, les conditions où nous sommes nous-mêmes, officiers de France.

Elles ne furent jamais aussi misérables, ayons le courage de l'avouer, que l'on examine la situation particulière des compagnies ou celle du corps lui-même. Pour créer des jeux, donner des fêtes ou des représentations, il faut des locaux et nous n'en avons pas. Autrefois, dans le 10e corps au moins, la situation était tout autre. En resserrant les lits jusqu'aux limites extrêmes du règlement, les capitaines avaient créé des réfectoires qui se transformaient, le soir venu, en lieux de réunion médiocrement éclairés, mais chauffés, pourvus de quelques jeux et de papier à lettre, et qui retenaient la troupe. De temps en temps, le changement était plus radical encore.

1. *Revue de Paris*, 15 octobre 1903.

Rapidement enlevées de leurs tréteaux, les tables se dressaient contre les murs. Aux bancs ordinaires venaient s'ajouter ceux des chambres et un assortiment de sièges de fortune : planches calées par des caisses, valises — à l'époque où elles étaient tolérées, — tambours même, subrepticement détournés de leur fonction native. Une couple de ces tables massives, confectionnées par le génie, constituait la scène. Les chansonnettes touchantes, les monologues comiques délassaient des scènes tragiques dont la mémoire des Parisiens est toujours si bien garnie ; quand un phonographe pouvait faire entendre sa voix aigrelette, la joie était à son comble. Et, après une tasse d'un thé léger, rehaussé de quelques millimètres cubes de rhum, chacun s'allait coucher content : le soldat de s'être distrait à si bon compte, l'officier d'avoir arraché au cabaret, quelques heures durant, un certain nombre de ses clients ordinaires.

Mais le souci de combattre la tuberculose, cette fille aînée de l'alcoolisme, s'est imposé si impérieusement que l'ordre est venu de porter la quotité d'air respirable à sept mètres cubes pour le fantassin, à neuf pour le cavalier. La situation en a été bouleversée de fond en comble. Les lits se desserrèrent, le réfectoire disparut; le matériel, laborieusement amassé, fut banni en quelque coin. Les compagnies les plus privilégiées obtinrent à peine d'en garnir un lambeau de grenier, bas de plafond, traversé de poutres, froid l'hiver et chaud l'été, qui ne retient les gens que le temps nécessaire à l'ingestion de leur repas.

Restent bien la salle d'armes et celle des écoles. Mais un matériel pesant les encombre, leurs murs sont garnis d'objets mobiliers d'un certain prix et qu'il importe de conserver. On ne peut donc remplir ces locaux outre mesure. A peine une compagnie et demie saurait-elle y prendre place. Or, elles sont douze qui attendent. Le découragement ne peut manquer de venir, le cabaret de se garnir de nouveau, au grand désespoir des officiers, très dévoués désormais à une cause qui est celle de tous les esprits éclairés et patriotes de notre temps. Si les compagnies sont pauvres en attractions, le régiment en est plus dénué encore. Il n'a rien en dehors de la chambrée, que beaucoup quittent le plus vite possible pour se délasser les épaules du poids pesant du « harnais ». Dans ces condi-

tions, quelle peut être la situation du jeune soldat à peine incorporé?

Il nous arrive tout jeune, presque enfant, à peine échappé de l'atelier, du village ou de l'école, prêt sans doute à abuser un peu de sa liberté, ayant, peut-être, quelques tendances à boire, accoutumé, en tout cas, de tradition séculaire, à fêter par une rasade toutes les circonstances heureuses ou gaies de sa vie. Il ne connaît d'autre façon de rendre une politesse à l'un de ses amis que celle des ancêtres : l'offre d'un verre. Il est de son siècle et désire jouir d'un confort toujours plus grand. La chambrée qui suffisait à son père lui paraît froide et triste, bien qu'elle se soit faite un peu plus accueillante. S'il est ouvrier, il a pris l'habitude, son labeur terminé, de se réunir à quelques camarades pour causer, rire et boire. Il est de sa race et déteste les contraintes ; il n'aime guère les leçons et goûte volontiers au fruit défendu ; il croit fermement à l'alcool-aliment, à l'alcool calorique, à l'alcool générateur d'énergie.

Vers cinq heures, l'exercice fini, il est libre. Ses membres sont las d'avoir tant travaillé, de l'aube jusqu'au soir ; sa cervelle est fatiguée d'avoir tant écouté. Il sent ou croit sentir le besoin d'une réparation ou d'une détente. Invinciblement, il songe au cabaret, à l'alcool. On n'en trouve point au quartier ; il sortira donc. La toilette est vite faite, à cette heure de l'hiver où l'inspection du sergent de garde n'est guère redoutable. Le voilà dans la rue. Le long de la chaussée, les fenêtres flamboient joyeusement. Les coins relevés des rideaux d'andrinople laissent apercevoir, ici un comptoir brillant, là un minois chiffonné. Le néophyte a le seul embarras du choix. Quelque camarade heureusement le documente, lui indique un bon coin où l'on est plein de complaisance. On y garde gratuitement la valise qui recèle les objets familiers ; on y écrit les lettres, on y coud les boutons, on y blanchit le linge. Il entre. Il sera bientôt pris, enlacé dans mille liens dont il se débarrassera difficilement. Où irait-il d'ailleurs, chaque soir et le dimanche tout entier? Seul, le manque d'argent pourrait l'en tenir éloigné. Mais, son pécule dévoré, n'a-t-il pas droit à quelque crédit? Poussé par un camarade, il sollicite ce crédit. On le lui accorde. Désormais sa vie peut se résumer en deux termes : il doit et boit.

C'est là le sort de plus d'un. Car, sous l'aiguillon d'une concurrence acharnée, les débitants en arrivent tous à de singulières perversions du sens moral. J'ai eu l'occasion, étant commandant de compagnie, d'intervenir auprès d'une débitante qui se piquait de probité. Chez elle, la rasade était toujours pleine et les consommations, absolument pures, telles que les avait engendrées du moins le laboratoire de monsieur le marchand de vins en demi-gros. Pour un écu, elle n'eut rien servi à un homme ivre. Elle constituait certainement une sorte d'exception dans le monde des débitants, par son respect des observances et la façon relativement consciencieuse de remplir les obligations de son métier. Mais elle guettait avec une attention rapace tous les jeunes soldats doués de quelque bien. Elle leur dépêchait un client ancien, les attirait chez elle, les entraînait peu à peu à contracter des dettes. Et le pauvre garçon, une fois dans les griffes de l'hôtesse, devait se résigner lui-même à devenir un très zélé racoleur. Comme je reprochais à cette Pharisienne l'immoralité de ses agissements, elle me regarda d'un œil étonné. Poussée dans ses derniers retranchements, elle avoua enfin. « Que voulez-vous, monsieur! on est trop de débits..., on ne pourrait point gagner son pain... sans... » Entendez : sans des procédés de ce genre. Songez qu'il est ainsi plus d'une petite garnison de dix mille habitants, à peine qu'affligent cent cinquante cabarets au moins, où chaque débitant vit par conséquent de l'exploitation d'une dizaine d'adultes et de quelques soldats. A quels périls n'est point exposée, dans ce lieu plein d'embûches, la pauvre recrue, légère d'expérience, à laquelle on lâche la main plusieurs heures par jour et le dimanche tout entier?

Nous avons supposé le jeune soldat d'humeur allante ; imaginons-le casanier au contraire, timide et redoutant l'inconnu des villes. Nous en recevons plus d'un de cette sorte dans nos régiments bretons.

La soupe mangée, que va-t-il faire? Il est trop tôt pour se coucher; la caserne est encore pleine de bruit. Pour tuer le temps, le jeune soldat range ses affaires — « son truc » comme il dit. — Mais il est maladroit. La tour de Pise constitue un miracle d'équilibre auprès de ce paquetage indocile. Un camarade complaisant vient à son aide; il faut l'en re-

mercier. En route donc pour la cantine. Qu'offrira-t-il? Du lait — il se ferait rire au nez, traiter de mal sevré; — du chocolat? c'est une boisson de riche; — du thé? Dieu merci, il n'est point malade. Il commande donc du vin, ou deux bolées de cidre ou mieux encore du « poivre » si le cantinier est « à la coule ». Les deux coudes sur la table, il déguste sa consommation en jetant un coup d'œil autour de lui. La salle est claire et gaie; la chaleur douce. On est bien ici; on y reviendra. Le gouvernement n'a pas mis ce débit à la portée du militaire pour qu'on ne le fréquente point.

D'une bolée, on passe à deux; au bout d'un mois, on demande un litre, pour se hausser un peu plus tard jusqu'à la batterie[1]. Peu d'échelons restent à franchir désormais jusqu'à la dignité de buveur attitré. Alors s'ouvre — si ce n'est fait déjà — la cachette aux liquides clandestins. La bouteille de liquide infâme, bourré de furfurol et d'essence, sort du réduit honteux qui la dérobe aux yeux de l'adjudant-major ou du médecin. Désormais tout l'argent touché au bureau du vaguemestre viendra échouer ici, dans l'officine aux relents fades, où tout pousse à boire, où la considération va au gosier le plus aride, où tous les placards, suspendus au mur, vantent les propriétés étonnantes de l'élixir X..., les vertus hygiéniques de l'oxygénée K..., l'excellence du byrrh au quinquina.

Le voilà donc enlisé lui aussi, celui qui ne quitte pas le quartier comme cet autre qui en sort. Volontiers, de temps en temps, ils entendront, l'un et l'autre, leur officier de section affirmer que l'alcool empoisonne la nation, qu'il faut s'en abstenir; mais ils laisseront dire. Au rapport de l'ordonnance, l'officier qui prêche la complète abstinence de l'alcool en prend lui-même quelquefois. Le garçon du mess ne leur raconte-t-il pas que les officiers s'en font servir pour honorer un des leurs qui s'en va ou un camarade nouveau? D'une nature simpliste, le jeune soldat se demande pourquoi ce qui est bon, la grille franchie, ne l'est plus du tout en deçà. Il assimile dans son esprit l'interdiction de l'alcool à celle de la chasse, par exemple, ou de l'habit civil encore. Et si par hasard il ne demande qu'à être convaincu, s'il est prêt à croire qu'un bol

1. « Prendre une batterie » se dit d'une société de buveurs qui commandent autant de litres qu'ils sont de commensaux.

de bouillon, une tasse de chocolat le nourriraient mieux qu'un verre d'alcool et le réchaufferaient davantage, où pourrait-il en faire l'expérience ? Quel est le débitant, quel est le cantinier qui lui servirait volontiers de pareilles consommations, — si peu rémunératrices ?

Au lieu de ce champ de culture du vice alcoolique, dont la présence au milieu de nous et la protection que nous lui assurons constituent un outrage à la morale et au bon sens, imaginons que nous ayons, dans chaque caserne, une sorte de maison du soldat, hospitalière et attirante, où l'on pourrait jouer, écrire, déposer sous clef la chère petite valise qui constitue comme un lambeau du foyer familial, apporté au régiment ? Dans ce lieu agréable à fréquenter, on ne subirait aucune contrainte. On y trouverait à consommer à peu près toutes les consommations extérieures ; l'alcool lui-même y serait servi. Toute tutelle apparente en serait bannie : les officiers n'y viendraient jamais ; le soldat s'y trouverait chez lui. Croyez-vous qu'un pareil établissement resterait vide ? N'y ferions-nous pas une redoutable concurrence au cabaret ? N'aurions-nous pas entre les mains un outil de moralisation précieux, un procédé de dressage dont nous pourrions jouer avec délicatesse ? Car nous y offririons des lectures intéressantes et amusantes ; nous mettrions sous les yeux de bons exemples. Un tarif judicieusement établi rendrait la bière, le vin, le cidre plus accessibles que l'eau-de-vie. Le lait et le bouillon coûteraient peu de chose, le thé presque rien. De petites primes pourraient même encourager à demander les boissons saines, comme cela se pratique à la cantine anglaise du Royal Artillery[1], par exemple.

Tout le monde ne boirait pas, dans ce cercle ; il faut même espérer que la plupart des clients s'en abstiendraient. Mais parmi les consommateurs, il s'en trouverait plus d'un qui, par esprit d'économie, par curiosité, commanderait une de ces boissons dédaignées ou inconnues. S'il n'y retournait point, par hasard, il ne s'étonnerait plus, en tout cas, d'en voir servir à ses voisins ; il perdrait l'habitude de railler ceux qui en absorbent.

1. *Revue des Revues*, 15 janvier 1900.

Par un travail lent, invisible surtout, nous attaquerions donc les préjugés séculaires de nos hommes. Ils arriveraient à reconnaître que « les boissons de femmes » soutiennent, réchauffent, entretiennent l'énergie et l'endurance. Nos dires en seraient singulièrement fortifiés et aussi ceux qu'ils ont entendus autrefois de la bouche des instituteurs. Pour vérifier l'enseignement théorique, libéralement départi, nous mettrions à la portée du soldat un champ d'expériences pratiques. Quelle inappréciable leçon de choses ne donnerions-nous pas ! Et sans apparence pédagogique, en nous tenant dans la coulisse, goûtant la joie secrète de voir se répandre dans la masse l'opinion régénératrice, et des jeunes gens s'orienter vers la sobriété au moment critique où plus d'un s'allait mettre à boire.

— Oui ! Mais tout ceci n'est qu'un beau rêve, hors de notre portée, dira-t-on. Ne sommes-nous pas sans locaux, sans argent ?...

— Non ! Les locaux existent, et, dès qu'ils auront été aménagés, l'argent viendra. Un simple effort nous fera sortir du domaine de la rêverie. Nous n'aurons pour cela qu'à imiter ce qui existe en Hollande, où les cantines militaires appartiennent toutes à un type de restaurant coopératif et antialcoolique, vraiment digne d'intérêt, où l'on s'occupe tout autant d'hygiène morale que d'hygiène matérielle. Le moment est venu d'en faire la description.

*
* *

Ces cantines hollandaises sont presque toutes bâties sur le même modèle : l'intérieur est divisé en deux vastes salles ; dans chacune, une grande table est jonchée de journaux et de publications illustrées ; sur des tables plus petites, disséminées de chaque côté, les clients consomment, jouent, écrivent. On entend le bruit des billes d'ivoire qui s'entrechoquent sans répit ; la partie ne coûte pas cher : trois centimes les vingt minutes. Le comptoir, brillant de cette propreté hollandaise qui double l'attrait de toute chose, expose un assortiment appétissant de portions différentes. Pour trois centimes, on peut se faire servir un morceau de viande fumée ;

grâce à un supplément de deux centimes, on a l'agrément d'une jolie rondelle de beurre. Le jambon coûte plus cher : cinq centimes la portion ; il faut mettre jusqu'à huit centimes pour savourer une fort respectable saucisse. De gros boulets d'un fromage jaune et gras, pétri dans le Nord-Holland, voisinent avec les petits bondons de la Frise. Tout cela peut être arrosé de liquides de très bonne qualité, mais qui restent invisibles : aucune sollicitation, aucune excitation, quelle qu'elle soit ; les bouteilles tentatrices n'exposent pas leurs étiquettes menteuses ; point de flacons aux vives couleurs, casqués d'or et d'argent comme des charlatans. Faisons le tour de la salle réservée aux soldats ; tout y est propre, correct, moral. Au lieu de placards vantant la joie de boire, des gravures, fixées au mur, font vivre dans le commerce des héros ou des belles actions militaires. Et le choix de ces gravures ne peut manquer de nous pénétrer de fierté. Voici *les Derniers Combattants de Saint-Privat, les Vainqueurs de Gravelotte, Avant la bataille, les Frères d'armes*... Toutes les cantines hollandaises sont ainsi ornées des œuvres de nos peintres français. Dans un coin, se loge un piano sur lequel s'accompagnent les acteurs qui, de temps à autre, viennent donner des concerts ou des représentations.

La salle voisine sert aux sous-officiers ; sa décoration a le même aspect général ; peut-être les portraits des souverains sont-ils plus soignés et les souvenirs triomphaux plus nombreux : médailles, diplômes, récompenses de concours d'escrime, de gymnastique ou de tir. Ici comme à côté, les figures roses et blondes, à l'aspect moins flegmatique qu'on ne le pourrait croire, respirent le contentement. Quelle joie éprouveraient les nôtres à se réunir dans un semblable cercle ! Combien, s'ils en trouvaient un pareil dans nos casernes, seraient soustraits, à jamais, aux habitudes pernicieuses contractées petit à petit, verre à verre, dans nos cantines françaises ou au café ! Chez nous, si les officiers sobres sont désormais très nombreux, n'est-ce point parce qu'ils ont trouvé dans la plupart de leurs garnisons des cercles à l'hospitalité désintéressée ? L'adoption du système hollandais ne constituerait donc ni une innovation ni une copie. Nous ne ferions qu'étendre à nos subordonnés le bienfait d'une orga-

nisation dont nous avons pu apprécier depuis longtemps tous les bons effets.

Mais le vieux sous-officier, gardien du buffet, tient à nous faire les honneurs complets de son domaine. Suivons-le à l'étage. Il ouvre avec satisfaction une grande armoire, c'est l'arsenal des fumeurs, et Dieu sait si l'on fume aux Pays-Bas! Des gamins, au sortir de l'école, grillent gravement une cigarette et de jeunes apprentis joufflus et roses ont aux dents une grosse pipe, dont le culottage enorgueillirait chez nous un vieux patron de barque. Ne nous étonnons donc pas des monceaux de *sigaretten papier*, de ballots de *sigaretten tabak* et du stock de pipes méthodiquement rangées côte à côte. Six qualités de tabac sont mises à la disposition des amateurs. Voici le compartiment des Lucifers, — c'est le nom donné là-bas aux allumettes. Dignes de leur nom diabolique, celles-ci éclatent, s'enflamment, brûlent à plaisir. Pour deux cents, vous en avez une caissette. Le rayon de « l'astique » renferme cinq espèces de savons, et toutes les pommades, brosses et graisses nécessaires à l'entretien des boutons, des cuirs, des effets de grand et de petit équipement. Dans le département de la librairie, papier à lettres, boîtes de plumes, faisceaux de crayons, bouteilles d'encre, cartes postales illustrées, et tous les imprimés qui peuvent servir à l'établissement de la comptabilité des compagnies.

Toutes ces marchandises, vendues à très bon compte et de qualité avantageuse, s'enlèvent rapidement. Le régiment, tout entier, s'approvisionne ici, et les bénéfices réalisés permettent de diminuer le prix des liquides sains qui font une concurrence active à l'alcool. Celui-ci est relégué, sous terre, dans une vaste cave noire et voûtée. Il n'en sort que par petites quantités, à la demande des besoins. Suivant qu'il est qualifié cognac, brandy ou genièvre, il vaut douze centimes, dix centimes ou huit centimes le verre. Son prix est donc très abordable et ce n'est point sa cherté qui le fait déserter au profit des honnêtes concurrents qui lui font vis-à-vis. De grands pots, d'apparence campagnarde, abritent dans leurs flancs pansus, le meilleur et le plus énergique des contrepoisons : le lait. Ils sont si nombreux que l'on se demande comment la cantine peut encore trouver le débit des fioles de limonade

à seize centimes l'une, des bouteilles d'eau gazeuse à huit centimes, et des bonnes grosses barriques qui contiennent cinq qualités différentes de bière, dont la meilleure, brassée à Maestricht, est vendue dix-huit centimes la bouteille. Nous finissons notre visite par une station dans le petit bureau de comptabilité que dirige un officier et dont les agents sont le sous-officier, chef de buffet, et quelques soldats serveurs.

J'ai encore, vivante dans mon souvenir, l'image d'une cantine installée dans un châlet coquet, complètement isolé de la caserne et cerné de tous côtés par un jardin fleuri. J'y passai de trop courts instants en compagnie de deux officiers pleins de complaisance et qu'animait un sentiment très délicat de la camaraderie militaire. L'un, parlant excellemment le français, me servait de guide ; l'autre, capitaine, déjà ancien, dirigeait la cantine du régiment d'infanterie en garnison dans la ville. Épris de son œuvre, celui-ci me disait, avec une fierté contenue, les aménagements qu'il avait pu faire, les perfectionnements qu'il poursuivait, la joie qu'il éprouvait à voir *ses* salles remplies chaque soir et *son* kiosque de musique, dont il avait rêvé si souvent, enfin bâti.

A mes questions, il répondit que l'ivrognerie ne régnait plus à l'état endémique, comme autrefois, dans l'armée néerlandaise. Depuis l'expulsion des cantiniers et l'adoption du régime actuel, les punitions sont devenues rares. On n'a plus très souvent recours à l'interdiction de porter l'épée, en dehors du service, ou à la retenue de la solde. La cantine est devenue moralisatrice, dès que se furent évanouis ceux qui par leur âpreté au gain l'avaient rendue essentiellement démoralisante. Cette opération ne s'est pas faite en un jour ni sans à-coups, car les parasites du soldat avaient pullulé dans l'armée hollandaise encore plus que dans la nôtre. En France, sous l'ancien régime, les Gardes Françaises, les Gardes Suisses, les régiments Suisses et Grisons avaient seuls des vivandières. Le privilège — en est-ce un? — s'étendit, peu à peu, à tous les bataillons indistinctement. En Hollande, chaque compagnie en vint à posséder le sien. Malgré la concurrence, la place passait cependant pour bonne. Chaque titulaire était tenu, par exemple, d'employer toute son intelligence commerciale, et il s'appliquait si consciencieusement

à empoisonner l'essaim de grands garçons confiés à sa sollicitude, que lentement, mais sans aucun répit, l'armée hollandaise s'autoalcoolisait. Elle s'en avisa un beau jour, grâce à Dieu!

Il était naturel qu'au début d'une pareille transformation, le liquide empoisonneur se vît complètement banni de la cantine régénérée. Sa vente fut absolument proscrite et ce fut là une des écoles des premiers jours. Les clients ne vinrent pas ou se firent rares. L'établissement militaire fut délaissé pour les cabarets voisins dont le nombre s'accrut démesurément. Il se passa, en somme, le phénomène signalé en ces termes, au Congrès international antialcoolique, par un député belge très compétent : « Dans les *Maisons du Peuple* du parti ouvrier belge, ou du moins dans la majeure partie d'entre elles, on a interdit absolument la vente des boissons alcooliques. Autour de ces maisons, se sont fondés aussitôt des quantités de débits. »

L'observation attentive démontre que l'ostracisme complet de l'alcool rejette également le soldat français, amateur d'eau-de-vie, vers les cabarets urbains. J'émettais cette opinion en décembre 1902 et demandais que les cantines, enlevées à leurs exploiteurs actuels, fussent gérées par nous, officiers, et qu'on pût y vendre de l'alcool avec les tempéraments nécessaires, ceux qu'a consacrés l'expérience décisive de Gothembourg. L'officier se réserverait d'en faire servir comme il le voudrait, autant qu'il le voudrait, à l'heure qu'il voudrait. Cet article me valut d'une des plus hautes personnalités engagées dans la lutte contre l'alcoolisme, une longue lettre désapprobative : « Il n'est pas une société de tempérance dans notre pays qui consentirait, disait-elle, à appuyer une tentative en opposition aussi ouverte avec ses principes. L'État marchand d'alcool serait déjà une monstruosité. Le régiment en abreuvant ses soldats, même en cherchant à les moraliser, ce serait davantage, ce serait une faiblesse... Un principe est un principe... L'alcool est un poison. » Modeste tirailleur dans l'armée antialcoolique, il ne m'appartenait pas d'entrer en lutte avec un homme respectable entre tous, qui s'est usé la santé à combattre le fléau. Je me tus donc, fort ébranlé je l'avoue. Mais une

seconde lettre, d'un correspondant inconnu, m'apprit que le procédé dont je préconisais l'adoption existait dans l'armée hollandaise : je me résolus donc à un voyage aux Pays-Bas. Et voici que le résultat dépassait mes espérances. Pour une fois, le simple soldat semblait avoir raison contre son général en chef.

Au bout de peu d'années, en effet, les officiers hollandais durent s'avouer qu'ils faisaient fausse route; ils se résignèrent à tailler la part du feu, — mais une part restreinte et calculée. Un décret royal autorisa les chefs de corps à tolérer, dans les cantines, la vente des liqueurs fortes, d'après des règles et sous un contrôle sévères. L'alcool se consommant volontiers, aux Pays-Bas, sous forme d'apéritif, les colonels en fixèrent, ordinairement, le débit dans les conditions suivantes : pendant la semaine, de midi à midi trois quarts (le principal repas se prend à une heure), et le soir, de sept à neuf. Pour les sous-officiers, la tolérance est un peu plus large. Elle n'existe à aucun titre, bien entendu, en faveur des tambours et musiciens âgés de moins de seize ans. De plus, l'alcool n'est jamais vendu à la bouteille, et les civils qui pénètrent dans les salles avec des soldats ne peuvent s'en faire verser. Le sous-officier du buffet veille à l'observation stricte de ces prescriptions et rend personnellement responsable tout soldat serveur, aux tables duquel un client s'enivrerait, même légèrement.

Depuis l'application de ce système, les cantines n'ont pas cessé de voir grossir leur clientèle qui s'éloigne peu à peu, par une marche trop lente au gré de certains impatients, mais très sûre cependant, des boissons alcooliques. Le cacao, le café, le lait, très bons et servis avec un bénéfice minime, la bière sur laquelle on gagne peu, le thé qui ne coûte presque rien, prennent peu à peu la place de l'alcool. Le soldat s'habitue à ces consommations, et deux amis néerlandais fraternisent maintenant en choquant deux tasses de chocolat ou des verres de limonade. Se trouvera-t-il quelqu'un pour qualifier un pareil résultat d'indifférent?

Par une bienveillance dont je ne saurais lui témoigner assez de reconnaissance, S. E. le Lieutenant général, inspecteur général de l'infanterie, m'a permis de compulser, à mon gré,

la comptabilité intérieure des cantines. Partout j'ai constaté une propension marquée du soldat vers les boissons saines. Je ne citerai que les chiffres empruntés à deux corps en garnison dans les deux plus grandes villes du pays, où les hommes sont en butte, par conséquent, à toutes les tentations que peuvent présenter les capitales. Le 7e, en garnison à Amsterdam, a débité pendant l'année 1902 dans sa cantine :

1 145 litres d'alcool, soit 1 litre 5 par homme ;
11 200 litres de bière, soit 16 litres —
30 418 litres de lait, soit 44 litres —

soit, en résumé, un litre et demi d'alcool contre soixante de liquides sains, et cela sans tenir compte des boissons gazeuses et des limonades[1]. Au régiment des grenadiers et chasseurs royaux, de La Haye, on a consommé, pendant le mois d'août 1903 :

294 verres de genièvre ;
7 797 bocks ;
665 bouteilles de limonade.

L'alcool a donc été commandé une fois seulement sur quarante-deux. Ces chiffres me paraissent convaincants.

*
* *

Excellent instrument de combat dans la lutte antialcoolique, la cantine hollandaise constitue en outre, au point de vue économique, une fort bonne affaire. Son exploitation accuse toujours, en fin d'année, un bénéfice dont une partie grossit le fonds de prévoyance, l'autre revenant aux clients sous forme de ristournes : ristournes en espèces ou ristournes en vivres. Le 7e, par exemple, a distribué chaque jour à ses hommes, pendant toute la durée de la grande grève des chemins de fer, un important viatique journalier de café et d'ali-

1. La consommation annuelle de l'alcool dans le pays est de 6 litres 25 par tête ; elle est de 14,96 chez nous.

ments supplémentaires. Pour agrémenter le menu quotidien des siens, au cours des manœuvres extérieures ou du séjour annuel au camp, le régiment des grenadiers et chasseurs a dépensé 1 454 florins (3 553 fr. 95 c.) en 1902. Or il avait déjà, sur les fonds de la cantine, consacré 502 florins (1 054 fr. 20 c.) à la célébration de l'anniversaire de la reine-mère. Chaque sous-officier marié avait reçu à cette occasion 1 fr. 60 c., tout célibataire une bouteille de vin. Les caporaux et soldats mariés s'étaient vu allouer 0 fr. 60 c., et les 2 139 autres militaires présents, une demi-bouteille de bière et cinq cigares. Et ce n'est pas tout. Pour fêter l'anniversaire de la reine régnante, la dépense fut de 675 florins (1 417 francs), et la fête du régiment en coûta 364, distribués en prix de toute sorte. Sur les bénéfices de son exploitation, la cantine avait, de plus, entretenu le mobilier, acheté une glace, une pendule de soixante-quinze florins, une pompe à bière, des lampes, de la verrerie, payé l'abonnement aux journaux, aux illustrés, et aussi offert un grand nombre de distractions à ses membres : quatre concerts par mois et l'accès aux théâtres de la ville.

Car l'officier hollandais, tout en amusant le soldat à la caserne, l'envoie en outre passer la soirée au dehors, donnant ainsi, par une pensée humanitaire très pratique et très fine, un aliment à ce besoin qui possède tout homme et que le soldat — aucun officier ne pourrait le contredire — éprouve souvent à l'état aigu. En février 1902, par exemple, 411 chasseurs ou grenadiers entrèrent gratuitement à l'Opéra de La Haye et 332 assistèrent, dans les mêmes conditions, aux représentations de la *Scala*. Malgré toutes ces dépenses, le bilan s'établissait encore, en fin d'année, par un bénéfice net de 1 454 florins.

C'est là, il faut le dire, un résultat exceptionnel, obtenu dans un corps d'élite, qui constitue une sorte de garde royale et qui est maintenu pendant toute l'année à un effectif supérieur. Mais prenons la cantine du 7e d'infanterie, en garnison à Amsterdam, et celle du 2e de la même arme, stationné au Helder. Le 7e compte trois bataillons ; l'effectif très variable, suivant l'époque envisagée, atteint une moyenne de 700 présents.

En 1902, le bilan de fin d'année y fut le suivant :

Recettes.	19.954 florins.
Marchandises en magasin.	424 —
Avoir total.	20.378 florins.
Dépenses	18.319 —
Bénéfice net	2.059 florins (4.326 francs).

Dans les dépenses on relève les chiffres suivants :

Indemnité au sergent	180 florins.
Indemnité aux soldats.	432 —
Chauffage et éclairage.	900 —
Journaux.	100 —
Fête de sa Majesté	300 —
Secours au camp.	300 —
Entretien du matériel	100 —

Le bataillon du 2e détaché au Helder a compté 429 hommes en moyenne pendant les neuf premiers mois de l'année 1903. Au mois d'octobre, date de mon passage, la situation était celle-ci :

Recettes.	9.534 93 florins.
Dépenses	9.003 32 —

La caisse contenait 590 florins et la valeur en magasin était de 263 florins 25.

Petite ou grande, la cantine coopérative hollandaise est donc toujours prospère, malgré le bénéfice très réduit qu'elle prélève sur chaque vente. On ne peut que souhaiter chez nous l'adoption d'un pareil système. Ne résume-t-il pas d'ailleurs deux des procédés réputés les plus efficaces dans la lutte contre l'alcool, la diminution du nombre des cabarets et la création d'établissements de distraction où se pratique la tempérance?

Quels obstacles pourrait rencontrer la réalisation d'une telle réforme?

La suppression de leur exorbitant privilège, disent certains, réduirait les cantiniers à la misère. — Mais peut-il être question de commettre une semblable iniquité? Attachés au service, le plus souvent, à titre de musiciens, de tambours-majors, de

brigadiers-trompette, de maréchaux ferrants, les cantiniers ne sont-ils pas sujets à la retraite?

Or, la réforme envisagée ne pourrait être l'œuvre d'un jour; il y aurait lieu d'en poursuivre d'abord l'essai dans quelques corps seulement; car le procédé hollandais, avant de s'acclimater en France, devrait peut-être subir plus d'une modification que seule l'expérience pourrait indiquer. Quelques mutations et des mises à la retraite feraient le vide dans le ou les régiments choisis. Aucun droit acquis n'en serait lésé. Il ne resterait plus qu'à mettre bas, dans les bâtiments devenus libres, quelques-unes des cloisons du rez-de-chaussée et du premier étage pour constituer de belles salles de réunion avec leurs dépendances.

On prétend aussi que les cadres inférieurs ne sauraient, dans ces conditions, vivre aussi facilement que par le passé. Les mess de sous-officiers ne pourraient prospérer que soit dans les brigades d'artillerie, soit dans les régiments de marine où les commensaux sont nombreux. Cette seconde objection ne tient pas devant un examen sans parti pris. La cantinière ne perd point, en effet, sur les sous-officiers. Elle le dit; mais il ne faut point la croire. Dans les villes moyennes de notre pays, une pension comparable à celle qui est servie à nos sergents coûte environ 45 francs par mois, soit environ 1 fr. 50 c. par jour. Le cantinier ne touche que la moitié de cette somme, il est vrai. Mais il ne fournit point de pain ni de boisson. Il n'achète point de charbon. Il ne paie pas de loyer, n'acquitte pas de patente, ne donne point de salaire à son garçon de salle. La viande et les légumes lui sont livrés au prix de la commission d'ordinaire. La comparaison s'établit en somme à son avantage, et beaucoup de petits hôteliers qui vivent de leur métier changeraient avec les cantiniers, si la chose était possible.

Les cadres inférieurs, en Hollande, n'ont jamais eu à regretter la disparition des cantiniers. Ils vivent, depuis, dans des mess confortables, gérés par un des leurs, où la toque de chef est dévolue à un soldat diplômé à l'École culinaire d'Amsterdam. L'un d'eux, tout frais éclos de ce recommandable établissement, voulut bien m'offrir les prémices d'un plat décoré du beau nom de « philosophe » et

réunissant, dans un mélange intime, des petits dés de viande froide, des pommes de terre, un nuage de curry, du beurre frais et une quantité rigoureusement mesurée de lait doux. Cela constituait un mets très estimable, et à voir la joie, mélangée d'orgueil, du jeune bachelier en gastronomie, on mesurait toute la profondeur de l'aphorisme de Brillat-Savarin : « la découverte d'un mets nouveau fait plus, pour le genre humain, que celle d'une étoile ».

Les sous-officiers d'un régiment français, réunis en un mess unique, jouiront d'un confort matériel et moral — s'il est permis de s'exprimer ainsi — analogue à celui que leurs collègues néerlandais connaissent déjà depuis longtemps; quand la dernière des cantinières aura vécu, personne n'aura à regretter sa perte.

Mais le plus fort obstacle à l'adoption du système hollandais en France viendra peut-être de l'état même d'esprit qui prévaut en ce moment dans nos sociétés antialcooliques. Elles se sont fait comme un dogme de l'abstinence totale. Le vin, le cidre et la bière même, pouvant engendrer l'alcoolisme, sont frappés de la même excommunication majeure que l'alcool. Les modérés sont tout près d'encourir le même sort fâcheux : « Ne sont-ils pas la pépinière des ivrognes, put s'écrier, au Congrès de 1899, un des abstinents les plus convaincus ; tel s'estime modéré qui est déjà un alcoolique latent ! » Et la confusion fut extrême, dans l'assistance, parmi ceux des congressistes qui n'avaient pas encore dit aux boissons fermentées un éternel et décisif adieu.

On doit avouer qu'il y a une part de vérité dans cette argumentation. N'user d'aucune boisson fermentée constitue certes un idéal fort élevé; il est plus facile de s'abstenir que de se modérer; les demi-mesures n'ont jamais remporté de victoire définitive dans l'histoire de l'humanité; l'eau constitue bien la meilleure et la plus saine des boissons : *utilis capiti, utilis alvo*, bonne pour la tête, elle l'est aussi pour l'estomac. Plus d'un cependant ne s'en accommoderait qu'à demi; une foule de gens, s'estimant sobres à juste titre, font du vin un usage journalier. Mais les abstinents totaux constituent une phalange très convaincue; il est rare qu'après les avoir entendus, on ne rougisse point, au moins une fois en sa vie, de sa

propre modération. Au feu de leur éloquence, on est bien près de s'enflammer, de coudre sur sa poitrine la petite croix bleue et de s'élancer, nouveau croisé, à la conquête de la terre promise. Puis à réfléchir, on se ressaisit. S'agit-il donc en l'espèce de remporter cette victoire définitive dont on fait luire l'espoir à nos yeux? S'agit-il de déraciner l'ivrognerie à jamais, ou de combattre l'abus de l'alcool? S'agit-il d'une œuvre supérieure aux forces actuelles, peut-être même aux forces à venir, ou d'une œuvre possible puisque d'autres l'ont menée à bien, la Suède par exemple? Notre peuple est-il prêt à embrasser un idéal aussi lointain que celui de l'abstention absolue? Sans parler de la masse ignorante, pour laquelle l'alcool est la panacée merveilleuse qu'elle mêle jusqu'au lait de ses enfants, que penser des résistances de tous ceux qui, vivant de la culture de la vigne, en boivent le produit depuis des milliers d'années sans en avoir éprouvé d'inconvénients majeurs tant qu'ils lui gardèrent une exclusive fidélité? Par quel miracle de prosélytisme peut-on espérer convaincre tous ces gens? Nos faibles moyens nous permettent-ils d'assurer le triomphe d'une semblable révolution dans nos mœurs?

Il se peut que ce soit la vérité de demain, mais ce n'est point celle d'aujourd'hui. C'est elle cependant que nous montrons du doigt à nos soldats, en l'état actuel des choses. Pourquoi s'étonner qu'ils s'en détournent, alors que nous ne la confessons pas nous-mêmes? Nous sommes en très grande majorité de simples modérés. L'ignorent-ils, ceux que nous prêchons? Que si nous ne le sommes point, si la phalange si respectable des abstinents totaux nous compte dans ses rangs, ne risquons-nous point, à poursuivre notre rêve, de perdre de vue les réalités accessibles à nos seuls petits-enfants? Laissons donc à ceux-ci le soin de les atteindre. Recourons, en ce qui nous regarde, aux remèdes pratiques, d'un effet immédiat. Les modérés y verront un succès avantageux, décisif même; pour les autres, ce sera l'acheminement vers les fins qu'ils se proposent.

CAPITAINE H. DE MALLERAY

MICHELET ET GEORGE SAND

D'APRÈS LE *JOURNAL* INÉDIT DE MICHELET
ET LEUR CORRESPONDANCE[1].

Les deux plus grands lyriques en prose, après Chateaubriand, que le XIXe siècle ait produits, Michelet et George Sand, auraient dû, semble-t-il, se sentir attirés l'un vers l'autre par une vive sympathie, être prédestinés à se rechercher et à s'aimer. Tous deux étaient imbus de l'esprit du XVIIIe siècle; tous deux étaient nourris de Jean-Jacques Rousseau; tous deux ont été préoccupés, toute leur vie, de la question de l'amour et de la femme; tous deux, de 1840 à 1850, ont rêvé pour la France une régénération politique et sociale par la République et la démocratie socialiste. Cependant, bien qu'ils aient éprouvé l'un pour l'autre une vive admiration, — puisque Michelet appelle George Sand, dans la préface de *l'Amour*, « le plus grand écrivain du XIXe siècle », et que George Sand, dans la conclusion de l'*Histoire de ma Vie*, rend hommage à Michelet comme à un des guides des générations nouvelles, — ils n'ont jamais éprouvé l'un pour l'autre cet attrait et cette confiance d'où naît l'amitié; ils sont restés l'un et l'autre sur la réserve, et leurs relations n'ont été, au vrai, que des relations littéraires.

1. Les lettres de George Sand et les fragments du *Journal* de Michelet font partie des papiers laissés par madame Michelet et qui m'ont été confiés par son frère, M. Mialaret. Je dois à l'extrême obligeance de madame Gabrielle Sand et de madame F. Lauth les lettres de Michelet et l'autorisation de les publier, d'après la copie qu'a bien voulu faire mademoiselle Marie Méjean.

Il y eut, à cette réserve mutuelle, des raisons assez diverses et assez complexes.

Il y eut d'abord des raisons de circonstances. Michelet vécut jusqu'en 1842 d'une vie très retirée, « sauvagement » enfoncé dans son travail, et ne lisant guère que les livres qui étaient nécessaires à ses recherches. Ce n'est qu'après 1843 qu'il lut les romans de George Sand, alors qu'il fut appelé, par ses cours du Collège de France, à s'occuper des questions sociales contemporaines. Il avait un cercle d'amis assez fermé et, bien qu'il fût loin d'avoir des principes de morale très austères, il avait une répugnance très grande à fréquenter le monde, un peu bohème, d'artistes et de littérateurs, où vivait George Sand.

Il y eut aussi entre eux certaines incompatibilités morales. Michelet se croyait fils de Voltaire plus que de Jean-Jacques, et la sentimentalité lyrique de George Sand, si semblable qu'elle fût, à bien des égards, à la sienne propre, lui paraissait quelque chose de malsain, presque autant que celle de Chateaubriand ou de Lamartine. Il trouvait son rationalisme inconséquent, trop mêlé de mysticisme, et il condamnait dans *Lélia* la prétention de réformer l'Église en empruntant ses formes. Et, chose curieuse, George Sand, de son côté, se méprenant sur les idées de Michelet, sans doute à cause de son admiration pour le moyen âge, voyait, même dans le livre du *Prêtre*, de fâcheuses condescendances à l'égard du catholicisme.

En politique, de même, ils ne furent jamais tout à fait d'accord. Avant 1851, Michelet, si démocrate qu'il fût, quelles que fussent ses sympathies pour les réformateurs socialistes, se refusait à admettre les théories communistes qui enthousiasmaient George Sand. Et, après 1851, quand George Sand, désabusée, renonça à la politique pour ne plus s'occuper que de littérature et garda vis-à-vis de Napoléon III une attitude plutôt bienveillante, Michelet, qui faisait cause commune avec les proscrits de décembre, ne pouvait accepter d'intimité avec ceux qui entretenaient des liens d'amitié, je ne dis pas seulement avec les Tuileries, mais même avec le Palais-Royal.

Enfin, ce qui fut peut-être le plus grave, ils n'étaient pas

d'accord sur la question de l'amour et du mariage. George Sand, en dépit de *Mauprat* et de quelques autres romans, en dépit du fond même de sa nature, qui était sain et pur, passait pour défendre et avait défendu en effet les droits illimités de la passion, et les idées les plus avancées sur l'émancipation de la femme. La conception que Michelet avait de la femme, — un être faible et malade qui a besoin de la protection de l'homme et pour qui la monogamie est la seule garantie efficace — lui était odieuse. Et Michelet ne pouvait supporter l'image d'une femme jouant à l'homme, se costumant en bousingot pour être plus libre, et plaçant les droits de son individualité au-dessus des devoirs de la pudeur féminine et de la fidélité conjugale.

Par le récit des relations de Michelet et de George Sand, par leurs lettres et par les fragments du *Journal* de Michelet que nous allons publier, on discernera clairement, à travers des manifestations très sincères d'admiration et de sympathie, la trace de ces désaccords intimes qui les empêchèrent de devenir des amis.

***

La première fois que Michelet fait mention de George Sand dans son *Journal*, c'est le 24 août 1841. Il va rendre visite à Pelletan dans le pavillon que George Sand occupait alors, 16, rue Pigalle[1]. Madame Sand était absente. Elle était à Nohant; mais Pelletan, qui, après avoir été le précepteur de Maurice, continuait à remplir auprès de sa mère des fonctions intermittentes de secrétaire, gardait sa maison. C'était pour madame Sand un moyen d'obliger un jeune écrivain, dont elle appréciait le talent et le caractère, et qui était alors douloureusement en proie aux difficultés de l'existence.

1. On lit dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, p. 456 : « Je louai, rue Pigalle, un appartement composé de deux pavillons au fond d'un jardin... J'offris à Chopin de lui louer un des deux pavillons. Il accepta avec joie. Il eut là son appartement. Maurice avait l'appartement au-dessus du sien. J'occupais l'autre appartement avec ma fille. Maurice prit avec M. Pelletan, M. Loyson et M. Zirardini le goût de lire et de comprendre. »

24 août 1841.

Je trouvai Pelletan tout seul dans le pavillon de madame Sand (rue Pigalle, 16). L'impression fut forte en plusieurs sens.

D'abord, le silence de cette petite maison déserte; puis, ce spectre qui vint à moi; à sa main, je sentis la fièvre; jamais je ne le vis plus cadavre, ni plus beau pourtant...

J'arrivai juste au moment où peut-être il allait donner son âme au diable. L'année dernière, je l'empêchai de glisser à droite, de prendre le journal russe de Francfort que lui offrait étourdiment Lamartine. Puissé-je cette année l'empêcher de tomber à gauche, dans le journalisme politique, et d'une opinion bien malade [1]... J'essayai de relever ses espérances, de lui montrer un avenir plus doux et dans une ligne moins compromettante. Au fait, personne n'est plus irrémédiablement aristocratique, de figure et de pensée.

Il me montra obligeamment l'appartement de madame Sand. Quelques bons tableaux, entre autres un Giorgione *(Musique en attendant le bain)*, beau, fort et voluptueux, un dessin du portrait de monsieur Ingres par lui-même, la fille de madame Sand par Calamatta (très dure), son fils par Charpentier, un dessin de la Savinienne, d'Amaury le Corinthien [2], etc. Meubles de bon goût, chêne, gothique

1. Il s'agit probablement du *Journal de Francfort*, journal français qui parut jusqu'en 1866. Michelet le croyait, sans doute, subventionné par la Russie, parce qu'il n'avait pas de sympathie pour la cause polonaise. J'ignore quel était le journalisme dont Michelet voulait écarter Pelletan. En 1841, Pelletan écrivait à *la Presse*, qu'il quitta à la fin de l'année pour entrer au *XIXe Siècle*. Il protestait en vain à *la Presse* contre l'invasion des annonces. Une lettre à Michelet, non datée, mais que je crois de 1841, nous apprend dans quelle triste situation se trouvait Pelletan et combien Michelet lui témoignait d'amitié :

« Encore une importunité. Mais vous êtes si bienveillant et de si bonne grâce pour moi que je ne saurais en vérité à qui mieux m'adresser qu'à vous.

» Je pars pour la Touraine où j'emmène ma pauvre femme expirante; il faut que j'abandonne tout pour des devoirs sacrés. Me permettrez-vous de remettre entre vos mains, pendant mon absence, le soin de notre pauvre destinée?

» Je vous prie donc instamment, mon bon monsieur, de poursuivre auprès de M. de Lamartine des réclamations que je ne pourrais plus faire. Votre crédit, le sien, dirigé et resserré par vous sur une seule personne, pourront peut-être me faire trouver à mon retour ce qui a manqué souvent sur ma planche, un morceau de pain.

» Quoique je parte l'âme navrée, c'est une consolation pour moi de songer que j'ai pu inspirer quelque intérêt, monsieur, à une âme comme la vôtre, sans esprit de flagornerie, je vous jure; et quelle que soit la grève où le maudit flot qui me ballotte vienne à me jeter, je n'en conserverai pas moins votre souvenir, comme une des seules richesses de mon passé. »

Lamartine fit de Pelletan, en 1842, le rédacteur en chef du *Bien public*.

2. « La Savinienne » et « Amaury » sont des personnages du *Compagnon du Tour de France*.

ou Renaissance. Nulle affectation. Son appartement personnel bien simple : un lit bas, par terre, à deux oreillers. Sa tapisserie commencée. « Elle y travaille toujours, dit Pelletan; bonne femme, ronde, un peu campagnarde. » Je vis ensuite son cabinet de travail, extraordinairement sombre, tentures vénitiennes, violettes. Ses pantoufles étaient là encore; sa petite glace coquettement ornée du petit poignard turc; un christ dans un vieux cadre d'or sur velours noir, etc.

En entrant dans ce sanctuaire, je me demandais si je n'étais pas très indiscret, bien osé. Je ne pus m'empêcher de dire à Pelletan : « Ah! puisse-t-elle être heureuse! » Je sens l'intérêt le plus tendre pour ces grands esprits si éprouvés, si agités, qui chaque jour nous alimentent de leur sang, nous font jouir de leurs douleurs.

*
* *

C'est en 1844 seulement que Michelet se mit à lire George Sand.

Il commence par *Indiana*, et écrit, le 16 mai 1844 :

Style de cristal.

Éloquent et juste au point, moins fort, aussi ardent, moins *ouvrier* que Rousseau.

Le tout est brusqué pourtant, comme les œuvres impatientes de cette époque. Le style est admirable, la *conduite* médiocre...

Toujours une ouverture brusque (l'amant rapporté blessé), pour se dispenser de l'analyse et du travail habile que demanderait l'exposition d'une fascination lente et progressive. Tout cela, d'ailleurs, inutile. Indiana est visiblement une femme prodigieusement ennuyée, qui prend brusquement la première distraction venue. Dans la *Julie* de Rousseau, on comprend mieux l'influence morale, la fascination involontaire. Si ce n'est un directeur, c'est un précepteur. Peu de crescendo. La situation forte est au milieu. *Paul et Virginie* à l'envers.

La fin fait froid. Le bonheur avec Ralph est un suicide. Cette préférence pour l'Anglais est une réminiscence de *Corinne*. Les femmes aiment l'étrange et l'étranger.

Le mari, vieux militaire peu original. Raymond, le jeune homme d'avant 1830.

En juin 1844, Michelet lit *Valentine* et *Lélia*. Il note, le 4 juillet, son jugement sur les deux œuvres, ou plutôt les pensées que les deux œuvres lui ont inspirées, car il les juge bien moins en critique littéraire qu'en moraliste et en his-

torien. On voit déjà très vives dans son esprit les préoccupations qui lui inspireront *l'Amour*.

Il portait ce livre en lui depuis plus de vingt ans quand il l'a mis au jour.

Il reproche à madame Sand d'avoir dans *Valentine*, comme dans *Indiana*, indiqué les vices qui ruinent le mariage, mais non les remèdes qui pourraient le réformer.

Peut-être ne les trouvera-t-on pas, ces remèdes, avant qu'un grand et doux esprit n'ait trouvé, dans sa nature, un centre aux excentricités violentes de ce temps, en faisant en quelque sorte les rayons de son soleil. Le livre futur sera : *l'Égalité dans l'Amour*, avec pour épigraphe le mot de Shakespeare : « Juste aussi haut que mon cœur ».

Le livre de génie, c'est *Indiana*. Là elle a montré le *mal* en plein, et *double*, comme il est : « L'égoïsme du mari, l'égoïsme de l'amant ».

Ni l'un ni l'autre n'associe fortement la femme à sa vie. Le mari ne l'associe pas aux aventure de sa vie industrielle. L'amant ne l'associe pas à la confidence de sa vie politique.

Indiana commence par l'ennui, et, si le livre continuait, il continuerait par l'ennui. On sue à imaginer quelle doit être, dans le désert, la société de cet insipide Ralph. Dans *Valentine* même, Bénédict meurt peut-être à temps. La chaumière et le mariage ennuieraient peut-être : il faudrait un autre Bénédict. Ce rêveur, intéressant à vingt ans, sera ennuyeux à trente.

Une chose domine *Indiana* et *Valentine*, et semble faire, dans l'idée de l'auteur, la justification de la femme : l'*ennui*, l'insignifiance de la vie de province, le vide infini qu'elle laisse, l'intolérable esclavage d'une vie toute de convenance. Au premier jour, à la première échappée, le cœur se précipite au hasard. Il suffit, dans *Indiana* et dans *Valentine*, de deux ou trois visites; et, dans ce peu de temps, quels sont les actes héroïques qui enlèvent le cœur de la femme? Aucun, sinon dans *Indiana*, être pris en flagrant délit avec une femme de chambre; dans *Valentine*, montrer un peu d'adresse et de hardiesse dans une partie de pêche. Ridicule pour ridicule, j'aimais mieux celui des romans chevaleresques qui exigeaient dix ans d'exploits, d'aventures lointaines, de combats contre les dragons, les géants.

Quelle conclusion de tout ceci? Que la *règle* est mauvaise? Non; mais qu'elle est mal appliquée. L'auteur fait, au contraire, par la bouche de Lélia (devenue abbesse), l'éloge de la règle. Elle dit aussi (t. III, p. 243 [1]), à propos de l'union, libre de formalités, hors du

1. Ce renvoi s'applique à la première édition de *Lélia* (1833).

mariage : « Là, moins encore que dans le mariage, la femme peut être la compagne et l'égale de l'homme. »

Je ferais volontiers la suite de ces romans : Indiana et Valentine, mariées à Ralph et Bénédict, retombées bientôt dans leur ennui primitif, finissent comme Lélia, non pas qu'elles prennent l'habit, mais elles rencontrent une nouveauté qui attire leur esprit mobile, à savoir : le *mari spirituel*, le prêtre ; sinon le prêtre politique et libéral, comme le cardinal Annibal dans *Lélia*, du moins le prêtre lancé par M. de Lamennais dans la voie démocratique, mais *rattrapé par sa robe*, par l'ambition sacerdotale et l'esprit de corps, *mécanisé* par les Jésuites, durci dans l'hypocrisie.

Ce prêtre, isolé, inquiet, s'entend tout naturellement avec la femme isolée, qui a traversé ces trois âges :

1° La brutalité du *mari* (industriel, etc.) ;

2° L'égoïsme de l'*amant* (politique, pamphlétaire, etc.) ;

3° L'ennui de l'amant *sage et raisonnable* (celui-ci est l'intolérable, parce qu'il n'a pas été imposé, comme le mari, mais voulu, choisi).

Là le prêtre arrive, avec l'attrait de ses combats, de ses remords, de sa gaucherie même (car c'est presque toujours l'homme du peuple, l'homme de campagne ; les côtés frustes et non polis réveillent les goûts blasés ; c'est la simplicité des saints, c'est la rudesse du zèle, etc.). Cette femme ennuyée, pour qui tout semblait fini à vingt-cinq ou trente ans, est ravie d'être menée virilement tour à tour et doucement, tantôt caressée, tantôt grondée et battue, d'avoir à pleurer encore... Cela la rajeunit à ses yeux. Elle se croit encore enfant.

Le même jour, 4 juillet 1844, Michelet jetait sur le papier une série de courtes notes sur *Lélia*. Il avait été choqué, en lisant *Indiana* et *Valentine*, de voir que madame Sand ne sût pas donner à ses héroïnes des motifs plus élevés que l'ennui pour justifier leurs révoltes contre la vie conjugale, ni un idéal plus noble de l'amour ; il fut choqué bien plus encore de tout ce qu'il y a de faux, d'incohérent dans *Lélia*, du mélange bizarre de mysticisme religieux, de hardi rationalisme, de sensualité et de fougue révolutionnaires chez des personnages qui veulent transformer la société en introduisant l'esprit de la philosophie moderne dans les vieilles formes ecclésiastiques. Il voit là une compromission redoutable, une force nouvelle fournie au clergé :

M. de Lamennais et madame Sand ont laissé là leur objet, le *prêtre*, la *femme*, pour s'élever, s'étendre, à ce qu'ils croyaient, dans les rêves du socialisme ; mais la *femme*, le *prêtre* n'en vont pas

moins leur chemin, et tout ce que nous voyons n'est autre chose que leur mariage.

Lélia est, au goût de Michelet, « un livre très fatigant, plein d'une *mort sèche*, à l'italienne ». Le succès d'*Indiana* et de *Valentine* a fait à madame Sand « un triste piédestal ». Elle pose *en homme*, dans *Lélia*. Elle a tort, dans sa préface, d'assimiler son livre à *Faust*, à *Manfred*. Ici nous trouvons « non le scepticisme, mais un *vide immense*. La femme est un élément. Elle est absorbante comme la nature infatigable et sans fond. On sait trop que Lélia et Pulchérie ne sont pas sœurs, mais la même qui alterne ses deux natures ».

Le prêtre Magnus est très beau, et pourtant gauche et manqué. « Ce qui est original, dit Michelet, c'est sa joie, croyant que Lélia est morte. » Mais Michelet proteste contre le faux catholicisme répandu dans toute la fin de *Lélia*, contre ce que dit l'auteur en faveur de la confession, de la pénitence, qui ont épargné le bagne à Trenmor, joueur et voleur.

Chose bizarre, ce livre finit par une *prise d'habit*. Lélia se dit *plus catholique que le cardinal Annibal*. — Cf. les vers du *Rolla* de Musset :

> O Christ, qu'il soit permis de baiser ta poussière...
> ... Dors-tu content, Voltaire...

Arrive donc le vrai Annibal, M. de Lamennais! puis la contre-façon d'aujourd'hui : une fausse Valentine! un faux Lamennais!

Lélia par deux fois se fait religieuse, d'abord ermite, puis abbesse. Qui s'attendrait, après l'avoir vue si fière, au rocher, à la voir *subir le voile*, comme Stenio subit la *Venta*. L'auteur s'efforce de sauver la contradiction. Il la fait *reine*, non *esclave*.

Pour Michelet, George Sand, c'est « l'âme de Rousseau revenue, dans *Valentine* surtout, et, pourtant, combien moins jeune et pure! Le pavillon de Valentine est une faible imitation de l'Élysée de Julie. » Chez tous deux le même mépris du convenu. Il y a crescendo, de Fénelon : « Fût-elle bergère dans la noire Algide... », à Rousseau : « Fût-elle la fille du bourreau... », et de Rousseau à Sand : « Fût-il un forçat... »

1. Tome III, p. 86 (première édition).

Forçat excusable, innocent sans doute, mais enfin qui a vécu avec les forçats. Est-ce un contact purifiant?...

Michelet relève encore le caractère vague et contradictoire des idées religieuses exprimées dans *Lélia*. Le cardinal parle contre le célibat des prêtres, voudrait une prêtrise héréditaire. « L'Église, dit-il, introduit dans son sein des éléments trop hétérogènes. » Lélia répond : « L'Église hâterait sa perte, en se relâchant de son austérité » (« ajoutons *apparente* », dit Michelet).

Il y a des morceaux admirables : Lélia au cloître, la nuit sur le volcan ; d'autres ridicules, où le bas-bleu perce : le cours de théologie de Lélia, avec qui Sténio, déguisé en femme, fait assaut, accusant de jésuitisme tout ce qui cherche le progrès par les voies religieuses.

A la fin, « Annibal est empoisonné, Lélia accusée par Magnus à l'Inquisition. Trenmor reste seul, et, avec lui, la future église où tous seront prêtres ».

On prévoit la voie nouvelle où madame Sand va s'engager. « Avant d'affranchir la femme il faut affranchir l'homme ».

Michelet fut encore plus sévère pour *Métella*, — « la belle Anglaise qui vieillit, délaissée d'un Italien, consolée par un jeune Genevois, Ollivier ; mais sa jeune nièce devient son innocente rivale. Ollivier s'éloigne pour toujours. Cela est manqué », sauf la description des agréments de la femme de quarante ans : — « C'est comme les pousses d'août, parfois plus vertes que celles du printemps. »

Tout cela se passe dans le monde du *rien faire*. Pourquoi cette vieille Métella, ce jeune Ollivier ne coopèrent-ils pas à quelque œuvre utile qui maintiendrait le lien ? Pourquoi Métella est-elle malheureuse ? Parce qu'elle n'exige pas de son Genevois qu'il soit un homme et agisse, qu'il épouse la petite fille et lui fasse des enfants à aimer.

Cette opposition entre le moraliste homme d'action qu'est Michelet et la rêveuse sentimentale et passionnée qu'est George Sand se marquera encore davantage quand il lira, en 1846, les *Lettres d'un Voyageur*. Il y trouve des pages admirables, celle

en particulier[1] sur les charmes du passé, mais, dit-il : « Elles me troublent sans m'étendre. C'est un Jean-Jacques moins le génie, c'est une lecture malsaine. »

*
* *

Malgré ces divergences très profondes de natures et de points de vue, Michelet et George Sand appartenaient tous deux au parti des réformes religieuses et sociales, et il était impossible qu'ils restassent tout à fait étrangers l'un à l'autre. Michelet avait commencé avec Quinet, au Collège de France, la campagne marquée par la publication des *Jésuites* (1843), du *Prêtre* (1845) et du *Peuple* (1846). George Sand, sous l'influence de Pierre Leroux, publiait ses romans philosophiques et socialistes les plus hardis : *Spiridion* (1839), le *Compagnon du Tour de France* (1840), *Horace* (1841), *Consuelo* (1843), *le Meunier d'Angibault* et *le Péché de M. Antoine* (1845). Ils furent naturellement amenés à échanger leurs livres et à entrer en correspondance. C'est Michelet qui prit l'initiative en envoyant à George Sand les derniers volumes de son *Histoire de France au Moyen âge, les Jésuites*[2] et enfin *le Prêtre, la Femme et la Famille*.

Chose singulière, madame Sand ne vit pas dans ces deux derniers livres à quel point Michelet était détaché de l'Église, qu'il était déjà l'auteur de la préface de l'*Histoire de la Révolution* et de la préface de la *Renaissance*[3]. Il restait pour elle l'historien attendri de saint Louis et de Jeanne d'Arc, le pieux admirateur des cathédrales gothiques, le biographe de Luther, qui n'osait élever la main contre l'Église catholique, « la vénérable mère du monde moderne ». Elle ne voyait dans le *Prêtre* qu'une protestation contre le jésuitisme et les abus de la confession ; elle oubliait que Michelet avait, dans sa préface, dénoncé les prêtres comme ennemis de l'esprit moderne et de la vie conjugale, elle ne voyait que la

1. P. 156 (édition de 1843).

2. George Sand négligea de remercier Michelet de ses premiers envois ; mais en août 1844, lorsque Quinet et Michelet proposèrent d'élever une statue à Voltaire et Rousseau, elle donna une adhésion chaleureuse à ce projet.

3. Cette préface, qui ne parut qu'en 1856, était écrite en 1843.

conclusion où il déclarait n'avoir pas voulu attaquer les prêtres et traçait l'image du prêtre de l'avenir, vieillard arbitre et conseiller de la famille.

Pour elle, Michelet était un réformateur timide qui voulait conserver le passé en l'améliorant, tandis qu'elle voulait une société organisée sur des bases toutes nouvelles, et qu'elle rompait absolument au nom du panthéisme avec le catholicisme. « Dieu est dans tout, — dit-elle dans le *Péché de M. Antoine*, — la nature est son temple. » Elle écrit vers la même époque[1] :

Depuis qu'il n'y a plus dans la foi catholique ni discussions, ni conciles, ni progrès, ni lumières, je la regarde comme une lettre morte... C'est, à mes yeux, un voile mensonger sur la parole du Christ.

C'est dans cet esprit qu'elle écrivit, le 1er avril 1845[2], à Michelet, après avoir reçu *le Prêtre* :

Monsieur,

Vous avez eu la bonté de m'envoyer votre dernier ouvrage (*le Prêtre, la Femme et la Famille*), et plusieurs autres précédemment, et moi j'ai eu la grossièreté de ne jamais vous écrire pour vous dire toute ma gratitude. La vérité est que je n'ai pas osé. Il faut enfin que je me décide à vous dire pourquoi. J'admire votre talent et, en cela, je fais comme tout le monde. Je trouve que vous avez dix mille fois raison, mais je trouve que vous *avez raison avec trop de monde*[3], et pas assez avec quelques-uns. Vous me comprenez, ou plutôt vous me devinez. Je suis *utopiste*, vous êtes *réformateur*, ce n'est pas la même nature d'esprit. Je trouve que vous dépensez trop de force et de génie à frapper sur trop peu de chose. Vous voulez réformer l'Église et changer le prêtre ; moi, je ne veux ni de ces prêtres, ni de cette Église. Voilà pourquoi vos travaux, *utiles à la masse*, ne m'apprennent pas ce que je voudrais qu'on m'enseignât, ce que je ne sais pas moi-même, mais ce que *je sens devoir éclore* dans l'esprit des hommes éminents de cette époque. Je ne sais pas si vous vous arrêterez où vous êtes; voilà pourquoi je vous attends res-

1. Lettre du 13 novembre 1844.

2. La date de cette lettre nous est fournie par le *Journal* de Michelet.

3. Les mots en italique ont été soulignés à l'encre rouge par Michelet. — Il avait l'habitude de souligner ainsi, dans les lettres qu'il recevait, ce qui l'avait frappé, ou les points sur lesquels il voulait répondre.

pectueusement, en silence, au temps où vous parlerez *pour moi*. Jusqu'ici vous prêchez une convertie d'avance.

Vous voyez maintenant pourquoi vous n'avez pas encore reçu de moi l'hommage dû à votre supériorité. Je vous sens au-dessus des compliments et je n'en sais pas faire d'inutiles. Le public se prosterne devant la *forme*. Moi, j'y suis sensible aussi, et très vivement ; mais cela ne me suffit point, et je cherche partout un fond qui réponde à mon aspiration. Or, mon aspiration peut vous paraître insensée, *coupable* même, comme à bien d'autres, si mon idéal n'est pas le vôtre. Et alors à quoi bon vous importuner de questions et d'exigences ? Prenez donc tout ce que je vous dis là pour une justification naïve de mon impolitesse, et non pour un reproche. A Dieu ne plaise que je vous accuse lorsque vous êtes dans la chaleur d'un combat ! Mais vos ennemis ne sont pas dignes de vous :

Vous leur faites, seigneur,
En les tuant, beaucoup d'honneur.

Pardonnez-moi, et croyez que je ne puis donner à votre caractère une plus haute preuve d'estime qu'en vous disant ce que j'éprouve d'admiration et d'*impatience*.

GEORGE SAND

La réponse de Michelet ne nous est point parvenue, malheureusement ; mais nous savons par son *Journal* qu'il répondit dès le 3 à la lettre de George Sand reçue le 2, et il est facile de deviner, d'après la seconde lettre de George Sand, ce que Michelet lui avait écrit. Voici cette seconde lettre[1]. Michelet a écrit en tête : *Madame Sand, sur « le Prêtre »*.

Monsieur,

Vous m'avez répondu avec trop de bonté pour que je ne vous demande pas encore une fois pardon de mes impertinences. Je les regrette d'autant plus que vous avez les honneurs de la persécution, et que vous êtes attaqué pour avoir défendu une des faces les plus claires de la vérité. Je crois bien que vous vous moquez un peu de moi en me disant que c'est à moi d'ouvrir une route où vous me suivrez de loin ; mais je vous pardonne cette vengeance, à condition que vous croirez que *je ne crois pas du tout en moi-même*. Non, monsieur, je ne marquerai jamais une voie où je ne peux que suivre les esprits éclairés de mon temps. Mon ardeur d'avancer et mes bonnes jambes ne font de moi qu'un brave et obscur fantassin, tout à fait incapable de diriger et de commander. Ne soyez pas offensé si le soldat vous

1. Elle n'est point datée, mais le timbre de la poste porte : « 30 avril 1845 ».

dit : « Allons plus vite, allons plus loin, mon capitaine. » Cela vous prouve sa bonne volonté et son désir de servir la cause qui vou enflamme.

Je voudrais faire ce que vous m'indiquez pour *la religieuse persecutée* [1]; mais l'occasion ne me vient pas. Je ne puis faire un rapport spécial devant l'opinion publique. Je nuirais à la cause, faute de savoir ménager l'institution et le culte, et cette religion catholique qui ne peut plus faire que le mal dans le monde, selon moi. Le rôle d'avocat est trop fort et trop habile pour mon émotion imprudente. Une thèse contre les mauvaises religieuses exigerait en regard une thèse pour les bonnes, et je ne crois pas aux bonnes religieuses. N'est pas bon et utile qui est infailliblement fou ou bête. Pardonnez-moi cette violence apparente. Il n'est pas d'être plus faible et plus pacifique que moi, et je comprends votre tolérance, votre respect pour les prêtres humbles et sincères. Mais, pratiquant cette tolérance dans la vie privée, je ne pourrais pas la proclamer en écrivant. Toujours je serais arrêtée par cette pensée : « Mais ceux qui croient encore à un symbole qu'ils ne comprennent plus sont de pauvres idolâtres. » Et alors, ne sentant que de la pitié pour eux, je ne trouverais pas un mot d'encouragement et d'approbation pour leur vertu stérile et morte. Ah! que le clergé retrouve *l'esprit véritable* de l'Évangile, c'est-à-dire la doctrine d'égalité et de communauté, et alors, je veux bien aller à confesse. Jusque-là, votre bonne religieuse me paraît une infirme à laquelle sans doute l'État devrait un refuge et des soins; mais au nom de quoi les demanderions-nous pour elle à l'Église? Au nom de la religion du Christ? *L'Église ne croit plus au Christ.* Au nom de la législation? C'est du ressort de l'avocat, et je n'y entends rien. Faire la guerre à des couvents? Mais prenez donc un marteau pour les détruire et nous raisonnerons après.

Pardonnez-moi, mais croyez bien que je sais apprécier tous ces côtés de la lumière que vous dégagez de son voile avec tant de feu et de puissance.

GEORGE SAND

1. Le journal de Michelet nous apprend qui était cette religieuse persécutée. La sœur Marie des Anges était une religieuse de province (peut-être du « Bon Sauveur » de Caen), alors en séjour à Paris, au couvent des Carmélites de la rue de Vaugirard. Elle avait, le 19 janvier, cinq jours après l'apparition du *Prêtre*, écrit à Michelet pour lui demander des renseignements sur madame Guyon. Michelet lui envoya *le Prêtre*, et alors commença entre eux une correspondance très singulière, dont onze lettres de sœur Marie nous ont été conservées. Elle essaie de convertir Michelet, tout en lui décrivant la triste situation des religieuses enfermées malgré elles au couvent. Elle lui envoie même un manuscrit et des vers composés par une jeune fille retenue prisonnière au « Bon Sauveur » de Caen, et elle lui demande de les faire publier... Michelet aurait voulu que George Sand s'en chargeât. Il rompit, d'ailleurs, au mois d'avril, avec sœur Marie, qu'il soupçonnait de manquer de franchise envers lui.

***

Il ne semble pas que cette correspondance ait amené Michelet et George Sand à se rendre visite, du moins il n'en est fait aucune mention dans le *Journal*. Michelet se trouva d'ailleurs très absorbé, de 1845 à 1848, par la composition du *Peuple*, par celle de l'*Histoire de la Révolution* et par des affaires de cœur qui troublèrent profondément sa vie. C'est seulement en décembre 1849, après son mariage avec mademoiselle Mialaret, que Michelet rendit pour la première fois visite à George Sand. Il note dans son *Journal* :

Vu à onze heures madame Sand. Je prends la liberté de lui recommander les *proverbes héroïques* à jouer dans les campagnes : Bories, etc... La vue de madame Sand avait augmenté chez moi la douceur de sentir près de moi une femme très pure ; je jouissais de sa virginité morale.

Depuis très longtemps, Michelet était préoccupé de la nécessité de créer un théâtre populaire, de donner à la nation tout entière des fêtes éducatrices[1]. Nous le voyons par le livre du *Peuple* et par son cours du Collège de France de 1848. Or George Sand avait, avec *François le Champi*, représenté à l'Odéon le 25 novembre 1849, donné l'exemple d'une pièce de théâtre, non pas sans doute écrite pour le peuple, mais qui mettait en scène le peuple des campagnes. Michelet aurait voulu, comme le dit la note que nous venons de transcrire, que l'on composât pour le peuple des drames héroïques, qu'on mît en scène *les Quatre Sergents de la Rochelle* (Bories et ses compagnons), les héros de la Révolution, ceux de la Pologne, etc.

Il revient sur ce sujet dans la lettre qu'il écrit à George Sand après avoir assisté à la représentation de *François le Champi* :

1. Voyez dans *le Banquet* (réimprimé sous le titre : *Un hiver en Italie*) le chapitre VIII de la seconde partie, *les Fêtes dans l'Avenir* : « Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire. Par un théâtre populaire la France ramènerait au cœur du peuple l'âme de ses anciens héros... Que dans des *libretti* très simples, tous puissent être des acteurs pour la patrie, etc. »

Paris, le 2 avril 1850 (Banlieue, aux Ternes, rue Villiers, 43).

Madame,

Je n'avais pu jusqu'ici voir encore *le Champy*. Ma femme, enceinte et fort souffrante, m'avait retenu; moi-même, souffrant aussi souvent de la poitrine, je n'avais pu sortir le soir.

J'ai vu enfin votre chef-d'œuvre, et je suis saisi d'admiration, de reconnaissance. Que vous ayez eu cette action sur un public si blasé, et par des sentiments si doux, sans autre effort de mise en scène, c'est un nouveau miracle de ce génie devant lequel le siècle doit s'incliner.

Le théâtre, le vrai théâtre, renouvellera le monde. Et s'il le fait, madame, ce sera par vous. Vous seule avez toutes les langues. Quand vous le voudrez, vous serez entendue du peuple.

Dans mon cours de 1847-48, que j'ai imprimé, j'exprimais le vœu d'une rénovation morale par le théâtre. Je crois encore que la création d'un théâtre villageois, répandu dans la campagne, serait le moyen le plus puissant pour ramener le peuple dans le véritable esprit national. Des proverbes patriotiques qui, sous une forme très simple, nous remettraient sous les yeux la vie de nos héros (Danton, Hoche, Marceau, Kléber, Desaix, La Tour d'Auvergne, Kosciusko, etc.) de tels proverbes, dis-je, auraient grande action dans les campagnes. Il faudrait que le drame fût très simple, mais aidé d'une notice courte et pleine, qui permît aux acteurs improvisés d'étendre le *libretto* des paroles que leur propre émotion pourrait ajouter. A peu près comme le font les acteurs des petits théâtres italiens.

Je vous prie d'agréer l'hommage de mon nouveau volume qui commence la Convention. Il a tout au moins l'intérêt d'une grande nouveauté. J'ose dire que c'est la première fois qu'on essaye sérieusement d'écrire cette histoire, jusqu'ici *absolument inconnue*.

Permettez-moi, madame, de serrer, de baiser cette main délicate et puissante, qui crée sans cesse et soulève des mondes.

J. MICHELET

Le 3 mai, George Sand remerciait Michelet de l'envoi de son volume :

J'ai bien tardé à vous remercier, monsieur, de votre bon souvenir et de votre beau volume. Mais je voulais le lire avant de vous répondre, et je ne sais pas lire vite. En outre, j'étais malade et je commence seulement à respirer. J'ai été bien attachée et bien saisie par cette lecture. Vous savez que c'est l'effet que produisent vos ouvrages et que ceux mêmes qui les discutent ne peuvent se soustraire

au charme qu'ils exercent. Moi, je ne suis pas de ceux-là, je m'abandonne sans résistance à l'entraînement d'un récit qui a tant de couleur et de vie, et je n'ai pas sur l'histoire de notre Révolution un système préparé d'avance pour combattre l'impression du narrateur ému et sincère. J'ai peur d'avoir l'air de vous faire des compliments et je sais que le mérite sincère les souffre peu. Suppléez donc à tout ce que je ne vous dis pas; ne me regardez pas surtout comme un juge, car je ne sais rien et j'apprends à mesure qu'on enseigne. Mais, si vous sentez quelque sympathie pour mes humbles travaux, comprenez que la mienne ne peut pas vous manquer, et que, pour être moins éclairée, elle n'en est pas moins vive.

Ce que je puis vous dire sans blesser votre modestie, c'est que vous faites une œuvre bien utile dans le présent, et que vous élevez un monument bien précieux pour l'avenir. C'est aux hommes d'aujourd'hui que la postérité demandera compte de leurs jugements sur cette époque terrible, affreuse et magnifique. Elle pardonnera l'erreur aux acteurs directs d'un drame si passionné; mais, si la mission des historiens d'aujourd'hui est grande et pénible, elle porte avec elle la consolation de trouver justice plus tard et de faire d'avance cette justice elle-même.

M'avez-vous pardonné d'avoir eu une migraine affreuse le jour où, pour la première fois, et pas pour la dernière, j'espère bien, j'ai eu l'honneur de vous voir? J'avais la migraine moralement surtout, j'avais du chagrin. Je vous ai écouté pourtant, et je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez dit, mais il me semble que je ne vous ai rien dit de la satisfaction et de la gratitude que me causait votre bonne visite.

J'attends avec impatience la suite de ces belles pages, et si, par hasard, vous pensez au lecteur en les écrivant, comptez-moi pour un des plus attentifs et des plus fidèles.

Agréez, monsieur, l'expression de ma sérieuse et profonde sympathie, et tous mes remerciements pour la bienveillance dont vous m'honorez.

GEORGE SAND

Nohant, le 3 mai.

Un mois plus tard, le 2 juin 1850, George Sand adresse à Michelet, avec un mot d'introduction, un ami de Mazzini, M. Accursi, qui voudrait trouver en France un écrivain disposé à écrire une histoire véridique du siège de Rome de 1849. — Elle savait les liens étroits qui unissaient Michelet aux républicains italiens, son admiration pour Mazzini, son amitié pour Amari, pour Manin.

Monsieur,

Un ami de Mazzini, M. Accursi, pour qui j'ai la plus grande estime et la plus parfaite sympathie, désire vous entretenir sur un sujet important, et bien digne de vous occuper. Si vous avez le temps de faire ce qu'il vous propose et de consacrer votre plume éloquente à un rapide travail sur le siège de Rome, vous trouverez chez M. Accursi les renseignements les plus sûrs et l'esprit le plus sérieusement vrai. Veuillez, du moins, l'accueillir avec la bienveillance qu'il mérite à tous égards et me permettre de saisir cette occasion de vous exprimer mes sentiments d'admiration et de dévouement.

GEORGE SAND

Nohant, 2 juin 1850.

Michelet répond :

8 juin 1850.

Madame,

J'ai été heureux de votre écriture, et j'ai *serré* votre lettre. C'est toujours pour moi un grand encouragement. Voici, en deux mots, toute ma situation *intime*. Je vois venir une nouvelle révolution, une grande révolution, celle-ci. Je la voudrais plus solide.

Et je vois, cette fois encore, cette pauvre France dans l'ignorance absolue de ses précédents. L'affaire avait été fort embrouillée par Thiers, mais cela n'était rien encore. Voici venir Lamartine comme l'inondation de la Loire, qui, par-dessus la bonne terre, met cent pieds de haut, en sable, en limon. Si nous avons encore bientôt un autre improvisateur qui nous hébète de talent et complète l'obscurité, la France sera à l'état (oserai-je vous dire ma pensée?) à l'état d'un idiot qui a oublié son nom.

Cette ignorance absolue, ce bouleversement d'idées, commencé par Thiers, continué par Buchez (hélas!) [1], augmenté par Lamartine, et presque porté au comble, a éclaté dans la *bénédiction des arbres* dits de la liberté, dans les ouvriers-Buchez, dans l'*expédition de Rome*, etc.

Je brûle de fureur, madame, et je languis de tristesse. Je m'en veux d'être si lent. J'égratigne tous les jours une pauvre petite page. Je me traîne comme une limace.

Si j'avais vos ailes d'or!

Je ne pouvais, dans cet état d'esprit, faire la grande et belle

1. Buchez, dans son *Histoire parlementaire de la Révolution française*, avait fait une combinaison du catholicisme et du jacobinisme qui révoltait Michelet. Il exerça une certaine influence dans les milieux ouvriers et fut député de Paris à la Constituante.

chose que demande M. Accursi. Quinet vient d'écrire *la Croisade romaine*. Il écrira *le Siège de Rome*, je le pense, et bien mieux que moi.

Permettez-moi, madame, de vous serrer et de vous baiser la main, j'en serai plus fort.

J. MICHELET

George Sand s'imagina, d'après la lettre de Michelet, qu'il n'avait pas reçu celle où elle le remerciait de son volume sur la Convention. Aussi lui récrit-elle, le 13 juin :

Je reçois votre bonne lettre, monsieur, et je m'imagine, quoiqu'il n'y eût rien à répondre à ma lettre, que vous ne l'avez pas reçue, et que le seul billet remis pour vous à M. Accursi vous est parvenu. Ce qui me le fait croire, c'est qu'il y a eu une rafle générale sur ma correspondance il y a environ un mois, et que je reçois de plusieurs endroits différents des reproches sur un silence dont je ne suis pas coupable. Je vous avais écrit pour vous remercier de l'envoi de votre livre et pour vous dire combien il m'avait donné de joie. Ce n'est pas une grande perte que celle de ma lettre, mais je serais désolée que vous me crussiez indifférente à votre œuvre ou ingrate devant un souvenir de vous. Je ne veux pas que vous preniez la peine de me répondre. Je charge M. Accursi de me faire savoir si vous avez reçu cette lettre. C'est peu de chose pour vous, mais, pour moi, ce serait beaucoup que l'apparence d'un tort que mon cœur et ma haute estime désavouent.

Tout à vous, monsieur.

GEORGE SAND

Nohant, le 13 juin 1850.

Michelet répond ce court billet :

J'avais reçu la lettre dont madame Sand m'a honoré. J'en suis heureux et fier. Une telle lettre, c'est la récompense et la couronne.

*
* *

Michelet avait annoncé à George Sand une grande révolution. Elle allait se produire, mais dans un sens tout différent de celui qu'il s'imaginait. La réaction inaugurée par l'élection présidentielle du 10 décembre 1848 allait s'aggravant tous les jours. Michelet devait en être une des premières victimes. Le 13 mars 1851, son cours au Collège de France était

suspendu. George Sand, qui était à Nohant, lui adressa, dès le 23 mars, un éloquent témoignage de sa sympathie.

Monsieur,

Vous emportez, comme professeur, l'admiration, la reconnaissance et les regrets de tout le monde ; je veux joindre mon faible hommage à celui de tous, car votre grande parole a retenti jusque dans ma solitude, et, personnellement, j'ai à vous remercier pour quelques mots qui m'enorgueillissent et me touchent profondément. L'acte insensé qui vous frappe doit, au reste, être pris en bonne part par ceux qui comprennent le mouvement des choses et la loi de l'histoire, qui est, ici comme partout, loi divine et providentielle. De pareilles impiétés contre la liberté et la vérité sont l'éclatant symptôme de l'agonie des pouvoirs officiels en lutte contre la volonté même de Dieu. Nous l'entendrons, nous la recueillerons, nous la bénirons encore, votre noble parole, et le verbe vivifiant qui était avant toutes choses, qui a créé le monde, qui s'est incarné depuis le commencement dans les hommes d'élite, est certainement à la veille d'être entendu et compris de toute la terre.

GEORGE SAND

Nohant, 20 mars 1851.

Obligé de renoncer à l'enseignement, Michelet entreprend, par la plume, de défendre la cause de la Révolution partout vaincue et traquée. Au lendemain même de la suspension de son cours, il projette d'écrire *la Légende d'Or*, l'histoire des héros et des héroïnes révolutionnaires, et il a recours au mazzinien Accursi, que George Sand avait mis en rapport avec lui l'année précédente, à Medici, à Mazzini lui-même. Le siège de Rome ne devait, dans sa pensée, fournir qu'un chapitre de ce livre, où les femmes italiennes étaient destinées à avoir une place d'honneur. Mais il se trouve que, précisément, la seule partie de *la Légende d'Or* italienne que Michelet eut le temps d'achever se rapporte au siège de Rome. Il l'a symbolisé dans l'héroïque et poétique figure de Mameli, à laquelle il consacra des pages d'une exquise beauté, mais qui ne devaient paraître qu'après sa mort, en 1877, à la suite de la série de portraits intitulés : *les Soldats de la Révolution*, — qu'il commença en mai de cette même année 1851. — Ce qui empêcha l'exécution de *la Légende d'Or*, c'est qu'en juin Michelet en détacha tout ce qui touchait à la Roumanie,

à la Pologne et à la Russie, pour en faire les *Légendes démocratiques du Nord*.

Pendant cette année 1851, Michelet n'avait pas cessé de s'occuper de l'œuvre de George Sand. L'auteur des *Romans champêtres* le charmait par la manière à la fois réaliste et idéaliste dont elle savait peindre, dans le livre et sur le théâtre, les mœurs des paysans en même temps que celles de la bourgeoisie.

En janvier 1851, il se faisait lire *Claudie* par sa femme et en était ravi; puis, en septembre, c'est *la Mare au Diable* et *Molière*[1]. Enfin il reçoit, le 25 novembre, une loge pour la seconde représentation du *Mariage de Victorine*, envoi suivi d'une lettre écrite le même jour :

Vendredi soir.

Cher monsieur, depuis que je suis ici, je désire vous voir, vous remercier de vos bonnes lettres et parler avec vous de tout ce qui s'est passé; mais j'ai été assez gravement malade, et, maintenant que je vais mieux, je suis forcé de courir et de m'agiter. Voulez-vous accepter pour madame Michelet et pour vous une loge pour mardi prochain? On joue une nouvelle pièce de moi, une comédie très gaie que j'ai faite avec la mort dans l'âme et une maladie de foie par-dessus le marché, en songeant à ces bouffons du XVIe siècle qui mouraient du spleen en essayant de faire rire le public.

Répondez-moi un mot rue Racine, 3, et dites-moi à quelle heure on peut vous voir sans vous déranger? J'irai aussitôt que j'aurai un jour à moi, après ma pièce.

Mille compliments de cœur et de haute estime.

GEORGE SAND

Avant même d'avoir reçu la lettre, Michelet remerciait George Sand de la loge :

25 novembre 1851.

Madame,

Dans l'Orient on ne se présente jamais devant les rois ou reines que les mains chargées de présents.

1. *Molière* est un drame en cinq actes, assez médiocre, joué pour la première fois, à la Gaîté, le 10 mai 1851. George Sand y avait mis en scène la rivalité de Molière avec Baron et sa mort. Elle avait voulu, en écrivant cette pièce, distraire et moraliser le peuple par une étude psychologique plus que par une action dramatique.

Voilà pourquoi je n'ai pas osé vous écrire encore mon admiration, avant de pouvoir vous faire le très léger présent de mes *Légendes de la Démocratie*.

Vous versez les chefs-d'œuvre à torrents, avec une puissance inexplicable. J'étais tout saisi de *Claudie*; voilà *Molière*. J'étais encore attendri de *Molière*; voici un nouveau drame. Je reçois à l'instant un billet, je suppose que c'est à vous que je le dois, et je me hâte de vous remercier, quoique j'aie encore les mains vides. Mes *Légendes* ont paru en feuilleton, elles sont traduites en plusieurs langues, et je ne puis obtenir de mon éditeur de les réimprimer. Je suis sur le point de plaider, pour le forcer à paraître. Il y a là quelque mystère politique. Il semble qu'on ait acheté l'ouvrage pour l'étouffer.

Ne serait-ce pas de vous aussi que je tiendrais la charmante illustration de vos œuvres, dont on m'envoie les livraisons?... Les recevoir de vous, ce serait pour moi une véritable gloire, un encouragement dans mes travaux.

Recevez l'hommage de mon dévouement affectueux et de mon admiration sympathique.

J. MICHELET

Vous aurez reçu, je pense, la fin de mon cinquième volume [1].

Le Mariage de Victorine fut joué pour la première fois, le 26 novembre, au Gymnase. Le 28, Michelet, qui avait assisté à la représentation de la veille, écrit à George Sand une lettre où, sous des éloges hyperboliques, se cachait l'expression d'un regret et d'un blâme. Il regrettait que la femme qui, avant 1848 et en 1848, avait un instant paru être l'apôtre de la démocratie sociale, n'écrivît pas pour le peuple des drames héroïques, comme il le lui avait conseillé. Son *Journal* du 28 novembre porte ces mots :

J'écris à madame Sand ma pensée, au fond sévère.

On va voir que cette sévérité était soigneusement dissimulée sous les éloges.

28 novembre 1851.

Madame,

J'ai vu votre nouveau chef-d'œuvre, et je suis charmé d'une observation si parfaite de la nature, d'un tact si juste et si fin, de ces nuances indécises saisies si délicatement.

1. De la *Révolution*.

Quoique les acteurs soient faibles, tout a été parfaitement senti, et même chaleureusement, de la partie populaire de votre auditoire.

Cette peinture des mœurs bourgeoises a été sentie du peuple, et beaucoup moins des bourgeois.

En observant ceci dans la représentation d'hier soir, une réflexion me venait. Me permettez-vous de vous la communiquer? Vous avez le fuseau des fées. Vous filez ce que vous voulez, et tout devient or. Les artistes, qui vous entourent de leur juste admiration, la foule même, stupéfaite de cette puissance inouïe, inépuisable, infatigable comme la nature, tous reçoivent avec bonheur ces fruits abondants de votre génie.

Moi, j'ai un autre sentiment, c'est un culte que j'ai pour vous.

Vous êtes absolument mêlée à ma religion de la France. C'est vous partout que je montre à ses insolents ennemis, aux étrangers qui, nourris d'elle et des miettes de sa table, lui contestent la fécondité, prétendent qu'elle est épuisée, et croient n'avoir plus qu'à venir prendre possession de *Byzance*.

Plus que nulle personne vivante vous êtes le génie de la France, et vous participez plus qu'aucune à ses forces éternelles, à sa féconde et puissante jeunesse qui, selon moi, va grandissant.

Qu'est-ce donc que je vous demanderai, puisque vous pouvez toute chose?

Je vous demande de filer plus que l'or, de filer la vie...

Une vie grande et nouvelle pour la jeune République.

Ce que vous avez fait déjà pour Molière avec tant de charme, pourquoi ne le feriez-vous pas pour les héros de la pensée (un Abeilard, un Galilée), pour les héros de l'action et les défenseurs de la Cité, pour les hommes de la France révolutionnaire? Sinon les hommes, au moins les mœurs et les caractères de ce temps [1].

Nourrissez-nous, mère puissante, charmante et féconde nourrice, de la pensée nationale. Donnez à ce bon et grand peuple un aliment fort comme lui. Songez donc que demain il lui faudra sauver le monde!

J. MICHELET

1. Dans le brouillon de cette lettre (car Michelet faisait des brouillons pour ses moindres billets), cette pensée est développée avec plus d'insistance encore :

« Cette prière, madame, elle est toujours sur mes lèvres. Les temps permettront, sans nul doute, qu'elle puisse être exaucée. Nous connaissons votre bon cœur, aussi bon et chaleureux que votre génie est fécond. Nous savons votre charité et nous avons vu (même avec étonnement) les extrémités intrépides où elle a pu vous porter. Vous avez sur votre visage, et dans l'idéalité de vos yeux profonds, une auréole visible de la fraternité future.

» Eh bien! faites un don à ce peuple, donnez-lui ce que nos mains laborieuses ne peuvent parvenir à lui rendre. »

En marge :

Le théâtre est captif aujourd'hui ; il sera libre demain. Tous les esprits se préparent à cette transformation *prochaine*, la plus grande qui sera jamais.

Cinq jours après, Louis-Napoléon faisait son coup d'État, jetait en prison, condamnait à la déportation ou à l'exil quelques-uns des plus chers amis de Michelet et de George Sand.

*
* *

Le 2 Décembre amena entre les deux grands écrivains de nouvelles dissidences, ou, plutôt, de nouveaux malentendus.

Michelet entretenait d'intimes relations avec les républicains de 1848, les membres du Gouvernement provisoire et de la Constituante qui avaient eu la tâche cruelle de réprimer l'émeute de Juin. Quelles qu'aient été sa pitié pour les insurgés (« *Excidat illa dies* », écrit-il dans son journal) et son horreur pour la férocité de la répression, il considérait cette répression comme nécessaire. Chez madame Sand, au contraire, l'horreur seule avait tout dominé, et sa haine pour Cavaignac l'avait violemment séparée du parti républicain, qui n'était plus à ses yeux qu'un parti de bourgeois égoïstes. Elle devait écrire à Mazzini, le 23 mai 1852 : « Le parti républicain en France est un parti indigne de son principe. » Nous voyons, par son journal de décembre 1851, récemment publié[1], que, tout en réprouvant le coup de force, elle n'a de sympathies vraies que pour « Jacques Bonhomme », trompé par les républicains de 1848. Bien plus, elle semblera un moment disposée à pardonner à Louis-Napoléon son coup d'État, s'il veut profiter du pouvoir pour réaliser les idées socialistes du prisonnier de Ham. Elle avait reçu de lui, en 1844, *l'Extinction du Paupérisme*. Elle avait, en décembre 1848, acclamé sa candidature, par hostilité contre celle de Cavaignac; elle était devenue l'amie du prince Napoléon, et, le 26 janvier 1852, elle écrivait au dictateur :

Prince, je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et le 2 décembre, après la stupeur du premier instant, mon premier

1. Dans le volume *Souvenirs et Idées* (1904).

cri a été : « O Barbès, voilà la souveraineté du but... » Vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence.

Je sais que ces paroles avaient pour but d'obtenir, s'il était possible, de Napoléon, non seulement des mesures de clémence, mais une politique de réformes sociales et de liberté; toutefois elles expriment bien le sentiment intime de George Sand, puisqu'elle dit dans son journal que le 2 Décembre est le châtiment du parricide de Juin, que Napoléon pourrait, avec beaucoup de génie et de probité, sauver la France des orages[1]; et nous allons voir, par la conversation qu'elle eut, le 6 mars 1852, avec Michelet, qu'elle trouvait la dictature napoléonienne aussi légitime qu'une dictature jacobine.

George Sand habitait alors, 3 rue Racine, un petit appartement dont elle vante, dans son journal, le modeste confort et la propreté, mais que Michelet, qui avait l'horreur du tabac, qualifiait de « bouge enfumé ». Elle venait de faire jouer à l'Odéon, le 4 mars, avec un éclatant insuccès, une fantaisie imitée de la comédie italienne, qui contrastait par sa légèreté avec la gravité des circonstances : les *Vacances de Pandolphe*. Elle avait envoyé des billets pour la première représentation à Michelet. Il y assista avec son gendre, Alfred Dumesnil. Il écrit le lendemain à George Sand.

6 mars 1852[2].

Madame,

J'aurais voulu hier (nous aurions voulu, moi et mon gendre, l'auteur de la *Foi nouvelle*) vous serrer la main affectueusement et vous dire tout le plaisir que nous faisait votre charmant Watteau. Qu'importe une sotte cabale?...

A certains endroits, tout ce qui vous manquait, c'était un grand acteur (par exemple, lorsque le Gilles est hébété de chagrin). Il eût

1. On trouvera des renseignements très précis sur cette attitude de George Sand après Décembre dans l'excellent petit livre de M. Albert Le Roy : *George Sand et ses Amis*. Il a été pour nous un guide utile.

2. Cette date est erronée : la lettre est du vendredi 5 mars, car le lendemain samedi était le 6.

fallu là, non cet agréable acteur, mais le vrai Gilles, *Gilles le Grand*, dont Watteau nous a laissé l'immortel portrait, qu'on a exposé, il y a quelques années [1].

Me permettez-vous d'aller vous voir demain samedi, de bonne heure, un peu avant midi, si ce n'est pas trop matin? J'ai hâte de m'informer de votre santé.

Recevez mes hommages et ceux de ma femme et de ma fille.

J. MICHELET

Cette visite du samedi 6 mars, Michelet la raconte en son *Journal* :

Un hasard providentiel [2] me conduisit hier chez cette illustre et infortunée personne qui nourrit toute la terre de sa production rapide, de sa fécondité charmante, de sa belle imagination, de son trop facile cœur. Elle n'était pas trop froissée de sa chute [3]. Heureusement? Malheureusement? Elle ne sentait pas ce qu'il y a de vrai et de sérieux dans cette trop dure critique. Elle affectait de croire et dire : « Je suis chose légère et vole à tout sujet » *(sic)*. La Fontaine a pu le dire. Une femme ne peut jamais le dire. Une femme est chose sacrée.

Je le sentis vivement en approchant d'elle, par le violent contraste de cette vie de hasard avec la solidité de mon foyer, la pureté incomparable de mon intérieur, de ma maisonnette qui est une église [4].

Sans doute la production se ranime par étincelles au souffle de l'aventure ; seulement, elle est fortuite, elle n'arrive pas par degrés légitimes, comme les vrais fruits de la nature.

Dans une vie assise, au contraire, la production sort naturellement et régulièrement du travail, de la maturité progressive, et, comme elle ressemble à la nature par son développement, elle en a la fécondité.

Ce contraste me fit mieux sentir tout ce que je puise de vie vraie, de rafraîchissement d'esprit et, partant, de fécondité, dans le contact habituel de cette sainteté charmante; il me suffit, dans mes plus grands ébranlements, pour me retrouver moi-même, de regarder mon bon génie qui travaille près du foyer.

Je trouvai madame Sand toujours imposante et simple, toujours bonne, ce qui fait beaucoup pardonner. Toutefois, on ne lui sait pas

1. On peut le voir aujourd'hui au Louvre, salle Lacaze.

2. Nous ignorons ce que fut ce hasard, alors que Michelet avait annoncé dès l'avant-veille sa visite à George Sand.

3. La chute des *Vacances de Pandolphe*.

4. La petite maison des Ternes qu'il habitait depuis son second mariage. Madame Michelet l'a décrite dans le volume, qu'elle a laissé inachevé, inédit, et qui vient de paraître : *les Chats* (première partie : *Mouton et Minette*).

gré de cette bonté. Pourquoi? parce qu'elle tient en partie à une sorte de qualité sceptique d'accepter tout, d'aimer tout.

Je suis si naturellement contraire à cet état d'esprit que tout mon cœur s'insurgea et j'éprouvai le besoin de confesser ma foi. Elle-même m'en donnait occasion et m'y invitait. Elle ne cachait pas beaucoup qu'entre les vainqueurs et les vaincus du jour elle sentait *peu la différence*, les uns et les autres disant : « La fin justifie les moyens ».

Et la justice, madame? n'est-ce rien entre les deux causes?

Je replaçai la question sur le terrain solide du juste et du droit. Non, la fin ne justifie pas les moyens; mais rien n'a droit que le droit. Le *droit seul peut employer légitimement les moyens de la force*, seul appliquer les sévérités de la justice.

***

Trois mois après, Michelet, destitué de ses fonctions de professeur au Collège de France et de chef de section aux Archives, partait, le 12 juin, pour Nantes. Il n'en revenait en 1853 que pour aller passer l'hiver en Italie, afin d'y réparer sa santé ruinée. En août 1854, il s'installait dans l'appartement de la rue de l'Ouest (plus tard rue d'Assas) où il devait habiter jusqu'à sa mort.

Jusqu'au mois d'août ou septembre 1855 les relations épistolaires entre Michelet et George Sand avaient cessé ; celle-ci ignorait si bien les vicissitudes de l'existence de Michelet qu'elle continuait à lui envoyer à Nantes les livraisons de l'édition illustrée de ses œuvres. La correspondance reprend à partir de 1855 et dure jusqu'en 1862. Elle a un caractère presque exclusivement littéraire et se compose de lettres de remerciements et de réponses à ces remerciements. — Quelques-unes se sont malheureusement perdues; la perte de celle de George Sand sur *l'Oiseau* est particulièrement regrettable. — Comme ces lettres n'ont besoin d'aucun commentaire, nous nous contentons de les publier à la suite les unes des autres avec quelques notes explicatives.

J. MICHELET A GEORGE SAND

Paris, rue de l'Ouest 44 [1].

Madame,

Je reçois, par la voie de Nantes, deux numéros de vos œuvres complètes, et je me fais le bonheur (l'illusion?) de les recevoir de votre main. Vous a-t-on envoyé exactement la *Renaissance* et la *Réforme*? Je le pense. Malgré mes voyages et mon malheur de famille [2], je l'avais bien recommandé.

Tendre respect,

J. MICHELET

GEORGE SAND A J. MICHELET

Cher monsieur, je ne comprends rien aux deux numéros de mes œuvres complètes vous arrivant par la voie de Nantes. Vous auriez dû recevoir depuis longtemps toute la collection illustrée, car je vous avais porté en tête de la liste remise par moi au libraire. Je vais lui écrire pour qu'il se conforme à mon premier avis. C'est une bien vilaine édition, quoique meilleure que toutes celles de cet affreux format dit *à 4 sous*, gravures détestables écrasant et dénaturant de très jolis dessins fournis par les artistes : mais, en vous faisant cet envoi, je ne songeais qu'à vous témoigner, par un souvenir quelconque, ma gratitude, ma sympathie et mon admiration.

GEORGE SAND

Nohant, 14 octobre 1855.

J'ai reçu tous les beaux livres que vous avez bien voulu me faire envoyer. Ils sont de ceux qui relèvent le cœur et l'esprit, et que l'on relit plus d'une fois en sa vie. Je vous ai nommé dans la conclusion d'un gros livre qui vient de paraître : *Histoire de ma Vie*, et je vous ai placé parmi ce petit nombre de contemporains dont l'action soutient l'âme en dépit de tout ce qui la trouble et l'effraie d'autre part [3].

J'ai su le malheur qui vous avait frappé et je l'ai bien compris, étant accablée en même temps par une douleur analogue.

1. Sans date; mais, d'après la réponse de George Sand, qui suit, cette lettre est d'octobre 1855.

2. Michelet avait séjourné en Italie de novembre 1853 à juin 1854 et était allé en Hollande du 6 au 16 juillet 1855. Sa fille, Adèle Dumesnil, était morte pendant cette dernière absence, le 15 juillet. — *La Renaissance* avait paru le 1er février et *la Réforme* le 2 juillet 1855.

3. On lit, en effet, dans l'*Histoire de ma Vie*, IV, 483 : « Vous aussi, Henri Martin, Edgar Quinet, Michelet, vous élevez nos cœurs, dès que vous placez les faits de l'histoire sous nos yeux. Vous ne touchez point au passé sans nous faire embrasser des pensées qui doivent nous guider dans l'avenir. »

J. MICHELET A GEORGE SAND [1]

Madame,

Je sens vivement vos encouragements et suis fort ému de votre bonne lettre.

Soyez tranquille, je ne céderai pas au sort, et j'irai, j'irai, malgré la persécution de nos ennemis, de nos amis et du public.

Celle du public, c'est sa parfaite indifférence à la vérité. Qu'une chose soit faite et forgée trois fois, trempée au Styx, comme le *Marnix* de Quinet, ou que ce soit telle fade improvisation soi-disant historique, c'est la même chose. Je me trompe. L'œuvre sérieuse a tort. Un libraire disait à un illustre anatomiste de mes amis qui lui donnait un livre : *Surtout, point d'idée nouvelle! et point d'idée!*

Nos ennemis nous persécutent, et c'est tout simple. Les prêtres ont présidé au jugement d'Erdan pour *la France mystique*, siégé à l'audience, et surveillé les magistrats.

Pendant ce temps, tel républicain, que j'aime et honore, caresse le christianisme, et lui offre la planche du *Vicaire Savoyard*, celle qui a tourné pour la révolution et nous a jetés à l'eau.

Jean Reynaud, mon ami, et le meilleur des hommes, accorde à nos ennemis cette chose énorme que leur christianisme *a épuisé l'idée de Dieu*, tandis qu'ils n'en ont vu ni l'une ni l'autre face, ni l'histoire, ni le monde, ni la nature ni la providence. Le moyen âge a entièrement méprisé Dieu *le père*.

Voilà, madame, la persécution de cet âge, c'est que nos amis sont *si bons* qu'ils aiment autant nos ennemis.

Et cependant il est impossible d'oublier ceux-ci, lorsqu'ils s'arrangent tout doucement pour étouffer, asphyxier à petit bruit ce qui reste de vivants. Après la destitution des dix mille maîtres d'école commence celle des professeurs. A Châteauroux, M. Paul Lucas, vient d'être destitué, *pour ne pas faire ses pâques*. Il a une femme et un enfant de quatre mois. Les voilà pour mourir de faim, à l'entrée de l'hiver; c'est ce qu'on a calculé pour amener le jeune homme à une lâcheté. Dans le département où l'on doit vous bénir pour tant de causes, si vous saviez, madame, quelque position, tant humble fût-elle, secrétaire, comptable, commis, n'importe, je vous prierais de penser à lui. Je ne le connais que par son malheur, par sa franchise d'opinion, par son talent d'écrire. Il paraît très honnête, loyal et prêt à tous les sacrifices.

Hommages affectueux,

J. MICHELET

1. Sans date. — Cette lettre est probablement d'octobre 1855.

J. MICHELET A GEORGE SAND

Montreux (c. de Vaud), 2 août 1856.

Madame,

Vous avez l'indulgence infinie du génie, et vous accordez à *l'Oiseau* [1] bien plus qu'il ne prétendait.

Personne plus que l'auteur ne sent tout ce qui lui manque, la sérénité de la force surtout et la splendeur de lumière que possède un seul écrivain du temps, que je ne nommerai pas.

Recevez l'hommage de mon affectueuse gratitude.

J. MICHELET

Je vous remercie spécialement de la manière simple et touchante dont vous avez parlé de la collaboratrice.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur,

Je n'ai pas voulu, cette fois, vous remercier de l'envoi de votre livre [2] avant de l'avoir lu, car, en remettant toujours l'occasion de vous parler de ces beaux volumes que vous voulez bien penser à m'envoyer, je manque ou retarde le plaisir de vous en dire mon sentiment. Ce qui peut le résumer, c'est surtout de vous crier : « Courage ! » Non pas que l'on craigne de vous en voir manquer; mais parce que l'on se sent soi-même rajeuni et fortifié par vous, par tous ces grands pas qu'on vous voit faire si vaillamment, dans le monde de la foi; par cette fraîcheur de volonté, cette jeunesse de sentiment, cette émotion toujours ardente qui se communiquent à ceux qui vous lisent et qui leur rendent l'espoir et la charité.

Je suis bien heureuse de me trouver d'accord avec vous, non seulement sur tout, mais encore sur des sympathies particulières. J'ai dit cent fois : « Mais pourquoi donc si peu de gloire chez nous à d'Aubigné, une des plus grandes figures de l'histoire? » Il m'a pris souvent envie d'en faire le personnage d'un roman historique, mais il est si beau, tel qu'il est, que le roman le gâterait.

Il me semblait, comme à vous, que le vilain drame de la Ligue n'était ni français, ni populaire. Vous m'avez fait du bien en me le prouvant d'une manière absolue. J'ai osé dire que votre style me semblait quelquefois obscur. Cette fois, je le trouve à l'abri de ce

1. L'*Oiseau* parut le 7 mars 1856, en même temps que *les Guerres de Religion*, dont George Sand remercie Michelet dans la lettre suivante.

2. *Les Guerres de Religion.*

reproche. Il restera original, je dirai même singulier, et puis, quand on y pense bien, on se reproche d'avoir hésité à dire que cette singularité n'était pas une beauté. Elle serait défaut chez un autre. Chez vous, elle est l'expression d'une individualité si belle qu'elle ne peut pas n'être pas belle[1].

Voyez, je me confesse, pour que vous sachiez bien que je ne suis pas une *flatteuse*, que je vous dis strictement ce que je pense, à savoir que je vous admire, vous estime et vous aime infiniment.

GEORGE SAND

26 janvier 1856 [*lisez* : 1857].

J. MICHELET A GEORGE SAND

Madame,

Une ophtalmie, que l'hiver m'avait infligée, m'a privé de vous remercier plus tôt. J'avais besoin pourtant de vous dire combien vos lettres me soutiennent et m'encouragent.

Toute parole qui tombe de votre plume, c'est l'immortalité.

Il ne me faut pas moins pour traverser les ronces de cet affreux XVIIe siècle, grandiose désert, où la subsistance morale et matérielle va tarissant, où la nature finit par ne plus nourrir l'homme, où la terre épuisée manque sous lui.

L'historien aussi y succomberait, madame, sans de glorieuses sympathies qui le soulèvent, et lui perpétuent son délai.

Je vous salue du cœur et vous remercie.

J. MICHELET

7 mars 57.

J. MICHELET A GEORGE SAND[2]

Paris, 31 oct. 57.

Madame,

Votre si belle lettre, à laquelle j'aurais dû répondre plus tôt, ne m'a pas quitté un seul jour.

Elle est restée là, devant moi, et elle m'a donné un courage... lequel?... devinez-le... celui de ne pas me corriger de mes défauts.

Je les connais et je les sens. Mais je crois qu'ils font tellement

1. Michelet a souligné tout ce paragraphe et mis en note : « Critique, conseil, garder mes défauts. »

2. Cette lettre est une réponse plus précise à la lettre du 26 janvier, à laquelle Michelet avait cependant déjà répondu le 7 mars.

partie de ma nature et de mon style, qu'en les perdant, je perdrais tout.

Je vous adresse encore et vous prie d'agréer un livre[1], où, tel quel, qualités et défauts, je suis tout entier, plus peut-être que je ne l'ai été nulle part. Et cependant je l'ai moins fait que rédigé, profitant des faits et des observations recueillies *(sic)* par ma femme, de ses idées. Je n'y suis guère que pour la forme.

C'est donc le livre d'une femme que je vous offre. Recevez cet hommage de deux personnes qui, non seulement vous admirent (cela leur est commun avec tout le monde), mais vous admirent de cœur et vous sont tendrement dévouées.

J. MICHELET

GEORGE SAND A J. MICHELET

Je suis bien heureux, monsieur, de votre généreux et constant souvenir. Je vais lire *l'Insecte*[2] avec un grand intérêt et un grand bonheur, j'en suis certain. Nous avons dévoré *Henri IV et Richelieu*. Je vous ai trouvé *dur* pour ce dernier; mais, qu'on se dispute intérieurement avec vous ou que l'on vous cède sans résistance (ce qui arrive le plus souvent), on est avide d'avoir la suite, et on est là dans un drame palpitant qui paraît tout nouveau, et dont on attend l'acte suivant avec l'impatience de la fièvre. Remerciez pour moi madame Michelet, non seulement de la bienveillance qu'elle m'accorde, mais encore, et surtout, de la nouvelle vie qu'elle donne à une âme comme la vôtre, déjà si vivante et si vaste. Croyez bien tous deux que vous n'avez pas de lecteur plus attentif, plus charmé et plus dévoué que moi.

GEORGE SAND

Nohant, 9 novembre 57.

J. MICHELET A GEORGE SAND

1er décembre 1858.

Madame,

Absent toute l'année de Paris, et menant une vie errante pour la santé de ma femme, j'ai appris avec beaucoup de peine que la vôtre avait été altérée. Vivez, madame, vous êtes l'une des deux ou trois personnes auxquelles tient encore la gloire de la France.

1. *L'Insecte*.

2. *Henri IV et Richelieu* avait paru le 27 mai; *l'Insecte*, le 14 octobre 1857.

Vous de moins, combien elle serait diminuée, et découronnée!

Dans le petit livre de *l'Amour*[1], que vous avez dû recevoir, quelles que [soient] nos différences sur tels et tels points, j'ai eu l'heureuse occasion d'exprimer mon admiration pour votre génie.

Mais je n'ai pas assez dit combien je suis touché d'un mérite moins célébré, et si grand! votre bonté, l'excellence de votre cœur.

Le mien vous est très dévoué.

J. MICHELET

J'adresse surtout ce petit livre à monsieur votre fils, qui, je crois, n'est pas marié encore.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur,

Des malades et des morts, hélas! m'ont pris ma vie, depuis quelque temps. Je n'ai pu encore lire. Je reprends mes occupations bien arriérées, et je vais commencer par vous. Permettez-moi d'abord de vous remercier de ce que vous me dites de bon et d'affectueux et de l'envoi de ce livre que, d'avance, je sais être beau et bon, comme tout ce que vous écrivez et tout ce que vous pensez.

GEORGE SAND

Nohant, le 26 décembre 1858.

GEORGE SAND A J. MICHELET[2]

Nohant, 14 février 1861.

Quel beau livre, monsieur[3]! C'est un des plus beaux que vous ayez faits, assurément, et qu'on ait faits de notre temps! Vous êtes un rare et vaste esprit, et chaque tentative nouvelle dans l'histoire de la vie planétaire marque en vous une recrudescence de travail, d'émotion et de puissance. Avec une franchise qui est un hommage

1. L'*Amour* avait paru le 18 novembre 1858.

2. Michelet a écrit en tête de cette lettre : « Madame Sand me conseille : minéralogie, botanique..., électricité pour *bouquet*. »

3. Il s'agit de *la Mer*. — Le 20 janvier 1861, George Sand écrivait à ses amis Périgois :

« Lisez-vous *la Mer* de M. Michelet? C'est très beau, avec les défauts que vous lui savez, incapable qu'il est de toucher à la femme sans lui relever les cottes par-dessus la tête; mais dans cet ouvrage-ci, les qualités l'emportent; dans le commencement, il y a un vaste et magnifique sentiment, de la grandeur, de la couleur et de la vie... » (*Correspondance de George Sand*, t. IV, p. 227.)

de plus rendu à votre génie, je dois vous dire que mon impression a fait beaucoup de réserves quand j'ai lu *la Femme et l'Amour*. Mon sentiment est autre sur ce grand point de départ. Mais je n'ai pas voulu en écrire la critique et je ne veux pas vous la faire. Vous êtes de ces forces à tant d'égards bienfaisantes et civilisatrices qu'à moins d'être critique par état, et forcé par conséquent de tout dire, on aime mieux laisser le témoignage public et privé de l'admiration sans restriction pénible et inutile. Si j'indique à vous seul cette restriction intérieure, c'est pour rester vraie et pour m'abandonner mieux à l'admiration sans bornes qu'à tant d'autres égards vous me semblez mériter.

Il vous reste deux beaux livres à faire et que vous êtes, je le parierais, en train de préparer : *la Minéralogie*, la vie chimique et physique du globe, source des plus beaux aperçus, monde mystérieux et admirable où l'électricité fait la fonction de révélateur par excellence, et *la Botanique*, où l'électricité joue le même rôle et où votre sentiment de poète et de grand artiste trouvera, *sans métaphore*, le bouquet de ses jouissances. Vous savez toutes choses; dites tout ce que vous savez, afin que les aveugles de ce monde apprennent à voir, à comprendre et à aimer ce paradis terrestre, cette adorable Cybèle dont leur malice et leur bêtise ont fait un enfer.

Je vais à Hyères ou dans les environs, revoir la mer, votre grande amie. Je pars demain, l'esprit tout rempli de ces grands tableaux par lesquels vous avez fait le tour de force de ne pas rapetisser la nature. Tout est là, je crois. Le peintre peut poétiser un petit sujet; mais quand on s'attaque à l'immensité, il faut être vous.

Agréez mille dévoués hommages de cœur.

GEORGE SAND

J. MICHELET A GEORGE SAND

Madame,

Une lettre de vous est une couronne. Donc, me voici payé du livre de *la Mer*, consolé des attaques; quant aux éloges, aucun n'ajouterait.

Affectueux respect. Mille vœux!

J. MICHELET

17 février 1861.

GEORGE SAND A J. MICHELET

Monsieur, votre grand esprit sert grandement l'humanité, la cause de Dieu dans l'homme et celle de l'homme devant Dieu. Vous êtes

la preuve qu'il a pardonné l'exécrable moyen âge, puisque la race humaine peut encore donner des hommes de cœur et de génie comme vous. Cette lecture de *la Sorcière* rend malade. L'indignation et l'horreur empêchent de dormir. Mais c'est l'œuvre d'un mâle courage, et vous donnez au monde des hypocrites des leçons dont l'histoire vous tiendra compte. Honneur à votre bravoure et à votre force qui semblent augmenter après tant de fatigues et de travaux. Agréez les plus sincères respects.

GEORGE SAND

Nohant 1er décembre 1862.

*
* *

Je n'ai point en connaissance de lettres postérieures à cette date. Bien que la sympathie, on vient de le voir, ait été croissant avec les années entre Michelet et George Sand, ces deux grands esprits ne se sont jamais tout à fait bien compris. Il y avait certaines incompatibilités entre eux, — entre leurs caractères comme entre leurs idées. — Mais il y avait aussi un lien moral très fort : tous deux avaient l'amour du peuple et une profonde bonté.

GABRIEL MONOD

FRANÇAIS D'AMÉRIQUE

A la fin de décembre 1903, lorsque j'arrivai à la Nouvelle-Orléans, se terminaient les fêtes célébrées pour le centenaire de la cession de la Louisiane par la France aux États-Unis. Dans le vieux couvent des Ursulines, était organisé un petit musée colonial. Il y avait des livres, des journaux, et, entre autres documents, la si curieuse relation du voyage des religieuses Ursulines, envoyées de Rouen à la Nouvelle-Orléans en 1727 pour soigner les malades et instruire les enfants de la colonie naissante. Il y avait aussi des vieilles cartes qui, en leur schématisme naïf, montraient clairement le rêve des colons français d'Amérique : tout en haut, l'estuaire du Saint-Laurent où apparut, en 1535, Jacques Cartier, conduisant la *Grande-Hermine*, la *Petite-Hermine* et l'*Émerillon*; puis Québec, Montréal, nos premières colonies; puis les grands lacs et l'Ohio, une longue ligne constellée de forts, tendue contre les colonies anglo-saxonnes de l'est; — puis le Mississipi dont le tracé vigoureux et large au milieu du pays inexploré, qui restait en blanc, disait bien que le grand fleuve avait comme le Saint-Laurent, enchanté l'imagination des premiers arrivants; tout en bas, enfin, l'île d'Orléans, avec la ville nouvelle baptisée en l'honneur du Régent.

Au début du XVIIIe siècle, sur ce continent neuf où les

fleuves offraient les premiers moyens de communication, les Français avaient rêvé de bâtir un grand empire, dont les deux extrémités seraient les deux larges estuaires et qui s'allongerait suivant l'admirable voie d'eau qui coupe le continent du nord au sud. Mais d'autres estampes, plus jeunes d'un siècle à peu près, représentaient la cession de la Louisiane par les Français sur la place d'armes de la Nouvelle-Orléans : le rêve avait pris fin. Les États américains, alignés le long de la côte de l'Atlantique, pouvaient s'étendre vers l'ouest sans crainte d'être coupés. Au rêve d'un empire français se développant du nord au sud, succédait le plan d'expansion anglo-saxonne d'est en ouest, — d'un océan à l'autre.

*
* *

Et pourtant, de cette grande construction ébauchée par les Français, il reste des traces aux deux extrémités du continent, au bord des deux grands estuaires. L'image de ces vieilles cartes m'aidait pendant ma visite à associer sans cesse le souvenir de Québec, d'où je venais, à l'impression que donne encore le vieux quartier français de la Nouvelle-Orléans. On l'appelle le Vieux-Carré. Il a gardé ses proportions d'autrefois. Seuls les cinq forts et les murailles qui le sertissaient sont tombés. Au centre, près de la levée du Mississipi, l'ancienne Place d'Armes est sans doute un endroit unique en Amérique, car elle est entourée de bâtiments proportionnés qui se font pendant. On ne les a pas posés là au hasard; ils sont l'œuvre d'un goût sûr, sensible à l'équilibre. Au fond de la place, la cathédrale, flanquée de deux petits hôtels à arcades, aux larges fenêtres cintrées, aux toits en pente : l'ancien Hôtel de Ville et l'ancien presbytère. Sur les autres faces, de grands bâtiments en briques avec frontons. N'étaient les bananiers qui poussent dans le petit square tout chaud, on se croirait en quelque coin provincial de Paris, en quelque place des Vosges. Tout autour de la place, dans les rues de Toulouse, d'Orléans, de Bordeaux, de Conti, des maisons basses avec de petits carreaux, des balcons, de lourdes portes-cochères, de larges cours intérieures — anciennes demeures riches qu'habitent maintenant des Italiens. Et tout ce pauvre

petit commerce de détail défraîchi, niché dans cet ancien quartier luxueux, rappelle le Paris à la mode sous Louis XIII, — notre vieux Marais et ses grands hôtels.

Québec est encore une petite ville provinciale française. Sur son roc couvert d'églises, de couvents et de séminaires, avec ses ruelles étroites qui dévalent presque à pic, où le silence est seulement secoué par le son des cloches, avec ses petites maisons frileusement closes, très nues, sans jalousies, vérandas, ni balcons, elle est de mine grise et sérieuse. De la terrasse près du fort, on voit le Saint-Laurent couler entre des falaises qu'escaladent ou couronnent des petites maisons toujours écrasées par la hauteur et le nombre des églises et des couvents. Sans doute, à la Nouvelle-Orléans, on est très catholique aussi, mais l'aspect de la religion est moins terne et moins sévère : la cathédrale Saint-Louis a gardé, du temps de la domination espagnole, un faux air de salle de spectacle, comme les églises napolitaines.

Avec des différences de couleur et d'aspect, la Nouvelle-Orléans et Québec, les deux vieilles villes auprès de leurs grands fleuves, restent les jalons extrêmes de l'empire projeté, et gardent jalousement leurs souvenirs français. « Pourquoi nous avez-vous abandonnés? » me demande-t-on à Québec, sitôt débarqué. — « Ah! quel malheur que vous nous ayez cédés! » est une des premières phrases que j'entends à la Nouvelle-Orléans. A des centaines de milles de distance, on m'énumère les mêmes griefs latins contre le conquérant ou l'acheteur anglo-saxon.

Dans la province de Québec, où règne l'Église catholique, l'Anglais reste l'ennemi qui, par la force, a conquis. Impossible pourtant d'être plus libéral et tolérant qu'il n'est : on est forcé de le reconnaître, mais c'est l'Anglais et on le hait d'une haine de race. Très peu de mariages entre Anglais et Français : l'Église les déconseille; la moitié des enfants échapperait à son contrôle. Et, fièrement, le clergé cite toutes les unions mixtes faites malgré lui et qui ont mal fini; il ne dit pas que la plupart des ruptures sont l'œuvre de son inlassable patience. En politique, c'est l'abstention, un désintéressement complet pour tous les problèmes qui ne touchent pas directement les Canadiens français et leur province. — A la Nouvelle-

Orléans, les sentiments des créoles de descendance française sont moins violents contre l'Américain qui n'a pas conquis, mais acheté. Toutefois, depuis la guerre de Sécession, la plupart des créoles ont perdu leur fortune. Et comme Sudistes, ils n'aiment pas les Américains du Nord, ces Yankees, ces étrangers. Les plantations ont été saccagées par la guerre, la fortune, qui était moins en terres ou en espèces qu'en têtes d'esclaves, a été détruite le jour où Lincoln signa l'acte d'affranchissement : la perte fut de cinq mille francs par tête; or, ces gens avaient souvent deux cents ou trois cents esclaves. On évoque le souvenir de ces armées yankees qui vivaient sur le pays, puis les temps de la « Reconstruction » quand les *carpetbaggers* gouvernaient le Sud avec les nègres contre les blancs. Et voilà pourquoi, à la Nouvelle-Orléans comme à Québec, les Latins se réfugient avec mélancolie dans le passé.

Leur fierté latine s'exprime par un culte touchant pour la langue. C'est une des formes de la coquetterie d'une Canadienne de vous faire remarquer qu'au Canada on parle la langue du XVIIe siècle, et une créole de Louisiane se vantera que son accent n'est pas très différent de l'accent parisien. Un sénateur canadien me disait avoir vraiment senti la supériorité de la vie intellectuelle à Paris, un jour qu'il était à la Chambre : « M. Jules Roche employait, pour exprimer la même idée, quatre ou cinq synonymes, alors que moi je n'en pouvais trouver que deux ou trois. » Les discussions officielles dans les Chambres de Québec se font en français. On a conservé comme loi civile le droit français, de même à la Nouvelle-Orléans. La loi est publiée en anglais et en français. Les arrêts de notre Cour de cassation sont cités et commentés. Dans les familles, on lutte pour l'usage du français. Au Canada c'est facile; en Louisiane, jusqu'à la dernière génération, le français était presque seul parlé dans les familles créoles. Maintenant elles avouent, à regret, que les enfants commencent à parler plus volontiers l'anglais.

L'orgueil d'être Latin s'exprime encore par le grand respect où l'on tient la politique et les carrières libérales. Je parlais un jour avec un Canadien d'un Français qui pensait à se faire naturaliser Canadien : « Il aurait bien raison, me

dit-il ; avec ses moyens il pourrait prétendre au plus bel avenir dans ce pays. — Quel avenir ? lui demandai-je. — Eh ! il parle facilement ; il n'a qu'à s'inscrire au barreau et à faire de la politique. » Presque tous les gouvernants de la province de Québec sont Français. Le Premier Ministre du Canada est Français, et tous les Français de là-bas sont personnellement fiers de son éloquence. Le gouverneur de la Louisiane et le maire de la Nouvelle-Orléans sont de descendance française. On est volontiers avocat, notaire, avoué. Écrire dans les journaux est le rêve de chacun. Mais les belles-lettres surtout tentent l'ambition de ces Latins.

Plusieurs fois l'an, les Canadiens sont visités par des conférenciers français qu'ils écoutent pieusement. Ces conférenciers leur parlent toujours de poésie, de roman, de théâtre, et leur donnent cette idée que la France n'est grande que par ses écrivains. L'Anglo-Saxon fait des affaires, il est bon pour cela ; le Latin est mieux doué pour les carrières libérales. Résultat : Québec et la Nouvelle-Orléans continuent de fourmiller de cercles, salons et concours littéraires, de prosateurs et surtout de poètes, tous célèbres. A Montréal, dans les affaires importantes, on ne compte que peu de Français et ils parlent maintenant plus volontiers anglais que français. Les Canadiens français qui n'ont pas l'honneur des fonctions libérales ou publiques, — et qui sont, d'ailleurs, bien entendu, la grande majorité, — sont petits employés ou commerçants au détail, agriculteurs ou défricheurs.

*
* *

Il y a toujours eu de grandes différences entre la vie des Français du Canada et celle des Français de Louisiane. Avant 1763, la date funeste où le traité de Paris céda le Canada à l'Angleterre, nobles et fonctionnaires avaient une vie facile au Canada ; mais alors ils partirent ; et les Canadiens abandonnés de leurs seigneurs, de leurs officiers, de leurs marchands, restèrent environ soixante mille, presque tous agriculteurs ou défricheurs, rivés de près au sol, menant dans ce climat sévère, sous la domination de leurs prêtres, au milieu d'Anglais qu'ils haïssaient, une vie austère et dure.

Pendant près d'un siècle, ils restèrent isolés, sans relations avec la France, qui presque toujours était en guerre avec l'Angleterre. Ce fut un grand événement que l'arrivée en 1854 de la frégate *Capricieuse*. Les vieillards en parlent encore avec émotion.

Les Canadiens français mènent toujours la vie d'autrefois. Vie d'agriculteurs le long des rives du Saint-Laurent sur des terres de plus en plus morcelées, découpées par des barrières perpendiculairement au fleuve, en longues bandes parallèles étroites, pour que chaque héritier ait une part de la rive où la terre est plus riche. Vie de défricheurs dans le nord, sur le plateau Laurentien. Et il s'est trouvé qu'en menant cette existence laborieuse et modeste, en continuant à haïr l'Anglais, en gardant ferme leur religion et leur langue, en se reproduisant abondamment, les Canadiens, un peu sans s'en douter, ont accompli une énorme tâche.

De ces 60 000 colons, sont sortis les deux millions de Français que l'on compte au Canada, et le million émigré aux États-Unis. Sans immigration pour renforcer leur race, sans influence intellectuelle pour fortifier leur langue, livrés à eux-mêmes, ils ont formé le tiers de la population actuelle du Canada. Dans leur province de Québec, ils se sentent pratiquement inexpugnables : derrière eux, le nord fuit à l'infini, presque inexploré ; eux seuls — ils le savent bien — le défricheront ; ils auront toujours la place pour s'étendre et multiplier. A l'ouest le grand plateau est désert. A l'est et au sud seulement ils ont des voisins d'une autre race : ils font face à la province anglo-canadienne d'Ontario et aux États-Unis. Là, ils peuvent masser leurs forces, les pousser contre les forces ennemies, et il est sûr que les Canadiens français gagnent plus dans Ontario que les Anglais dans Québec. Ils occupent peu à peu, silencieusement, les places abandonnées par les Anglo-Saxons, qui s'en vont à l'ouest. La langue que parlent ces Canadiens est composée de termes de métier, comme la langue de nos artisans et de nos paysans, et aussi de termes entendus à l'église, — tout cela prononcé lentement avec un fort accent normand indélébile.

Tout à côté de leur tâche de chaque jour, il leur faut l'église. Pour attirer des colonies de défricheurs dans le nord

de la province, on doit installer une petite église, autel rustique entouré de quelques planches. Ils sont très croyants; ils n'ont jamais douté. Ils aiment à sentir près d'eux un prêtre qui puisse les absoudre de leurs péchés, qui les aide à bien vivre en leur donnant des conseils sur le défrichement, la culture, les affaires de famille, et, ce qui est plus important, qui les aide à bien mourir. Mais l'église pour eux c'est encore autre chose, me disaient les prêtres eux-mêmes. C'est un lieu de réunion fixe. Ils savent que le dimanche, après la messe où ils viennent de très loin, ils trouveront sur le parvis des « pays », et qu'on pourra causer longtemps, et c'est un besoin de sociabilité très fort que satisfait la petite église de planches dans la solitude de la forêt.

A cette masse compacte, un peu terne, mais solide d'hommes du nord fixés au sol, la Louisiane n'offre comme pendant qu'une petite colonie, isolée, près d'un golfe chaud, dans une ville très méditerranéenne, où des souvenirs latins meurent mélancoliquement, — sorte de frange légère, brillante, inconsistante, ourlant l'estuaire d'une vallée où vivent 35 millions d'hommes de races différentes. En Louisiane, il y a toujours eu une tradition de vie facile et luxueuse. Affaire de climat et d'histoire. La Nouvelle-Orléans fut fondée sur le fleuve, non loin du golfe, pour guetter le fabuleux métal des mines mexicaines et les richesses des Indes Occidentales. Reconnue par le Régent comme propriété de la Compagnie de l'Ouest, la Louisiane fut décrite par Law et ses spéculateurs comme un Eldorado où la rosée se muait en or.

Vers 1791, de nombreux cadets y arrivèrent de Saint-Domingue après la révolte des noirs, avec des habitudes de luxe et de plaisir. En même temps, arriva aussi une troupe de comédiens français, et il y a toujours eu depuis un théâtre français à la Nouvelle-Orléans. Avec la cathédrale, c'était, et c'est toujours, l'institution chère aux créoles. En Amérique, la Nouvelle-Orléans avait si bien la réputation d'une ville gaie qu'on l'appelait Paris. Vers 1840, c'était, quant à la population, la troisième ville de l'Union, et, avec New-York, la plus grande place de commerce. Avant les chemins de fer, le Mississipi était pour tout le continent le grand moyen de communication. Les produits manufacturés dans le Nord-Est venaient par

mer et étaient distribués par le fleuve dans l'énorme vallée. Des lignes régulières de bateaux remontaient jusqu'à Pittsburgh : 50 p. 100 de la récolte du coton étaient amenés par de pittoresques bateaux de rivière. « Ils étaient chargés de balles jusqu'à la cheminée, me dit un vieillard, et notre levée au bord du Mississipi était blanche de coton ». Les grandes plantations de sucre ou de coton étaient au bord du fleuve : « Je vivais sur l'une d'elle avec mes parents, je me rappelle, étant enfant, ces gaies descentes à la ville, au moment du carnaval, en glissant sur le fleuve. On menait joyeuse vie sur les bateaux ».

La vie sur la plantation était large. Les chevaux et les domestiques n'étaient pas chers. On recevait beaucoup. Mais l'acte d'affranchissement ruina la fortune des propriétaires d'esclaves. Après la guerre, impossible de trouver des bras pour cultiver le sol. Les nègres allaient à la ville flâner et, vêtus de couleurs claires, se montrer. Être libres pour eux, c'était pouvoir faire tout comme les blancs. Il fallut hypothéquer la terre pour vivre. Les frais d'hypothèques étaient très lourds. Au bout de quelques années la valeur de la terre se trouvait tout entière engagée. Et ces familles créoles n'ont jamais pu se relever, soit que l'amoncellement des décombres fût trop lourd, soit manque d'énergie chez ces gens habitués à une vie facile. Et voilà qu'avec une grande solennité triste, le vieillard m'énumère les noms de ces familles riches, — naguère. Presque toutes ruinées, disparues du pays, retournées en France, ou végétant en quelque coin de la Nouvelle-Orléans, quelques-uns à donner des leçons, à conduire des tramways.

Les femmes surtout ont conservé le regret de cette fortune passée et aussi, dans leur pauvreté, un certain aristocratisme d'anciens maîtres d'esclaves. Et il y a peu de relations entre ces vieilles familles et les Français récemment venus de France, qui font le petit commerce. Dans le vieux quartier français, subsiste, comme témoin de cette vie d'avant la guerre, parmi les vieilles maisons, un énorme caravansérail — l'ancien hôtel Saint-Louis — complètement abandonné. Tout est resté en place, dans la solitude et la poussière : des centaines de chambres, une grande salle des fêtes, et, juste

au-dessous, au rez-de-chaussée, un marché aux esclaves avec les comptoirs, les noms des vendeurs, les entraves de bois pour les chevilles noires. Pendant son séjour en ville, dans l'hôtel même, le planteur faisait sa provision d'esclaves. Impossible quand on entend évoquer par les créoles cette vie gaie, que l'éloignement rend encore plus fastueuse, impossible de ne pas penser à cette note familière aux gens de ma génération : la vie était si brillante sous l'Empire !

De cet heureux temps d'avant la guerre, reste la tradition de fêter le carnaval, d'organiser de longs défilés de chars, et aussi l'attachement au vieil Opéra français. Il est encore, ce vieil Opéra, au milieu du Vieux-Carré : de la rue, on dirait un vieux théâtre de quartier. Une troupe qui vient de France chante ou joue en français. Lors des fêtes du centenaire, au bal colonial, les descendants de la vieille France y ont dansé la pavane et le menuet en costumes. Cet Opéra, ils l'aiment sous leur climat quasi tropical, un peu comme les défricheurs canadiens, là-haut sur leur plateau, aiment leur petite chapelle de planches et la clairière aérée où l'on sait se retrouver. Dans la forêt du nord, comme près du golfe chaud, le caractère commun à ces descendants de Français que le climat, le type de vie ont rendu si différents, c'est un intime et profond besoin de sociabilité.

*
* *

Français du Nord et Français du Sud aiment à se remémorer leur commune origine.

Il y a deux siècles, c'étaient deux Canadiens, Iberville et Bienville, qui fondaient la Nouvelle-Orléans. Il y a quelques mois, Québec envoyait un représentant officiel aux fêtes de la Louisiane. A la Nouvelle-Orléans, il y a des familles canadiennes, et près du Mississipi on trouve encore, groupés en colonies, ces touchants Acadiens, qui vinrent là après leur expulsion d'Acadie. Les Canadiens, quand ils sont obligés de quitter leur province de Québec, vont, d'instinct ou volontairement, s'installer aux endroits où s'élevaient de vieux forts français. A Détroit, par exemple, site de l'ancien fort Pontchartrain, il y a, dit-on, deux mille familles canadiennes.

La préoccupation principale de tout Canadien est d'affirmer sans cesse que sa race vaut bien la race anglaise. Pourtant, l'avantage du nombre en certains points mis à part, les Canadiens ne sont pas généralement les plus forts. Les Anglais tiennent les affaires, et ont l'avantage d'une instruction plus moderne. Pour justifier leurs prétentions à l'égalité, les Canadiens, jusqu'ici, ont fait appel au passé plus qu'au présent. Et, s'ils se disent Français avec tant d'énergie, c'est qu'ils ont besoin d'une histoire très vieille, très glorieuse, — glorieuse à de certains moments aux dépens de l'Anglais lui-même. Nul héros n'est plus populaire, chez ces descendants de royalistes, que Napoléon, — l'ennemi quelquefois heureux des Anglais.

Cet attachement pour les choses françaises, profond mais vague, n'a guère l'occasion de s'affermir et de se renouveler. Certaines familles de Louisiane viennent quelquefois en France, lisent des journaux et des livres français. Les Canadiens viennent peu chez nous, et le contrôle de l'Église, même à Montréal et à Québec, sur les publications françaises est assez sévère pour empêcher toute infiltration d'idées modernes. Il est impossible de trouver dans une librairie française un volume de Taine ou de George Sand. Tout de même, on continue à prendre un intérêt aux choses françaises. On se réjouit ou l'on s'afflige sur des échos de ce qui se passe là-bas. Un Américain, candidat à la mairie de la Nouvelle-Orléans, qui, certainement, allait être nommé, perdit tout à coup sa chance, il y a quatre ans, pour avoir dit à un journaliste qu'un pays où un procès Dreyfus était possible était un pays fini : créoles et Français, entraînant les votes catholiques des Italiens et des Irlandais, firent passer contre lui un descendant de Français.

Cependant, on comprend peu et on aime peu la France d'aujourd'hui. « Je ne comprends pas la France actuelle, me disait sir Wilfrid Laurier, il me semble qu'elle n'est pas encore sortie de l'époque révolutionnaire. » A un moment, il me parla de mes « compatriotes » canadiens, puis il se reprit comme si ce terme impliquait plus de communauté d'esprit qu'il n'en existe en réalité. Dans ces derniers temps, les congrégations sont venues, nombreuses, de France. Le Ca-

nada est une terre bénie pour les moines. « Ils arrivent ici presque en guenilles, me dit un Canadien très catholique. Deux ans après, ils font construire un large couvent avec l'argent récolté. » Sous l'influence des congrégations et du clergé, la France actuelle est jugée comme une terre sacrilège. Parlant de la France, un vieux pêcheur acadien disait : « Ah oui ! cette grande ville. » Et telle est bien l'idée qu'on se fait de la France dans le peuple : une énorme ville, perpétuellement agitée, où il y a des barricades, où l'on se bat, terre d'anarchie, de persécution, où l'on ne croit à rien, où toute forme politique est instable. Aussi est-ce bien le passé qu'ils aiment quand ils se disent Français de cœur. « Vous entendrez ici la langue du XVIIe siècle », me répète-t-on avec conviction[1].

L'opposition que les libéraux canadiens, tous respectueux de l'autorité de l'Église, font aux conservateurs, c'est un peu le genre d'opposition des parlements gallicans du XVIIe siècle au parti ultramontain. Et la justification donnée des privilèges de l'Église au Canada, — dîmes, contrôle de l'instruction, exemption de taxes, etc., — est la même que donne Taine au début de son *Ancien régime* : les services rendus à la race latine contre le Barbare, mais ici le Barbare c'est l'Anglais. Quand vous causez avec un Canadien, vous le sentez, sous sa politesse, toujours prêt à vous dire : « Vous n'avez ni foi, ni morale. Dieu merci, nous n'avons point d'idées communes, mais tout de même je vous aime bien parce que nous sommes de la même famille et que nous n'aimons pas ces gens du dehors. »

Le maintien de notre langue, au Canada, est dû au clergé catholique. Contre l'anglais protestant, il a défendu le français catholique. Après 1763, c'est le clergé qui a encadré la masse des paysans, laissés sans chefs au milieu d'étrangers. C'est le clergé qui a accompagné vers le Nord les défricheurs ; c'est le clergé qui a étranglé les *settlements* anglais sur la rive droite du Saint-Laurent ; c'est le clergé qui a ranimé l'usage de

1. Notre drapeau commence de n'être plus un symbole satisfaisant pour les Canadiens. Le drapeau qu'ils arborent pour signifier aux Anglais qu'ils sont Français est blanc, avec des fleurs de lys bleues aux quatre coins et un cœur saignant au milieu.

la langue française chez les Acadiens, qui a suivi en Nouvelle-Angleterre ces Canadiens que, par une grosse faute politique, il n'a pas su, depuis vingt ans, détourner vers l'Ouest. Il est sûr que catholicisme et langue française sont étroitement unis. On remarque en Nouvelle-Angleterre que, là où le clergé n'est pas français, mais irlandais, les Canadiens ne fréquentent plus l'église catholique où l'on prêche en anglais — et perdent en même temps leur langue et leur foi.

Dans la province de Québec, l'enseignement donné est confessionnel. Les Anglais protestants, qui sont la minorité, ont leurs écoles à part. Les Canadiens français ont les leurs où l'on n'enseigne qu'en français. Les maîtres de l'enseignement primaire sont presque tous des religieux. Le Comité de l'Instruction publique, qui est tout-puissant dans le choix des livres et des programmes, est composé des évêques, qui siègent de droit, et de laïques, nommés en nombre égal par l'État — en fait soumis aux évêques. Tout l'enseignement secondaire est aux mains des congrégations : il est subventionné par l'Etat et n'est pas contrôlé. L'enseignement supérieur est donné dans les deux séminaires de Montréal et de Québec et dans les deux universités Laval, annexes des séminaires. Ainsi se conserve au Canada l'étroite identification des deux termes : français et catholique.

Il est difficile de comprendre comment le français se conserve en Louisiane. A la Nouvelle-Orléans, il y a seulement deux petites écoles primaires, gratuites ou semi-gratuites, fondées par la colonie des Français récemment arrivés, — petites gens, laitiers, bouchers, employés, etc., — et où les enfants de créoles ne fréquentent pas. Elles sont tout à fait insuffisantes : il en faudrait d'autres dans les différents quartiers. Dans aucun établissement d'enseignement secondaire de jeunes gens on n'enseigne le français comme langue fondamentale. Dans leurs maisons d'éducation, où vont les enfants des classes aisées, les congrégations n'enseignent pas le français. Les jésuites sont même hostiles à cet enseignement. A l'Université, l'enseignement du français ne tient pas plus de place que celui de l'espagnol à l'Université de Toulouse ou de l'italien à Grenoble.

Dans les églises, on prêche en anglais. A la cathédrale seule on prêche en français et l'on prononce le latin à la française ; cependant, au service pour les fêtes du centenaire, le Père de la Morinière y a prêché en anglais. L'archevêque de la Nouvelle-Orléans est Français, mais il est avant tout archevêque et délégué apostolique pour les Antilles. Et le maintien de la langue française en Louisiane ne l'intéresse pas spécialement. Les couvents du Sacré-Cœur et des Ursulines enseignent davantage le français : c'est donc surtout par les femmes, dans la famille, à table, que la connaissance de notre langue se perpétue. Faible garantie de durée, si l'on songe qu'il est nécessaire aux jeunes gens de savoir l'anglais pour gagner leur vie. Les créoles les plus optimistes vous disent que dans cinquante ans l'usage du français aura disparu.

Ici donc, propagande catholique et propagande française ne vont plus de pair. C'est que tous les catholiques n'y sont pas Français. Il y a des Irlandais, des Italiens. Et la propagande catholique sera d'autant plus efficace parmi ces races jalouses que le clergé catholique sera plus indépendant du groupe français. L'Église catholique américaine a une politique curieuse à suivre, surtout dans la Nouvelle-Angleterre. Elle donne à beaucoup de groupements canadiens des prêtres irlandais. Elle évite tant qu'elle peut d'aider à maintenir des nationalités distinctes en donnant aux étrangers des prêtres parlant leur langue. Souvent les curés irlandais, en Nouvelle-Angleterre, font la quête pour bâtir une église. Ce sont les Canadiens qui donnent le plus d'argent. Une fois l'église construite, ils demandent un curé canadien : on le leur refuse. D'où scission. L'église payée par les Canadiens reste aux Irlandais, et les Canadiens paient pour une autre église. La population canadienne, si nombreuse en Nouvelle-Angleterre, n'a pas encore pu obtenir un évêque canadien.

On parlera encore longtemps le français au Canada, quand il ne sera plus qu'un souvenir en Louisiane. Tout de même, si l'on songe que, sans écoles sérieuses où l'on enseigne le français, avec un clergé indifférent ou hostile à cet enseignement, la langue s'est maintenue en Louisiane et qu'on y tient comme à une chose chère, on partage l'éton-

nement des Anglo-Saxons devant la difficulté d'assimiler ces descendants de Français. L'Allemand très souvent en une génération devient Américain. *Ubi bene, ibi patria* : telle est vraiment la formule de son patriotisme aux États-Unis. Tandis que ces descendants de Français, avec leur attachement sentimental pour ce qui ne sert plus et n'est plus qu'un luxe, sont une belle exception en Amérique. En Louisiane, le défaut d'homogénéité de la colonie, créole et française, hâtera la disparition de la langue. Ensemble, ils sont environ soixante mille. Au Canada, ils sont près de deux millions et ils forment un bloc. Il n'y a pas eu d'immigration française importante depuis le milieu du XVIIIe siècle et, pendant de longues années, les conditions chez ce peuple d'agriculteurs sont demeurées les mêmes. Quant aux personnes aisées qui sont dans les carrières libérales, comme elles font de la politique, elles restent unies au peuple électeur. Et l'Église est toujours le lien qui serre.

*
* *

Le rêve français de fonder un empire américain qui, du nord au sud, joindrait le Saint-Laurent au Mississipi prit fin en 1763 avec la cession de la Louisiane à l'Espagne et la perte du Canada. Cet échec fut fêté par les colonies anglaises de l'Atlantique : elles ne seraient plus perpétuellement menacées sur leurs frontières par une forte puissance militaire, belliqueuse; elles ne risqueraient plus de se trouver confinées au pays compris entre l'Océan et les Alleghanys. De plus, c'était la défaite de l'Idée catholique et latine, détestée par ces communautés religieuses de puritains, de quakers et de presbytériens, si pénétrés de la supériorité de l'Idée anglo-saxonne qu'ils l'ont imposée par leurs descendants à quatre-vingts millions d'hommes venus d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Le jour où ils s'émancipèrent de l'Angleterre, ils étaient maîtres du continent, libres de commencer cette marche vers l'Ouest, d'un océan à l'autre, sans ennemis sérieux, sans crainte d'avoir la route coupée par un peuple fort, marchant du nord au sud. Le développement des États-Unis s'est donc fait de l'est à l'ouest. Les gens de la Nouvelle-Angleterre ou de New-York, en

quête de terres et de vie plus large, ne descendirent pas au sud ; ils allèrent coloniser l'ouest près des grands lacs. De même les gens du Tennessee et des Carolines, les Virginiens ne se dirigèrent pas au nord, mais marchèrent vers le sud-ouest.

C'est surtout après la guerre de Sécession que ce mouvement vers l'ouest devint large et actif. Le canal Érié et les « trunk lines » entre le Mississipi et la côte atlantique détournèrent vers les ports de l'Atlantique le trafic de la vallée du Mississipi, qui, autrefois, suivant une pente naturelle, glissait vers le sud par le fleuve. Après la guerre, le Sud était ruiné : on y construisit peu de chemins de fer. L'opposition sociale et politique des deux régions subsistant très forte, les relations du Nord et du Sud étaient très réduites. C'est vers l'ouest que l'énorme courant d'immigration européenne s'engouffra, et s'engouffre encore continûment, dans le grand couloir entre le Saint-Laurent au nord, le Potomac et l'Ohio au sud. Les immigrants ne sont pas allés au Canada, aimant mieux être citoyens d'une république neuve que sujets du roi d'Angleterre ; ils ne sont pas allés au sud humilié, ruiné, où ils auraient rencontré la concurrence du nègre méprisé. La navigation sur le Mississipi disparut presque complètement. La Nouvelle-Orléans, de troisième, devint la douzième, pour le chiffre de population, parmi les villes de l'Union. Québec et Montréal, comparées à Boston, New-York, Philadelphie, semblèrent des provinciales endormies.

Or il semble que, depuis quelques années, un nouveau système de relations commerciales nord-sud, surtout par les voies d'eau, vienne se juxtaposer au système de relations est-ouest, créé surtout par les chemins de fer. Montréal et la Nouvelle-Orléans se développent proportionnellement plus vite, comme ports d'exportation, que New-York. Les céréales du nord-ouest et de l'ouest du Canada et des États-Unis sont en grande partie transportées vers l'est par les grands lacs, et cette navigation des grands lacs, de plus en plus active, profitera plus directement au Saint-Laurent qu'à l'Hudson. Les blés américains et canadiens sont surtout exportés en Angleterre ; or des steamers peuvent aller directement de Duluth sur les lacs jusqu'à Liverpool sans déchargement,

ce qui est impossible s'ils passent par New-York. De plus en plus, le Canada pousse vers l'Angleterre ses exportations détournées par le tarif des États-Unis. Et le Canada, de contrée purement agricole, devient industriel. Sa population augmente. Ses importations et ses exportations se développent. Montréal surtout profite de ce développement. Québec jusqu'ici manque d'*hinterland* à l'est et surtout à l'ouest. Au sud, Montréal confisque le trafic. Mais le nouveau projet du *Transcontinental Trunk railway*, s'il est réalisé, amènera directement à Québec les blés de Winnipeg.

D'autre part, aux États-Unis, la culture du blé et du maïs s'est beaucoup développée vers le sud-ouest, en Kansas, Missouri, etc., se rapprochant ainsi plutôt du golfe du Mexique que de l'Atlantique. Les ports du golfe ont été très améliorés. Aussitôt, des lignes de chemin de fer y sont venues aboutir, apportant les céréales, le coton et les bois. Le sud est devenu industriel ; il exporte du charbon, du fer, des produits de coton. Le commerce croissant avec les Indes occidentales et le Mexique développe encore ce trafic du nord vers les ports du golfe. Voilà enfin que, par le canal de Panama, le commerce de l'Extrême-Orient, de l'Australasie et de l'Amérique du Sud profitera directement, semble-t-il, à ces ports. Peu à peu on découvre à nouveau l'importance du Mississipi, comme voie naturelle de transport. On s'aperçoit qu'avec ses affluents il couvre une vallée immense, où vivent plus de trente-cinq millions d'hommes, où se trouvent maintenant le centre de production des plus importantes céréales (Illinois), le centre des manufactures (Ohio), le centre de la population (Indiana). On parle d'améliorer le fleuve, de l'unir avec les grands lacs par un canal jusqu'à Chicago, de rendre l'Ohio plus navigable.

Grands lacs, Ohio, Mississipi, les voies d'eau découvertes par des Français et dont l'admirable continuité avait donné l'idée d'un Empire, reprennent donc leur importance passée. Québec, surtout Montréal, et la Nouvelle-Orléans, premiers établissements fondés par les vieux explorateurs français sur les deux grands estuaires, par lesquels ils avaient fait leur entrée sur le continent neuf, sont les grands emporiums de l'avenir. Les descendants de ces Français, qui de génération

en génération se sont transmis sur place les regrets de leurs pères sur l'Empire perdu, seront-ils capables de profiter de ce retour des choses?

Pour le sud, nous avons vu qu'il n'est pas permis de l'espérer. Mais les deux millions de Canadiens français, solidement établis et groupés dans leur province, maîtres de Québec, à moitié maîtres de Montréal, tenant les deux rives du grand estuaire, sont-ils prêts à capter ce courant de prospérité qui, venant du pays entier, coulera entre ces deux rives?

C'est dans la lutte économique que se décidera vraiment la prétention des deux races à la suprématie politique. Tout le commerce et l'industrie sont aux mains des Anglais ou des Américains. Il y a peu d'espoir d'un changement. L'initiative ne viendra pas de l'Église. Elle continuera de donner un enseignement confessionnel, latin et grec, formel et distingué; elle n'entraînera pas les intelligences pour l'action; elle ne préparera guère des cerveaux pour le commerce et l'industrie ou les inventions techniques. Elle continuera de diriger la politique française canadienne, avec un sens politique dont on peut douter, depuis qu'elle a laissé passer le moment d'établir une forte colonie au Manitoba qui, un jour, sera le centre politique du pays, — préférant garder le troupeau massé dans la province de Québec, incapable toutefois de prévenir l'immigration aux États-Unis.

L'initiative ne viendra probablement pas des Canadiens eux-mêmes. Ils refusent avec dignité de fréquenter les Anglais et leur université. Ils sont très contents de leur sort et assez contents d'eux-mêmes. Ils restent fidèles à l'Église en ne prenant que la culture qu'elle leur octroie, — à la race latine, en exerçant de préférence les professions libérales, les plus nobles du monde. Ils sont avoués, notaires, avocats et poètes. Ils croient qu'une masse de deux millions d'hommes ne s'entame pas. Ils regardent vers le passé, sont fiers de parler le langue du XVIIe siècle, et s'imaginent représenter la vraie tradition française que nous avons perdue en France. Ils rêvent d'un Canada français ayant sur l'Amérique du Nord l'ascendant intellectuel que la France avait sur l'Europe, au temps où — selon eux — elle était grande.

Ils ne se doutent guère qu'on n'agit point sur des Anglo-

Saxons lâchés en pays presque neuf, avec des formules d'autrefois. Ils ne s'aperçoivent pas que la langue canadienne, ce français d'il y a deux siècles qu'ils ont immobilisé, est très pauvre, que partout où, sans avoir l'avantage du nombre, elle entre en contact avec la langue anglaise, elle ne résiste pas, se corrompt et se dégrade. Ils ne semblent pas comprendre qu'il ne suffit pas d'employer des mots français pour avoir nécessairement des idées françaises qui s'imposent au monde... Toutefois, j'ai rencontré quelques esprits libres prêts à lutter contre cette torpeur satisfaite. Il vaudrait la peine d'établir des relations intellectuelles suivies entre le Canada et la France d'aujourd'hui. Il serait de notre intérêt d'avoir dans l'Amérique du Nord deux millions de congénères groupés, avec une conscience de nationalité indépendante, parlant non seulement notre langue, mais comprenant les idées de la France d'aujourd'hui. Seulement il faudrait leur parler le moins possible de littérature et tâcher de leur montrer que la France est grande aussi par ses écoles scientifiques, ses inventions techniques, sa démocratie laborieuse, leur donner une vue plus exacte de notre vie sociale et politique, les déshabituer de regarder la France comme une grande ville troublée d'agitations vaines, en les priant d'étudier la vie de nos provinces où s'est trouvée la vraie force stable, qui a souvent rétabli l'équilibre rompu dans bien des crises, bref leur faire comprendre que, heureusement, nous ne sommes pas restés en l'état où leurs pères nous ont laissés, quand ils s'embarquèrent pour les Amériques, et qu'il a fallu un rude labeur à la vieille France pour garder, entre des rivaux grandis, une grande place dans le monde renouvelé.

LOUIS AUBERT

CHODERLOS DE LACLOS

I

Vers le temps où Cythère, devenue « sensible » après avoir été libertine, n'était peuplée que de bergers langoureux et de tendres bergères, en 1782, parut un des livres les plus noirs qu'on ait jamais écrits : *les Liaisons dangereuses*. L'auteur, Choderlos de Laclos, y présente deux personnages qui semblent donner le ton à la bonne compagnie : le charmant vicomte de Valmont et la séduisante marquise de Merteuil nous ouvrent leur cœur. Le vicomte a la cruauté d'un bandit et les ruses d'un filou; la marquise surpasse son complice en hypocrisie et en science raffinée du mal; une atroce émulation multiplie leurs crimes. Ce livre inspire à beaucoup d'honnêtes gens plus d'horreur que les ouvrages les plus licencieux, et le nom de l'auteur est resté maudit. Cependant ses lettres intimes, le témoignage unanime de ceux qui l'approchèrent nous le révèlent sensible et bon, incapable de haine, aimant sa femme avec une ardeur naïve, père excellent et ami délicieux. Quel fut donc le secret de cet homme étrange, qui n'a laissé sur sa route inquiète qu'un petit livre cruel et délicat?

***

Pierre-Ambroise-François Choderlos de Laclos naquit à Amiens le 19 octobre 1741. Son père était secrétaire de

l'Intendance de Picardie et Artois. Les Choderlos avaient été anoblis vers 1700, par des charges administratives. Originaires de Franche-Comté, ils couraient la France comme fonctionnaires ou officiers de fortune. C'était une famille modeste et intelligente, dont les mœurs étaient fortes et la culture distinguée, et que l'ordre social opprimait alors de tout son poids. L'auteur des *Liaisons* avait un frère aîné, qui partit fort jeune pour l'Inde, au service de la Compagnie, et y resta de longues années. Lui-même annonçait un caractère énergique, aventureux et montrait du goût pour les sciences : c'était « un écolier avide ». Son père le fit entrer en 1758 à l'École de la Fère, d'où il sortit, deux ans plus tard, lieutenant d'artillerie. Dans cette arme savante, s'engageaient de préférence les fils de la bourgeoisie et de la petite noblesse, bien doués, mais dépourvus de protections.

La *Nouvelle Héloïse* fut une révélation pour son âme brûlante. Il apprit là tous les mystères et les ravissements de l'amour; il s'enivra de « ce livre délicieux ». Rousseau devint le maître de son cœur. Dès lors, on le taxait d' « exaltation »; il prétendait que la seule consolation, dans une grande douleur, est de se sentir inconsolable. Avec une telle chaleur de sentiments, un adolescent de condition moyenne et d'esprit supérieur cède aux élans de l'ambition. Ce fut cette passion frénétique, infatigable, qui remplit la vie de Choderlos de Laclos et qui l'explique tout entière.

A vingt ans, la gloire était l'idéale maîtresse du jeune artilleur. Hélas! la vie monotone de garnison devait être la morne destinée de sa jeunesse. Il s'était engagé dans un corps de formation nouvelle, qu'on rassemblait à La Rochelle en vue d'expéditions lointaines; sur un contre-ordre ministériel, le nouveau régiment partit tristement pour Toul et prit, selon l'usage, le nom de sa nouvelle garnison. En 1766, il passe à Strasbourg; en 1769, à Grenoble; en 1775, à Besançon, où il retourne en 1778, après un séjour d'un an à Valence. Sans occasion de se distinguer, Laclos gagna tous ses grades à l'ancienneté. Il est sous-aide-major en 1767, capitaine en 1771, aide-major en 1772, capitaine-commandant en 1780, au moment d'atteindre la quarantaine. C'était un excellent officier, actif, instruit, connaissant à fond toutes les

parties de son métier. Il sert « par ambition », écrivent ses inspecteurs, et travaille « par goût ». Son colonel le juge « plein de talent et de mérite », et lui donne des missions de confiance. Mais, pendant une longue période de paix, perdu en province, l'ardent officier n'avait connu du beau métier des armes qu'une ingrate servitude. Son ambition refoulée s'aigrissait. Pour la distraire, Laclos se répandait dans le monde et s'adonnait à la poésie. Pendant ses congés, ses « semestres », il courait à Paris, fréquentait les salons littéraires et les coulisses. On l'y connaissait comme un bel esprit de province, galant et frondeur. En 1774, il fit paraître, sans signature, une *Épître à Margot* que le public s'arracha, parce que madame Du Barry en prit ombrage :

... Quoi ! dans ce monde singulier,
Triste jouet d'une chimère,
Pour apprendre qui doit me plaire,
Irai-je consulter d'Hozier ?
Non, l'aimable enfant de Cythère
Craint peu de se mésallier.
Souvent, pour l'amoureux mystère,
Ce Dieu dans ses goûts roturiers,
Donne le pas à la bergère,
En dépit des seize quartiers.

Il tournait fort joliment les petits vers malicieux, dans la manière de Voltaire : c'était un lettré de race. Mais son imagination courte et sèche échouait piteusement dans le genre lyrique. On a de lui une *Épître à la Mort* et des *Conseils aux Princes*, qui sont des modèles de platitude. Il fit deux pièces pour la Comédie italienne, *Ernestine*, et *la Matrone*, qui ne réussirent pas mieux que la musique d'un certain Saint-Georges, qui les accompagnait. Dans une réponse en vers, qu'il adressait à La Harpe, on sent déjà percer l'ardent satirique :

N'est-ce pas une vérité
Que voir mourir l'objet qu'on aime
Vaut mieux que d'en être quitté ?
Si vous doutez de mon système,
Interrogez tous vos sultans.

De ces messieurs, Paris abonde.
On ne voit qu'eux dans le grand monde,
Bien scélérats, bien séduisants,
Petits despotes de tendresse,
Un peu Français par la faiblesse,
Mais bien Turcs par les sentiments.

C'est à Grenoble que l'auteur des *Liaisons* passa les plus vivantes années de sa jeunesse. On s'amusait fort dans la capitale du Dauphiné, vers le temps où Stendhal y naissait. Laclos était reçu par « la fine fleur de l'aristocratie »: il apportait dans le monde toutes les grâces d'un homme de salon et le charme d'un esprit infiniment subtil. Cet homme ardent se montrait calme jusqu'à la froideur ; la possession de soi était, avec la finesse, le trait le plus marqué de son caractère. Il traversera plus tard mille orages, impassible. Pour l'instant, c'était un merveilleux observateur, habile à surprendre les confidences, à démêler les intrigues, un conseiller ingénieux, un discret confesseur. Il prenait des notes, se promettant bien de les utiliser. C'est une marquise de Grenoble, « dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des impératrices romaines les plus insatiables », et un officier de ses amis, portant « un nom célèbre dans les sciences », et « qui aurait eu la réputation de Lovelace, si c'eût été un homme de cour », qui lui fournirent les modèles de Valmont et de madame de Merteuil. « J'avais bien par devers moi, avouait-il plus tard, quelques aventures assez piquantes ». Mais, en amour, il paraît avoir été un observateur distrait et un sentimental incompris. Pour avoir mis madame de Merteuil au ban de l'humanité, peut-être a-t-il souffert d'une inhumaine. Dans un fort joli conte, il raille la maladresse des gens d'esprit en amour. Ailleurs, il se peint lui-même, toujours tenté, toujours déçu, promenant partout « ses feux incertains », aimant les hasards de sa course errante et, par lassitude, en franc militaire, fidèle à Margot.

A la veille de la Révolution, l'ambition fermentait en province. L'armée était frondeuse. Les officiers de troupe haïssaient la haute noblesse, qui les chassait des hauts grades. Dans l'artillerie, corps d'élite, mais peu considéré, régnaient une égalité vraiment militaire et un parti pris d'opposition

à la Cour. Laclos fréquentait les loges maçonniques. En 1778, il s'occupait à établir la liste des grands seigneurs français, avec trois cents pages de notes « bien scandaleuses » sur leurs mœurs. Alors éclata la guerre avec l'Angleterre. Ses qualités techniques le firent employer à l'île d'Aix, que Montalembert fortifiait d'après de nouvelles méthodes. Mais les flottes anglaises ne se montrèrent pas. Ce fut pour le capitaine Laclos la déception suprême ; il ne devait plus désormais attendre que l'âge de la retraite et la croix de Saint-Louis. C'est alors que son cœur éclata. Il avait quarante ans, l'âge critique des ambitieux. Après avoir, a-t-il dit, « étudié un métier qui ne devait me mener ni à un grand avancement, ni à une grande considération, je résolus de faire un ouvrage qui sortît de la route ordinaire, qui fît du bruit et qui retentît encore dans le monde après que j'y serais passé. » Ce livre, il va le diriger contre ceux qui lui barrent la route de la fortune, contre les vils parasites qui exploitent le gouvernement de la France. C'est un pamphlet politique ; mais, pour éviter la Bastille, Laclos s'avisa de lui donner la forme d'un roman. Rousseau avait écrit l'*Héloïse* pour montrer comme il fallait aimer. Il va faire voir, lui, comment on aime à Versailles, et verser, dans *les Liaisons dangereuses*, vingt ans d'amertume et d'observation; son pamphlet devint celui de l'amour.

*
* *

Voilà Laclos célèbre, et le voilà perdu. Il avait pensé se peindre dans le chevalier Danceny, entrant dans le monde à vingt ans, naïf et généreux, mais cruellement détrompé par l'amour d'une Volanges et l'amitié d'une Merteuil ou d'un Valmont. Le public offensé ne l'entendit pas ainsi et grava sur son front le nom redouté de Valmont. L'ambitieux et galant capitaine passa désormais pour un monstre de perfidie, « un homme noir ». Montalembert dut le défendre contre une disgrâce ministérielle, en le déclarant indispensable à ses travaux. « C'est un autre moi-même », écrivit-il au ministre. A quelque temps de là, Laclos, qui s'occupait à la fois de dresser le plan du nouvel arsenal de La

Rochelle et de composer un gros traité, d'après Rousseau, sur l'*Éducation des femmes*, s'éprit passionnément d'une très jeune et jolie voisine, mademoiselle Soulange Duperré. Mais quelle mère eût accepté de donner sa fille à Valmont? Quelle fille n'eût craint le sort de Cécile Volanges? Il fallut bien que l'amoureux romancier en vînt à copier quelque peu son héros et recourût à ses ténébreux artifices. Il sut plaire « par des moyens doux », mais attendit encore longtemps le consentement d'une famille éplorée.

Le jour même de son mariage, il lançait un nouveau pamphlet. Dans une Lettre à MM. de l'Académie française sur l'*Éloge* de M. le maréchal de Vauban, proposé pour le prix de l'année 1787, il déniait à l'illustre ingénieur le titre de grand homme, l'accusait d'avoir dilapidé les finances publiques et prouvait la faiblesse de ses places par la facilité que Vauban lui-même avait eue à les reprendre. Le corps du génie, blessé dans sa foi, se souleva tout entier. Les foudres ministérielles s'abattirent, cette fois, sur le présomptueux artilleur. Il fut exilé à Metz, chercha en vain à servir dans les troupes turques, et se résolut à quitter l'armée.

Le vicomte de Noailles l'avait présenté dans les salons de Paris. Le vicomte de Ségur, admirateur passionné de son livre, le fit entrer comme secrétaire des commandements chez le duc d'Orléans. Celui-ci, curieux d'étrangetés, fut très heureux de posséder un « homme noir ». Le futur Philippe-Égalité était alors un fort aimable homme; roi de l'anglomanie, qui faisait fureur, crédule et débauché, il s'entourait de viveurs et de courtisans en disgrâce, qui haïssaient comme lui la Reine et cherchaient à se venger d'elle. A la veille de la Révolution, Laclos prend ainsi place parmi les Merteuil et les Valmont du Palais-Royal. Madame de Genlis, après avoir régné sur le cœur du prince, dirigeait sa conduite et gouvernait ses enfants. Vertueuse par principes, facile par nature, dominatrice par caractère, elle pressentit dans « l'homme noir » un rival et l'accueillit en ennemi. Laclos la couvrit d'épigrammes, la chassa de la politique et la rendit à ses élèves. Elle ne lui pardonna pas.

Le Palais-Royal vivait dans le souvenir de la Régence et complotait quelque Fronde : les *Mémoires* de Retz y servaient

d'Évangile, la liberté anglaise de prétexte : la politique des *Liaisons dangereuses* parut le dernier mot de l'art de conspirer. Les nouveaux frondeurs ne soupçonnaient pas plus que leurs aînés la démocratie qui devait les dévorer, mais ils avaient le goût de s'encanailler. Une révolution leur paraissait piquante; ils l'espéraient fructueuse. Dans les salons bien clos, on prend le goût de l'ouragan, d'un rapide et favorable ouragan. « Le fanatisme religieux ayant disparu, la guerre, disait-on, se ferait avec plus d'urbanité que jamais. » D'ailleurs, « le trône était assis sur des bases inébranlables, et le siècle se mourait d'ennui ». Laclos parut, sous les traits d'un officier pensif. C'était, dit Tilly, « un grand monsieur maigre et jaune, vêtu de noir »; ses yeux brillaient d'un feu sombre. L'heure de l'action sonne enfin pour lui. A quarante-huit ans, il a encore l'élan fougueux de la jeunesse. Sa froide énergie s'installe au Palais-Royal. Le prince et ses amis veulent se divertir? Qu'ils se confient donc à l' « homme noir »! Il se charge de les « travailler ». Dans une petite maison de Montrouge, qui appartenait au duc de Biron, le « parti orléanais » tint désormais ses assises nocturnes : Laclos en était l'âme.

Il s'agissait de faire du duc d'Orléans l'homme le plus populaire de France, de soulever le peuple, et d'imposer le prince au roi comme lieutenant général pour rétablir l'ordre. Sous l'Ancien Régime, l'argent passait pour le grand ressort de l'intrigue : le duc d'Orléans était l'homme le plus riche de France. Pendant les élections aux États-Généraux, Laclos fut chargé de rédiger, pour les fondés de pouvoir du prince dans ses baillages, des *Instructions* qui eurent le plus grand retentissement dans toute la France. Il y formulait nettement les revendications nationales et, le premier en France, proposait, en visant la Reine, l'établissement du divorce. Grâce à lui, le duc d'Orléans, déjà choisi comme député par la noblesse de Crespy-en-Valois, fut encore élu par celle de Paris : il s'inscrivait aux principaux clubs et liait parti avec les hommes les plus puissants sur l'opinion. Necker et Lafayette étaient trop honnêtes ou trop vaniteux pour entrer dans une intrigue particulière : Lafayette, d'ailleurs, méprisait le duc d'Orléans et, dès qu'il connut ses projets, les combattit résolument.

Mirabeau se laissa tenter. Il parut, de nuit, à Montrouge et reçut chez lui Laclos qui se glissait dans sa maison « avec les allures et le regard d'un conspirateur ». Laclos écoutait en silence l'exubérant tribun et, sans se livrer, flattait son ambition.

La tâche était plus facile avec les meneurs subalternes de la populace, qui fourmillaient au Palais-Royal. Pour eux, Laclos ouvrit la caisse de l'homme au trésor. Il fut l'agent d'un vaste plan de corruption politique et le bailleur de fonds des grands révolutionnaires à leurs débuts. Sans doute, on trouverait aussi sur ses listes plus d'un homme de l'Ancien Régime, Talleyrand et Mirabeau par exemple, à côté de Danton, Marat, Camille Desmoulins, Pitra, Paris et l'abbé Fauchet. Les « patriotes » de tout bord vinrent auprès de lui nourrir leur enthousiasme. Il s'entourait d'ombre et de mystère. L'or et les manœuvres du duc d'Orléans se retrouvent dans toutes les grandes journées révolutionnaires, sans qu'on puisse apercevoir son « infernal » secrétaire. « Jadis, dit Taine, il maniait en amateur les filles et les bandits du grand monde; maintenant il manie en praticien les filles et les bandits de la rue ». On l'entrevoit seulement le 5 octobre, « vêtu d'un habit brun », dans la foule qui envahit vers cinq heures le château de Versailles.

Son patron, le « prince tricolore », devenait aussi populaire que Henri IV; on l'appelait le « père du peuple »; mais il n'était ni de taille, ni d'humeur à conquérir un royaume. Le 14 juillet, Laclos l'envoya chez le Roi, pour lui proposer l'apaisement et lui arracher le pouvoir, mais le prince s'arrêta, tremblant, devant la porte du Conseil le 6 octobre, il parada sans agir. Comme la Révolution n'avait ni plan, ni guide, qu'elle s'avançait ainsi qu'une force de la nature, la Cour épouvantée s'en prit de tous ses maux à la seule cause qu'elle vit agir de près. Le Roi, la Reine, Lafayette lui-même se persuadèrent que le premier prince du sang était le seul moteur des troubles. Ils le croyaient soudoyé par le ministère anglais, dont les agissements n'étaient pas douteux. Frondeur lassé, Philippe était déjà dégoûté de l'émeute, qui lui coûtait trop cher et dérangeait ses plaisirs. Une réconciliation avec la Cour était, au fond, son vœu le plus cher. Après le 6 octobre, Lafayette, atterré, décida de le faire par-

tir pour Londres, sous le couvert d'une mission diplomatique. On renverrait ainsi le traître à ses complices, et sa fuite le perdrait à jamais dans l'opinion. A la surprise générale, malgré l'indignation de Mirabeau, le duc accepta sans résistance. On convint qu'il emmènerait avec lui Laclos. De conspirateur, passé diplomate, l'auteur des *Liaisons* traversa la Manche, la rage au cœur, Figaro taciturne, suivant son Almaviva fatigué.

II

Il resta neuf mois à Londres, avec son maître, dans une humiliante équivoque. Les instructions remises au duc d'Orléans par M. de Montmorin l'invitaient ironiquement à surveiller la Cour de Londres. Le prince passa son temps dans les clubs et les tripots, avec son ami le prince de Galles. Il suivait assidument les courses de chevaux et promenait en cabriolet, à la face de la pudibonde Angleterre, sa maîtresse, madame de Buffon. « Il boit une telle quantité de vin, écrivait l'ambassadeur de France, que l'on croit qu'il finira par devenir hydropique. » Entre temps, ce grand révolutionnaire intriguait avec M. de Calonne, qui était l'espoir de l'émigration. Renfermé dans sa maison, qu'entouraient les espions de l'ambassade, Laclos écrivait toute la journée et recevait de Paris une volumineuse correspondance. Il se jurait de reparaître bientôt sur ce grand théâtre. En attendant, il fallait simuler une retraite honorable, colorer d'un prétexte patriotique la fuite de son maître. Il veut négocier à tout prix, obtenir un succès, en compromettant au besoin le Roi et ses ministres, et faire rentrer le duc d'Orléans en triomphateur ou en victime. L'Assemblée se berçait alors de rêves pacifiques. Laclos fit donc proposer par son maître à M. de Montmorin de conclure avec l'Angleterre « une alliance forte et durable, qui imposerait la paix au reste de l'Europe ». Qu'on le laissât faire, il répondait de tout. Sans plus attendre, il commença d'intriguer contre Pitt, avec les whigs et l'entou-

rage du prince de Galles. Sa fertilité d'esprit fut incroyable, mais il ne convainquit personne : il avait cependant fait jaillir une idée neuve et féconde. Moins d'un an plus tard, Talleyrand à son début se lançait sur ses traces et voyait, non sans raison, dans l'alliance anglaise, le seul compromis possible entre l'Europe et la Révolution ; Talleyrand pensait encore de même en 1830. L'auteur des *Liaisons* fut ainsi le précurseur du grand diplomate.

Malgré les efforts de Lafayette, Laclos détermina son prince à rentrer à Paris pour la fête de la Fédération. Les souvenirs de la Fronde étaient à présent bien dépassés. C'est à la Révolution d'Angleterre que se reportaient maintenant les habiles et les prévoyants. Entre Louis XVI et l'Assemblée, l'abîme se creusait tous les jours. Bien peu de gens pensaient alors à détruire la monarchie, mais beaucoup de politiques estimaient que, seul, un roi nouveau accepterait sincèrement la Constitution. Que Louis XVI disparût, l'âge du Dauphin promettait une longue régence : à défaut du comte de Provence émigré, c'est le duc d'Orléans que la Constitution désignait pour l'exercer. Si le Dauphin venait à manquer, le duc d'Orléans était roi : ainsi Guillaume d'Orange avait remplacé les Stuarts. Or ce n'était un secret pour personne que Louis XVI et sa famille pensaient constamment à s'échapper. Laclos appelait cette fuite de tous ses vœux. Mais le duc d'Orléans le gênait plus qu'il ne le servait : il avait maintenant une peur affreuse de son terrible secrétaire, qui ne le lâchait plus.

*
* *

Dès son retour de Londres, Laclos entre à la Société des Jacobins, devenue, dans l'anarchie générale, le noyau le plus solide et la force la plus agissante. Tout de suite, il s'y fait une place. Orateur, il paraît à la tribune froid logicien et polémiste véhément. Le 31 octobre 1790, il fonde le *Journal des Amis de la Constitution*, qui publie la correspondance des sociétés jacobines affiliées ; dans de brefs commentaires, dans des notes rapides, Laclos rappelle la verve railleuse et menaçante de Desmoulins. Membre du Comité de Correspondance, il en devient un des meneurs occultes. Autoritaire et ombra-

geux, il proscrit les sociétés rivales, en particulier le *Cercle social* de Bonneville et de Fauchet, qui prêchait la communauté des biens ; il s'en prend de même aux républicains. Il affermit dans sa main le puissant instrument qu'il comptait employer au moment décisif. A Paris, il ferait appel à l'émeute pour provoquer la déchéance de Louis XVI (il tenait toujours en main les bandes du Palais-Royal), et les Sociétés de Jacobins répandues dans toute la France obéiraient à l'impulsion de la « Société mère. » Mais comment donner une forme légale au vœu populaire? Comment l'imposer aux représentants de la nation? Laclos crut trouver ce moyen dans le droit de pétition. L'Assemblée avait décrété que les pétitions individuelles étaient seules permises : elle prohibait sévèrement les pétitions collectives. Mais, remarquait insidieusement Laclos, n'avons-nous pas la liberté de la presse, qui permet d'imprimer, de publier, d'afficher? L'auteur d'une pétition peut donc inviter publiquement ses concitoyens à se joindre à lui ; un million de pétitions individuelles ne sont pas une pétition collective. « Par ce moyen, concluait-il, un seul individu, sans sortir de chez lui, peut faire parvenir à l'Assemblée Nationale une pétition revêtue de toutes les signatures du royaume. » A la monarchie du droit divin, Laclos imaginait, en somme, de substituer le plébiscite.

Après les événements de Varennes, sans se découvrir, il se multiplia. Danton paraît avoir été son complice. Conduit par son secrétaire, le duc d'Orléans alla se faire recevoir membre des Jacobins. Laclos soutint que la fuite de Louis XVI équivalait à une abdication. Qui devait être roi? le Dauphin. Déjà les journaux chantaient les louanges du futur régent; aux Jacobins, un membre s'écria qu'il fallait se jeter à ses genoux. Mais madame de Genlis veillait. Laclos lui avait pris le père; elle avait gardé le fils; c'est sur son cher élève, le duc de Chartres, que reposait maintenant son espoir. Elle fit une lettre où le duc d'Orléans déclarait renoncer à ses droits à la Régence, et ce pauvre prince, ressaisi par son ancienne maîtresse, tombant de Valmont en Merteuil, consentit à la signer. Laclos ne se tint pas pour battu ; il se jura de faire du duc d'Orléans un régent malgré lui.

C'est dans la nuit du 15 au 16 juillet, aux Jacobins, qu'il

joua sa suprême partie. Le moment était critique : l'Assemblée venait de consacrer, par un décret solennel, l'inviolabilité du Roi. Laclos présidait la séance. « Regardez au bureau, dit Michelet, cet homme noir qui sourit d'un air si sombre. » Il cède bientôt le fauteuil à son ami Anthoine, monte à la tribune et propose de faire une pétition contre le décret de l'Assemblée ; non pas au nom de la Société, qui n'avait pas ce droit, mais au nom de tous les bons citoyens de la Société. On l'enverrait aux autres Sociétés du royaume, considérées comme lieux de rassemblement des bons citoyens. Signerait qui voudrait, même les femmes et les enfants. A ce moment, la salle est envahie par une foule *venue du Palais-Royal*, qui acclame la pétition. Sur les instances de Laclos, on se range au vœu du « peuple ». Danton, Brissot, Laclos et deux autres sont élus commissaires pour la rédaction. Brissot arrive ; Danton fait le mort ; Laclos déclare qu'il tombe de sommeil et tend la plume au « mâle et sévère républicain », à Brissot, qui, très flatté, ne soupçonne pas « que ce soit ici un nouveau chapitre des *Liaisons dangereuses* ». Brissot rédige à dessein un manifeste vague, d'où pouvait sortir la République, et qui demande à l'Assemblée « de ne plus reconnaître Louis XVI pour roi et de pourvoir à son remplacement ». Laclos remercie, emporte la pétition, que Brissot vient d'endosser et de revêtir de son autorité populaire ; il ajoute à la fin ces simples mots : *par tous les moyens constitutionnels*. C'était la capsule orléaniste dans le fusil républicain. Au même moment, madame de Genlis faisait dénoncer à Bailly le projet des Jacobins. La pétition fut cependant portée, le 16, au Champ-de-Mars. Le républicain Bonneville, un autre ennemi de Laclos, remarqua les cinq mots magiques et les fit effacer. Le lendemain, la pétition redevenue républicaine fut de nouveau présentée au peuple et détermina le massacre du Champ-de-Mars.

Laclos avait perdu la partie ; il resta irrémédiablement compromis. Alléguant le vote illégal d'une pétition dans la nuit du 15 au 16, presque tous les députés jacobins se retirèrent aux Feuillants où ils fondèrent un nouveau club. Laclos, injurié, menacé par les royalistes, chassé par son maître, vit les Jacobins eux-mêmes se tourner contre lui. Il resta sans

amis, sans place et sans argent, essayant de fonder une industrie pour faire vivre sa femme et ses deux enfants. Mais le 10 août le remet en scène. Son quartier l'envoie à la municipalité provisoire. Celle-ci le rejette. Danton le nomme commissaire du pouvoir exécutif. Cependant l'ennemi a envahi la frontière et marche sur Paris. Dégoûté de la politique, Laclos revient à son ancien métier. C'est sur les champs de bataille qu'il veut illustrer sa vieillesse.

*
* *

Son ancien camarade Servan était ministre de la Guerre : il prit place à ses côtés avec Lacuée, Grimoard, Meusnier, Mathieu Dumas, tous officiers énergiques et experts, haïssant l'ancien régime et fidèles à la France, tous animés d'un esprit de défense nationale et dominés par Danton, qu'animait, dans ces jours tragiques, l'âme de la patrie nouvelle. Laclos partagea quinze jours leur labeur acharné. Bientôt il se fit envoyer à Châlons, commissaire du Pouvoir exécutif, auprès du généralissime Luckner (septembre 1792).

Tout annonçait la défaite. Kellermann et Dumouriez, ralliant les débris de l'armée royale, reculaient pas à pas devant l'envahisseur. Personne ne croyait sérieusement qu'ils pourraient arrêter Brunswick et l'armée prussienne. Servan ne pensait qu'à temporiser et à se replier derrière la Marne pour couvrir Paris; Châlons devait être le point général de concentration. Pour rassurer l'opinion affolée, le Conseil exécutif provisoire y avait installé Luckner, le dernier maréchal que la France possédât, le seul qui eût fait la grande guerre; mais ce n'était qu'un vieux reître à demi abruti, désorienté par les événements et rusant sournoisement avec le nouveau régime. A peine arrivé, Laclos, qui possédait les pouvoirs les plus étendus, arrache brutalement le commandement de cette main débile. Il s'empare de Luckner, le menace, le dénonce, écarte son entourage qui lui paraît suspect; en même temps, il monte à cheval, inspecte la place et ses environs, la déclare intenable et dresse hâtivement des plans en cas de défaite. Pont-Faverger sur la Suippe, telle est la position qu'il désigne aux généraux, s'ils sont forcés de livrer bataille. C'est

là « que M. de Praslin, en 1650, arrêta, avec des forces inférieures, les Espagnols et Turenne ». Mais, d'après lui, c'est vers Paris que l'armée doit se replier, en détruisant tout sur son passage ; c'est sous les murs de la capitale qu'on doit se battre en désespérés et « jouer quitte ou double ». Servan l'approuve. Pendant quinze jours d'une attente anxieuse, Laclos arme, encadre, instruit la tourbe indisciplinée des volontaires qui affluent de toutes parts. Lui seul s'entend à « calmer les têtes parisiennes ». Faute de fusils, il fabrique des piques ; il destitue les uns, gourmande les autres, « volcanise » tout ce qui l'entoure. Quand Dumouriez est tourné, il appelle Kellermann et travaille nuit et jour à la jonction. Il retourne enfin à Paris pour y préparer la lutte suprême et peut-être en assumer la direction... La victoire de Valmy déconcerta tous ses plans ; la France était sauvée, mais Laclos, encore une fois, avait perdu la partie.

En quittant le ministère, Servan le nomma général de brigade dans la ligne, et le choisit comme chef d'état-major de la nouvelle armée des Pyrénées, dont le commandement venait de lui être confié. Laclos partit pour Toulouse, où ne se trouvaient encore que quelques volontaires. En vain, il écrit au nouveau ministre, Pache, pour lui demander des hommes, des vivres, des munitions : Pache ne lui envoie que des papiers. Ce n'est pas son affaire ; il veut combattre à tout prix et voilà l'auteur des *Liaisons* qui entreprend la séduction du « père Pache ». Le roi d'Espagne tremble de peur au fond de l'Escurial, mais le général Laclos assure qu'il nourrit les plus noirs desseins. Il faut le prévenir ; il faut une armée aux Pyrénées. Si la guerre n'éclate pas avec l'Espagne, il faut tout de même une armée aux Pyrénées ; on sera bien heureux de la diriger plus tard vers les Alpes ou sur le Rhin. Quand bien même nous serions en paix avec toutes les nations, il faudrait, assure cet homme imperturbable, une armée, une grande armée aux Pyrénées. Pache demeure stupide ; mais, à ce moment, son collègue Monge, ministre de la Marine, le débarrasse de Laclos, qu'il nomme gouverneur des Établissements français au delà du cap de Bonne-Espérance. Les citoyens de Toulouse chantèrent son départ par des couplets enthousiastes :

De tous les braves que voilà,
Amis, Laclos s'en va déjà.
Il va au delà des mers
Faire aux peuples divers
Danser la carmagnole,
Vive le son *(bis)*
Du canon.

Il est auteur, guerrier, Français.
Que de titres à nos regrets!
Partout on l'aimera,
Car partout il fera
Danser la carmagnole,
Vive le son *(bis)*
Du canon.

C'est Laclos qui avait sollicité cette place lointaine. Devant le Conseil exécutif, il parla hardiment d'attaquer les Anglais dans l'Inde et de reprendre contre eux les plans hardis de Suffren. Mais il aspirait surtout à aimer en sécurité la Révolution. Son nom était inséparable de l'orléanisme, et les partis se jetaient maintenant cette accusation à la face, comme une arme de mort; après la trahison de Dumouriez, suivi par le duc de Chartres, l'orléanisme était devenu un brevet pour la guillotine. Le régicide ne put sauver Philippe-Égalité. Son or était épuisé; il était désormais inutile, mais restait compromettant; ses anciens clients le firent disparaître. Laclos, qui avait été l'agent de cette grande entreprise de corruption politique, se sentait terriblement menacé; mais son énergie n'était pas abattue; il va ruser maintenant avec la mort.

Il est arrêté, le 7 avril 1793, en même temps que Philippe-Égalité et incarcéré à l'Abbaye. La protection d'un ami, le conventionnel Alquier, le délivre. Il démissionne de tous ses emplois et, pour se dérober à la politique, s'improvise inventeur. Il soumet à Monge un nouveau projectile, dont il promet merveille : le *boulet creux*, c'est-à-dire l'obus moderne, dont l'usage était encore rare et qu'on n'employait pas encore contre les obstacles et les vaisseaux. L'idée était excellente, la conception hâtive; néanmoins, les essais réussirent. Laclos choisit, pour toutes les expériences d'artillerie, l'emplacement actuel du parc aérostatique de Meudon et fut nommé direc-

teur du nouvel établissement. Le 5 novembre, deux jours avant l'exécution de Philippe-Égalité, il est arrêté de nouveau et conduit à la Force, puis à Picpus. Après la mort de Danton, son protecteur, il est désigné pour la guillotine. Il échappe par miracle. Plusieurs contemporains ont prétendu qu'il composait les discours de Robespierre. Peut-être l'« incorruptible » voulut-il aussi garder à sa discrétion le détenteur de tant de secrets. Sa prison s'adoucit; Laclos put correspondre avec sa femme [1].

Dans ces lettres, Laclos montre une âme stoïque. Toujours calme, il travaillait à une grammaire française, enseignait à ses compagnons l'arithmétique et la comptabilité, étudiait l'économie rurale, gardant l'espoir d'aller vivre avec les siens sur quelque coin de champ. Il conseillait à sa femme la lecture de Sénèque. L'« homme noir » nous révèle enfin son cœur, et c'est le cœur de Saint-Preux : comme Saint-Preux, il est bonhomme, sermonneur et enflammé. Il aime sa femme, « ainsi qu'au premier jour », d'un amour ardent et doux qui se répand sur ses enfants. Tout le jour, il suit ces êtres adorés avec les yeux de l'âme; trompant la réalité par l'illusion, il croit vraiment vivre avec eux; il se promène à leurs côtés dans les bois de Versailles; il s'assied au dîner quotidien, où sa place est marquée auprès de cette femme, que seul avec lui, prétend-il, Rousseau, peut-être, pouvait aimer comme elle le méritait. Le 3 décembre 1794, après quinze mois de détention, c'est dans un transport d'amour que Laclos s'élance enfin vers son foyer.

III

Il s'y retrouva plus pauvre et plus désemparé que jamais, mais riche bientôt d'un troisième enfant. A défaut de son épée, qu'on ne lui rendait pas, il reprit la plume pour faire vivre sa famille : il devint journaliste. On a de lui un important article où il prêche la continuation de la guerre et pré-

1. Cette correspondance vient d'être publiée par M. Louis de Chauvigny.

voit les principales stipulations de la paix de Bâle. Le Directoire continua de tenir en disgrâce l'ancien secrétaire du duc d'Orléans. Laclos obtint cependant d'être nommé secrétaire général des hypothèques, et son esprit, si souple, s'accommoda si bien de ce nouveau service qu'il le réorganisa. Il habitait rue du Faubourg-Poissonnière, et vécut cinq ans dans une heureuse médiocrité, constant dans sa foi révolutionnaire, et gardant le silence sur son ténébreux passé. Le 18 brumaire réveilla son ardeur. L'ancien jacobin s'était, comme toute la France, enthousiasmé pour Bonaparte, qui affermissait la Révolution, en restaurant l'ordre. Il offrit ses services au vainqueur d'Égypte, qui d'abord « employa son talent à écrire ». Mais Laclos, vieilli, ambitionnait toujours de faire la guerre et de moissonner à son déclin un peu de la gloire qu'il rêvait à vingt ans. Il cherchait aussi à procurer à sa famille l'aisance et la considération qui ne revenait que lentement à l'auteur des *Liaisons*, au secrétaire de Philippe-Égalité. Il réclame donc son grade, obtient de nouvelles expériences sur les boulets creux, et demande à être réintégré dans l'artillerie. Les bureaux sont hostiles. Le Premier Consul intervient en personne. Enfin Laclos, général de brigade dans l'artillerie, est désigné pour l'armée du Rhin.

Hélas! il a préjugé de ses forces; son grand corps maigre est perclus de rhumatismes; à cheval, « il perd la selle et même les étriers »; malgré des efforts inouïs, il doit se résigner à querir une voiture. Ses camarades considèrent d'un mauvais œil ce vieil intrigant, cet ancien romancier rentré dans l'arme en intrus. Il se raidit; il est décidé à aller « jusqu'au bout de ses forces physiques »; il se sent au courant du métier comme s'il ne l'avait pas quitté; il s'ingénie, et fait si bien qu'il mérite d'éclatants éloges de Moreau et du redoutable Eblé. Cependant il traverse la Suisse et l'Allemagne sans combattre; la victoire, si propice à nos armes, semble fuir devant ce vieux guerrier. Il quitte l'armée du Rhin peu de jours avant Hohenlinden et rejoint celle d'Italie, trop tard pour assister à Marengo.

Triste et déjà lassé, le général Laclos passa quelques semaines à Grenoble où s'était écoulée sa jeunesse tourmentée. Il franchit les Alpes avec Brune et s'établit à Milan. Mar-

mont, général de trente ans, tout bouillant d'ardeur, et avide de faire grand, commandait l'artillerie. Il s'éprit de l'auteur des *Liaisons*, qui portait encore dans les camps la grâce et l'esprit des anciennes mœurs, et lui confia l'important commandement de la réserve. Ce fut la dernière joie du vieux soldat. Il fit avec Brune et Marmont, au printemps de 1801, la campagne du Mincio, qui ne fut qu'une belle démonstration militaire. Un soir, il s'attendrit en parlant de Grenoble avec un jeune lieutenant, qui caracolait joyeusement parmi les dragons de Davout et s'appelait Henry Beyle. Au passage du Mincio, le fameux romancier reçut enfin le baptême du feu; son cheval fut tué sous lui; les balles saluèrent ironiquement ses cheveux blancs. Il revint à Milan épuisé, appelant de tous ses vœux la paix, le repos, la douceur de son foyer. Dans cette Italie où Beyle vivait en perpétuelle ivresse, Laclos n'apercevait que des rues, de tristes horizons de l'exilé. Il se réfugiait dans son rêve intérieur, qu'il trouvait plus beau, et ce rêve le ramenait toujours à la petite maison du Faubourg-Poissonnière. Pour lui, les Italiennes étaient « dépourvues des grâces qui embellissent les mauvaises mœurs », et il croyait bien difficile qu'on pût traduire en italien les *Liaisons dangereuses*. Souvent on lui parlait de son livre, et il en ressentait quelque fierté. Il se sentait trop vieux et trop « bête », comme il disait, pour entreprendre une œuvre nouvelle. Un projet pourtant le tentait : il eût fallu, pour le réaliser, le style de l'*Héloïse*, et cette idée, pensait-il, était décourageante. Il s'agissait de prouver « qu'il n'existe de bonheur que dans la famille », et, cette fois, Laclos, bien guéri de l'ambition, se promettait de n'écrire que pour lui et pour celle dont la tendresse lui inspirait son dessein.

Mais il faut marcher, marcher jusqu'à la mort pour la gloire du maître. Rentré à Paris, il y resta dix mois à peine, comme membre du comité d'artillerie présidé par Marmont. Il accomplit une mission d'inspection à La Rochelle et en rapporta un nouveau projet d'affût. En vain essaya-t-il d'obtenir de Talleyrand un poste diplomatique « auprès de quelque petit prince ». Une première fois, les bureaux le désignèrent pour l'expédition de Saint-Domingue. Il échappa, grâce à Marmont; mais sa nouvelle destination ne valait guère

mieux : en plein été, il dut partir vers la fiévreuse Italie méridionale, pour installer à Tarente l'artillerie de l'armée de Naples. Cachant sa douleur, Laclos embrasse une dernière fois sa femme et ses enfants et, déjà guetté par la mort, gagne Ancône et suit les bords de l'Adriatique. Son artillerie dévale par des chemins épouvantables sous un ciel de feu. La fièvre et la dysenterie font de cruels ravages. A Porto-Legnano, le malheureux s'oublie un quart d'heure devant un plan de Paris, à regarder « l'espace compris entre le boulevard et la rue Bergère » et sent les larmes le gagner. La blanche et molle Tarente lui paraît « une assez vilaine ville dans un assez vilain pays ». « On aimerait à savoir, écrit M. Paul Bourget, quelles idées promenait sur ce rocher de Tarente cet observateur désenchanté dès ses trente ans [1]. » Le général Laclos n'avait de pensées que pour sa femme et ses enfants et consacrait le reste de ses forces à l'accomplissement de son devoir militaire. A peine arrivé, il inspecte la côte, établit de nouveaux forts, écrit à Paris pour demander des hommes et du matériel. Le 12 août, la dysenterie l'abat; son aide de camp, le capitaine Lespagnol, est seul à son chevet. Laclos expire le 5 septembre 1803. Aucune amertume ne fut épargnée à ses derniers moments : la gloire, qu'il avait tant aimée, ne les éclaira pas. Il disait, depuis quelque temps, que la fortune ne sourit guère qu'aux fripons, et gardait l'inconsolable tristesse de n'avoir pas, après tant d'efforts, rempli sa destinée. Cette dure campagne avait épuisé ses ressources, et il n'avait tant souffert que pour demander l'aumône à ses amis et laisser des dettes à ses enfants. Sa dernière prière fut adressée au dieu de ce monde, à Bonaparte, pour lui recommander ceux qu'il aimait.

ÉMILE DARD

1. *Sensations d'Italie.*

LE SERPENT NOIR[1]

L'automobile nous avait amenés, à la pointe du Raz. Glauque et blanche, la mer y charriait des pays d'écumes, et moussait contre les récifs. De ses vapeurs, elle cachait l'île de Sein, voilait l'îlot qui, par devant le cap, élève un phare annonciateur des périls. L'autan nous battait de ses rafales sifflantes. Il nous collait contre les hautes roches du chaos que nous explorions prudemment, derrière un guide. Vers nous l'Océan projetait d'en bas ses hydres échevelées, furibondes, qui retombaient en ruisselant au fond des gouffres pleins de vagues rageuses.

De bloc en bloc, nous cheminions dans ce lieu sinistre. Enfer stérile, désert de granit concassé qui, de ses cimes, cache le ciel même. La neige jaunâtre des embruns volait sur nous. Un pic abrupt obstruait l'espace. Nous nous semblions minuscules et chétifs dans cette montagne éboulée jusqu'aux hurlements des flots. Leur cavalerie s'élançait, à droite, en longues lignes bondissantes, dans la baie des Trépassés, courbe solitaire et morne, comme il sied à l'endroit où le courant colporte les cadavres des naufrages. Les fracas des cascades surgies, et les mugissements de la bourrasque étouffaient nos appels, nos propos.

Après dix minutes de descente, par des gradins informes et

1. Voir la *Revue* des 15 septembre, 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

branlants, madame La Revellière n'en pouvait plus : on fit halte dans un creux. A nos pieds, le flux se ruait vers une large et haute faille qui perce à jour la masse de la falaise. Gilberte se moqua du promontoire voisin, qui a le profil exact d'un moine couché, les pieds sur la mer, et le capuchon rabattu. Elle voulut manœuvrer sa jumelle photographique, et, avec le docteur, s'éloigna. Géant doux, naïf, le guide renseignait madame Élisabeth sur les Korrigans, sur les filles d'Ys qui fréquentent, à ce qu'il avoua, ces parages. Assurant son béret, il emmena la voyageuse pour lui montrer l'abîme dans lequel aiment se jouer ces êtres surnaturels. Malgré sa fatigue, madame La Revellière, curieuse comme une poule, les accompagna. Dès que je fus seul avec madame Le Guenn, elle me demanda si j'avais convenablement songé au sort d'Anne-Marie. Je m'en tins à promettre mille francs, somme excessive, mais que la dévote refuserait certainement : je pouvais donc faire le généreux.

— Mille francs, c'est peu de chose pour vous. Sa vie, c'est tout ce qu'Anne-Marie possède. Sans doute elle mourra, si par votre faute, ses parents la renvoient à la sardinerie. Et vous vous acquitteriez de cette dette moyennant mille francs? Vous feriez un bon marché! Ah! ce que vous appelez l'amour n'est que le plus laid des égoïsmes.

— Je le crois aussi, — répondis-je. — L'amour n'a jamais été qu'un égoïsme ardent chez les hommes aussi bien que chez les femmes.

— Je pensais que l'amour consistait dans le sacrifice de soi pour le bonheur de l'autre.

— La bonne blague, chère madame, oh! la bonne blague!... L'amour n'exige-t-il pas d'ordinaire la fidélité? N'est-il pas jaloux, donc accapareur, propriétaire, vautour, si j'ose dire! C'est un maître dur qui tue l'esclave fugitif! Voyez plutôt les faits divers des journaux. Entre nous c'est un assez ignoble sentiment, quoi qu'en aient écrit les poètes...

J'insistai de la sorte, lui démontrant, avec exemples à l'appui, que l'amour assure l'esclavage des caractères faibles au bénéfice des caractères vigoureux. Les mœurs et les lois ne permettent-ils pas à l'amant ou à l'amante, à l'époux ou à l'épouse, de massacrer selon les caprices de leurs colères?...

Madame Le Guenn m'écoutait. Je pus conduire savamment la digression vers mes fins. Sans avoir l'air d'y viser, affectant au contaire le ton d'un scepticisme débonnaire et las, j'élargis le débat jusque vers la sociologie des passions. De cette hauteur, je comptais bien revenir ensuite au cas particulier du divorce Le Guenn. Et mon interlocutrice ne devinait pas encore. Impartiale, elle prêtait toute son attention à ce qu'elle estimait être la défense de mon propre cas. Au reste, je ménageai la transition. Je lui retraçai l'histoire du malheureux qui, mourant de faim, assomme malencontreusement celui qu'il détrousse afin de manger. On coupe le cou de ce fâcheux, acculé cependant par la malfaisance sociale au dilemme de mourir ou méfaire. D'autre part, si, désireux uniquement d'affirmer mon pouvoir moral sur un être passif, sur ma maîtresse d'hier, Anne-Marie, je la tue sous prétexte de jalousie, le jury m'acquitte, le public m'excuse, le monde me pardonne et m'accueille. Pourtant, la nécessité de satisfaire un absurde amour-propre au moyen du crime passionnel est moins urgente que celle de nourrir un corps ravagé par la misère, fût-ce au moyen d'un meurtre. N'est-ce pas ?... Et l'opinion accorde son indulgence à l'affreux égoïsme de l'amour, à tous ses forfaits. J'ai connu un Anglais satanique à la manière de Poë. Longtemps, il a servi dans les troupes de la Reine, aux Indes et au Soudan. Des rebelles hindous et nègres, il en a massacré, là-bas, à foison. Malade, il dut abandonner son régiment. Mais il a conservé la manie du meurtre. Comment faire pour ne pas encourir la sévérité des lois européennes ?... C'est facile. Il égorge successivement toutes ses maîtresses, après avoir introduit dans leur intimité de jolis garçons qui ne manquent pas de les séduire. On l'a condamné, sous des noms différents, à des peines dérisoires, et même acquitté, dans les prétoires de Paris, de Berlin, de Rome, de Séville, de Milan, de Budapesth. Sauf deux fois, les chefs d'État l'ont gracié. Sans trop de dommage, il assouvit les délires de sa névrose. Les mœurs de tous les pays admettent le droit d'exterminer qui l'on aime. Ainsi le consentement universel excuse l'égoïsme de l'amour poussé à l'extrême, jusqu'au besoin normal d'assassinat.

Madame Le Guenn secoua la tête, et déclara que ces horreurs étaient le résultat de la débauche, non de l'amour.

— Deux noms pour la même chose, — ripostai-je tristetement; — n'importe !...

Malicieusement, je la regardais dans les yeux, certain de tenter le suprême assaut de ses certitudes :

— Vous pensez, vous-même, aimer votre mari, n'est-ce pas ?...

— J'en suis sûre... Allez-vous dire que je suis une égoïste et une barbare ?...

— Oui... oui...

Elle eut un haut-le-corps et se mit à rire, de ses dents gâtées :

— Vous êtes hardi... au moins !

Soudain, elle comprit que la question capitale se posait encore. Tout son être menu se tendit, pour la résistance douloureuse, dans la pauvre robe. Elle vit, à la ronde, les vapeurs de l'horizon sinistre, le ciel informe, sombre et mobile, les espaces de la mer blanche et verte se ruant aux récifs noirâtres, aux chaos de la côte, les coiffant partout de ses cascades tumultueuses. Nul secours ne lui pouvait venir de cette désolation tragique. Les dames La Revellière avaient disparu dans le trou des Korrigans, derrière le guide ; Gilberte et le docteur étaient loin, à la base du pic final, et fort actifs autour du trépied sur lequel ils vissaient leur plus gros appareil. A part la grand'mère, les gens ne lui étaient pas moins ennemis que moi-même. Plutôt lui pouvais-je paraître en quelque sorte désintéressé : un simple dilettante du mal, presque nécessaire dans ce décor infernal de blocs éboulés, de flots furieux et aboyants, d'infini, livide au ciel, glauque sur la mer, de vent brutal qui nous crachait à la face ses embruns tièdes, et qui remplissait nos oreilles de longues plaintes lugubres.

— Voici, — dis-je, un homme, Jean Le Guenn à qui vous reconnaissez une grande valeur intellectuelle, du génie ?...

— Franchement, oui...

— Vous savez que ses découvertes peuvent le rendre illustre, et, selon vos propres expressions, sauver mille et mille vies...

Que lui manque-t-il pour mener à leurs fins les expériences encore indispensables?... Il lui manque la santé. Le typhus laisse dans l'économie des traces funestes. Chaque jour Le Guenn s'anémie. Il peut s'étioler davantage. Déjà n'est-il pas obligé de stimuler son cœur en usant de la strychnine? Vous n'ignorez pas les dangers de ce remède violent. Pour qu'il l'ait choisi, c'est qu'il se croit atteint. Ne redoutez-vous pas qu'il ne perde ce qui lui reste de forces, et qu'il ne soit contraint au repos absolu...

— Mais qui vous a dit cela? — s'écria-t-elle, la face morte, et les yeux hagards, en joignant les mains.

— Lui-même...

— Lui-même!

Atterrée, les lèvres sèches, un rictus de souffrance aux narines et à la bouche, elle tourna la tête vers les convulsions tragiques de la mer, vers les îlots qui disparaissaient parfois derrière les bonds des grosses lames blafardes.

— Comment? — fis-je. — Ne vous a-t-il pas laissé comprendre son état?... Non?... non!... Alors j'ai commis une indiscrétion. Je pensais que cette menace du sort n'était pas ignorée de vous.

— Je me doutais seulement!... — gémit-elle, incapable de soustraire son regard au spectacle de l'Océan.

Il me sembla que je devenais odieux en insistant. Je lui dis que j'exagérais selon les besoins de ma démonstration, que j'exagérais beaucoup. Si elle m'en sut gré, cela ne la rassura guère. Elle s'assit sur le roc, et me demanda quel était le traitement efficace de l'épuisement physiologique. J'énumérai : cessation de tout travail pendant une année au moins, absence de préoccupations, cure d'altitude.

— Et vous me jugez égoïste, — ricana-t-elle, — parce que je ne puis découvrir les sommes indispensables à ce traitement!... Voilà pourquoi vous me jugez égoïste!

Je me récriai. Elle hocha sa tête chétive et ses cheveux ternes. Ses maigres épaules frémissaient. Elle étreignit, entre ses mains fébriles, ses deux genoux. Cependant je lui annonçai le refus de ma Compagnie. Je ne crus pas devoir taire l'avis des administrateurs qui appréhendaient une maladie plus grave de Jean Le Guenn, et l'interruption de ses recherches.

Enfin je lui retirai toute envie de puiser à ma bourse, en l'initiant à mes difficultés pécuniaires.

— Alors, — pleura-t-elle, — rien n'est plus à tenter?

Cette fois elle me regardait en face. Des larmes noyaient ses pupilles grises, sans déborder. Elle se mordit les lèvres pour étouffer un gémissement. Ses bras mollirent. Tous les traits de sa face s'abaissèrent vers le menton. Elle était rendue. J'en profitai :

— Que n'obtenez-vous, — insinuai-je perfidement, — l'aide de votre cousine. Elle me semble disposée à secourir votre mari. Intelligente, elle apprécie la valeur de pareilles études... Et puis elle espère resserrer les liens de votre affection mutuelle afin que se prolonge la bonne influence du docteur sur Gilberte...

— Oh! j'en suis certaine! — bégaya madame Le Guenn, étranglée.

— Eh bien, alors?... Madame Élisabeth m'a prié de vous faire cette ouverture...

— Ah! elle vous a prié..., vous!... C'est abominable..., c'est abominable! — proféra-t-elle entre deux sanglots.

Avec son mouchoir elle s'essuya les paupières, et demeura le visage caché.

— Je comprends... risquai-je sur le ton le plus amical ; vous craignez pour la paix de votre ménage...

— Jean refuserait, — dit-elle. — Il devine trop que cette femme le veut pour leur péché!... Le petit-fils de l'amiral Le Guenn n'acceptera jamais l'argent d'une femme, dans de telles conditions... Ni lui, ni moi...

— Évidemment... Vos caractères..., les traditions de votre famille... Tout s'oppose... Je n'approuve pas, mais je comprends...

— Après tout, l'honneur vaut mieux que la vie! — déclama-t-elle plus fort que le mugissement du flux.

— Euh! euh! — fis-je dédaigneux, — c'est une opinion..., une bonne vieille opinion... N'oubliez pas que l'offre de votre cousine est surtout déterminée par le vif et sincère désir de voir Gilberte se fortifier l'esprit, grâce aux enseignements du docteur...

— Oh! un autre sentiment l'anime aussi!...

— Je ne le nierai pas; mais son amour maternel la guide autant. Elle a de la clairvoyance quand il s'agit de sa fille, beaucoup de clairvoyance. En offrant ses services aujourd'hui, elle vise loin... Vous saisissez : la découverte de votre mari l'enrichira considérablement, s'il arrive au bout de ses peines : puisque vous n'accepteriez l'argent que sous forme de commandite, les prêteurs encaisseront. De plus, vous n'avez pas d'enfants ni de parents proches : Gilberte héritera de vous... Nous sommes tous mortels... Imaginez que Le Guenn vous survive... Votre cousine est veuve... Hésiteraient-ils beaucoup à s'unir?... Hein?...

— Faut-il que je meure tout de suite..., s'il vous plaît? Non?... C'est heureux...

Nous étions maintenant debout, appuyés contre la roche. Madame Le Guenn se redressa, furieuse et résolue. Elle fourra son mouchoir dans sa poche.

— Mourir, — balbutia-t-elle, les yeux fixés sur les éléments confondus par la tempête. — Mourir, ce serait ne plus le voir... Et je ne peux pas... Je ne peux pas... Je l'aime, moi, je l'aime depuis dix ans, depuis vingt ans, depuis toujours. Il est ma chair, il est mon esprit...

— Et votre chose!... L'amour est égoïste! — soupirai-je.

Elle se retourna brusquement :

— Qu'avez-vous dit?... Qu'avez-vous dit?

— Rien qu'une idée vulgaire. C'est un argument de la logique que je déploie à propos de l'amour en général, lorsque vous blâmez le mien en particulier.

— Oui, je sais!... — ricana-t-elle, et de façon stridente. — Si je ne divorce pas, je suis égoïste!

Elle faisait allusion à notre apologue de Concarneau. Je jouai finement :

— Divorcer!... Mais quand avez-vous vu une femme qui aime son mari le céder à une autre, même pour que cette autre assure son bonheur, même si la vie de ce mari doit être triste et maladive en demeurant fidèle au premier devoir? Où et quand avez-vous vu s'accomplir ce sacrifice? Il n'est pas de femme ayant l'esprit assez haut pour s'y résigner! — défiai-je.

— Cela, d'ailleurs, serait monstrueux... Et la loi divine l'interdit...

Elle ne rusait plus. Elle n'atermoyait plus. Elle combattait face à face. Son petit visage verdi par la bise insultait à ma logique, le nez en l'air. Un béret de drap blanc, enfoncé jusqu'aux oreilles, enlaidissait encore son teint, par l'opposition des couleurs. Mais je remarquai, pour la première fois, ses hanches solides, sa taille droite et fière, et les courbes ordinairement dissimulées de sa poitrine. Madame Le Guenn se révélait tout autre. Exaltée, encouragée par l'exemple des forces en lutte, elle se défendait avec courage. C'était là, tout de même, un autre caractère que celui du docteur. Je crus bon de faire trêve :

— Votre cousine raisonne aussi en mère pratique... Elle espère doter magnifiquement sa fille avec la fortune acquise par le talent de votre mari... Voilà ce qui justifie, à ses yeux, toutes ses adresses !

— Pourquoi donc ai-je introduit cette femme dans ma maison ?... mais pourquoi ?...

— Pouviez-vous prévoir ?... Si l'on prévoyait toujours juste, on réussirait de fameuses spéculations, c'est moi qui vous le dis, chère madame !

Je la laissai copieusement déblatérer contre madame Élisabeth, l'accuser de trahison, de cupidité, de luxure et de folie. Le fracas des flots écroulés sur les amas de granits, les sifflements de la tourmente accompagnaient sa voix aussi hargneuse que les hydres liquides jaillies de l'abîme vers nous, jusqu'à nos pieds, et qui retombaient impuissantes, s'éparpillaient en mille ruisseaux vite enfouis dans les bouillons du gouffre. Ses accents se confondirent bientôt avec ceux des eaux et du vent, comme ceux du ténor se confondent avec les sonorités d'un orchestre en délire. Il me parut entendre une seule, une longue objurgation de fureur et de désespoir proférée par les éléments, la terre d'Armor et leur fille.

N'était-ce pas le vieil esprit, la vieille morale enracinés dans la terre bretonne que je voulais arracher de cette âme ? N'était-ce pas afin de la protéger, eût dit un poète, que la mer et la tourmente se liguaient avec cette créature pour empêcher mon œuvre d'innovation ? Le duel me plut. Je me sentis apte à vaincre. Mon esprit inventa rapidement les subterfuges de langage propres à convaincre ma victime de se

dépasser, de permettre qu'on immolât son amour vulgaire sur l'autel d'un amour plus rare et meilleur.

— Certainement — repris-je tout à coup — certainement votre cousine est folle. Proposer à une femme comme vous d'abdiquer sa personnalité !

— D'abdiquer ma foi !... Ce n'est pas seulement ma vie terrestre, c'est ma vie éternelle qu'elle exige... Et elle connaît mes sentiments là-dessus. Elle veut me soustraire en même temps mon amour et ma foi !...

— Vous ne démentirez pas votre raison même d'exister ! Vous ne résignerez pas tous les droits de l'individu. Le monde considérerait cela comme une marque de faiblesse extraordinaire...

Elle ne soupçonna plus mon arrière-pensée, et me jugea converti. Sa haine exclusive pour madame Élisabeth lui permettait à peine de se souvenir qu'à Concarneau j'avais, moi-même, exposé la thèse du divorce, et fourni le problème. Sans doute s'imaginait-elle que j'avais alors parlé en plaisantant, afin de narguer, par une hyperbole grotesque, les appétits évidents de la jolie veuve. Maintenant la malheureuse épouse me ralliait à sa cause :

— Que veut-elle prétendre?... que, si j'aimais mon mari, je lui sacrifierais ma vie terrestre et ma vie éternelle?... Mais cela ne se peut pas ! Cela révolte tous les sentiments !

— Elle fait de la littérature. Ça n'a rien à voir avec la réalité, la solide, l'humble réalité..., celle que je vous expliquais tout à l'heure, quand vous me reprochiez, aussi, de ne pas m'encombrer du bonheur de votre petite bonne... On ne sacrifie pas son existence comme ça... pour la félicité d'un tiers... n'est-ce pas?

Très lentement, les yeux dans les yeux, je lui répétai ces trois phrases qui comparaient sa décision à ma décision naguère condamnée par elle. L'effet ne faillit point à être quasi foudroyant. Madame Le Guenn recula, trébucha dans une anfractuosité, se fit arroser par la poussière d'eau qui s'élevait de l'abîme. La stupeur l'étouffait. Quelques instants, elle resta muette, toute saisie. Comme je la regardais en penchant sur l'épaule ma tête avec mon sourire le plus sardonique, elle ne put se méprendre : je l'accusais de commettre

un acte identique à l'acte qu'elle avait violemment blâmé. Je lui lançai donc à la face tous les arguments dont elle avait abusé contre moi, et qui étaient de son invention. Je lui présentai la sentence qu'elle-même avait rendue, et qui lui devenait applicable.

Si j'étais accessible à la basse pitié des lâches, j'eusse hésité à poursuivre les chances de ma victoire, tant madame Le Guenn m'apparut lamentable, débile et chancelante. Mais il fallait qu'elle se dépassât, elle, son amour, et sa foi. Donc, inexorable, je me contentai de croiser les bras et de sourire, en signe de triomphe logique.

— Ce n'est pas la même chose... Ce n'est pas la même chose! — ripostait-elle avec égarement. — Je ne vais pas gâcher, moi, toute la vie d'une enfant pour rassasier un sale instinct.... moi!

— Non : vous refusez de sauver la vie de votre mari pour satisfaire à la jalousie de votre affection... Évidemment, il y a une nuance!...

— Oserez-vous donc affirmer que nous nous conduisons de même? Est-il une comparaison possible entre le cas de Jean que je veux garder, et celui d'Anne-Marie que vous rejetez?

Quelle que fût son allure guerrière, elle attendait de ma sagesse une réponse qui déterminerait sa conviction. J'en étais arrivé à lui paraître une lumière, une lumière mauvaise et terrible, celle du Lucifer sarcastique, mais une lumière indéniable. Son inquiétude crispait ses sourcils, et trois rides, sous les taches de rousseur constellant son front. Elle attendait mon verdict.

— Madame Élisabeth — avançai-je — ne pourrait-elle pas vous reprocher de sacrifier à votre égoïsme la santé, tout l'avenir de Jean Le Guenn, comme vous me reprochez de sacrifier à mon égoïsme la santé, l'avenir et toute la vie de cette petite fille?... Du reste, notre égoïsme a raison... Il est humain...

— Notre égoisme!... notre égoïsme!...

Ses dents claquèrent un peu. Le frisson de la fièvre la traversa.

— Disons notre énergie, — continuai-je, — si vous préférez.

On doit se libérer de toutes les entraves. On doit s'affranchir des préjugés et des sentiments. On doit être loyal envers soi-même. Eh bien ! ni vous, ni moi, ne voulons exercer la pitié à l'égard de Jean Le Guenn, à l'égard d'Anne-Marie. Nous refusons d'amoindrir votre domination et mon indépendance, au bénéfice de ces deux personnes... Voilà ce qu'il est loyal d'avouer. Vous n'admettez pas de motif pour renoncer au contrat qui lie Jean Le Guenn à votre existence, quand bien même il s'agirait de sa vie... Je n'admets pas davantage les motifs d'accroître mes dépenses et mes responsabilités quotidiennes parce qu'Anne-Marie s'est plu auprès de moi, et quand bien même il s'agirait de sa vie... Vous le voyez, chère madame : au bout des routes les plus divergentes, la vôtre et la mienne, une même vérité positive nous éclaire.

Armé de la plus narquoise bonhomie, je lui présentai cette conclusion qui, de manière inattendue, apparentait nos âmes. La pitoyable sainte chercha un secours sur la mer brouillée, au ciel morne et fuligineux, dans les falaises abruptes ou découpées que chargeaient, en tonnant, les escadrons successifs des flots, et qui se couvraient de fusées d'eau, de pluies blanches jaillies jusqu'aux cimes avant de retomber en cataractes précipitamment. D'une voix rauque et changée, elle gronda :

— Alors je suis la même que vous, moi, si je refuse le divorce, comme vous refusez l'adoption, vous !...

— Si vous m'autorisez à le dire, je le crois en effet, — déclarai-je en m'inclinant par un excès de courtoisie.

— La même que vous !

— La même...

Elle demeura rigide et hagarde. Chose bizarre, elle me parut alors, et pour la seconde fois, une femme désirable. Le vent collait sa jupe à ses jambes fermes et droites, à ses hanches virginales. Le souffle haletant de ma victime gonflait sa gorge solide, enfouie pudiquement à l'ordinaire sous les plis et les vilaines guipures de ses blouses... Elle m'apparut comme une sorte de sauvage dont les lèvres salées, dont les membres durs eussent été beaux à posséder, après la lutte, sur ce rocher affreux mouillé par les poussières liquides.

L'attente de ma victoire morale me donnait le goût physique de la terrasser. Elle cria :

— Alors, si je suis la même que vous, c'est que je n'accomplis pas mon véritable devoir, c'est que je me fourvoie!... Si je vous ressemble, c'est que je suis indigne de moi...

— Vous auriez pu me laisser vous dire cette politesse, chère madame! — ripostai-je, vexé mais courtois.

— Si je suis indigne de moi, c'est qu'Élisabeth n'aurait pas tort!

— Peut-être bien!...

Je jugeai bon d'arrêter là notre controverse, et m'écartai sous prétexte de tendre la main à madame La Revellière, toute en peine de gravir une grosse pierre, bien que le guide la poussât. Cet homme nous conduisit plus avant. Il fallut doubler l'extrême Pointe du Raz. Nous titubâmes dans une sente vague entre des cailloux géants et divers, gibbeux, cornus, en tas parmi les blocs qui étayent l'énorme éperon de granit opposé aux démences de la mer. Une corde fut attachée aux tailles de ces dames. Je saisis un bout, et le guide prit les devants avec l'autre. Nous dûmes grimper sur la cime du cap, puis dégringoler devant la baie d'Audierne. Ses eaux lointaines, écumeuses et blanches, battaient les bases du haut versant où nous rampions, réchauffés par un soleil timide. Madame La Revellière voulut que l'on s'assît tant bien que mal sur les saillies des rocs. Mécontente et poussive, elle ne jouissait pas du spectacle que composaient l'espace, la courbe molle et embue de la côte où roulait la multitude bruyante des flots pâles. Madame Le Guenn fut heureuse de penser à son angoisse sans se préoccuper de faux pas. Elle feignit de contempler cette étendue de brumes et d'eaux bouillantes accourues du firmament indistinct. Menue, sous l'auréole du béret blanc, elle couvait son désespoir. Son mari s'aperçut qu'elle souffrait. S'approchant, il lui vanta ce paysage que madame Élisabeth parait de métaphores.

Debout, elle était radieuse. Sans doute les amants avaient-ils trouvé le moyen de se réunir. Au vent elle exposait son incomparable stature moulée dans le manteau gris que l'autan froissait contre ses formes. Rabattu sur les yeux, le béret noir prêtait le mystère d'une ombre à l'intelligence de ce regard

perçant. Parfois, à la dérobée, madame Le Guenn admirait cette splendeur humaine, et puis soupirait en étreignant ses genoux maigres dans ses mains rageuses. Maintenant le soleil frappait son visage, ses paupières tremblantes : il l'obligeait à baisser ses cils roux. Par la puissance de la lumière et celle de la beauté ne se pouvait-elle croire vaincue? L'usure de sa pauvre robe se révélait trop, et les taches de ses vieilles chaussures jaunes.

J'eusse voulu causer avec le docteur, pour me renseigner sur son état moral; mais je craignis de pousser à bout sa femme. J'évitai même de répondre joyeusement aux plaisanteries de Gilberte qui sautait de roche en roche, se perchait à la pointe des blocs sur ses fines pattes hâlées. Elle visait les bonds de la mer avec son objectif, et lançait des cris de victoire, après le bruit du déclic. Je m'en tins à rassurer sa grand'-mère sur les imprudences de l'espiègle au pagne rouge. Cependant madame Élisabeth les invitait à goûter la magnificence de l'étendue vague et mugissante, pareille à ce que durent être les apparences de la vie élémentaire, lors des origines :

— Est-ce que cela ne donne pas l'envie de créer des formes qui fixent les mouvements gracieux ou vigoureux de ces eaux fluides, et qui, dans ce chaos de roches, déterminent des ensembles harmonieux?... On s'explique comment les démiurges voulurent l'animal qui contient le mouvement des eaux dans une apparence persistante. Il faut créer sans cesse. Il faut nous modifier sans cesse, au moins... Vous avez raison, monsieur Guichardot : il faut se dépasser!

— Si l'on peut! — répondis-je d'une voix triste.

— Si l'on veut! — rétorqua madame Élisabeth...

— Oui, mais vouloir est difficile...

Madame Le Guenn eut un soupir rauque. Je considérais les trois êtres en qui germait sourdement, douloureusement, passionnément, la graine de mes semailles. Certes j'avais, moi, modifié le terrain de trois cerveaux, de trois cœurs, de trois pensées. J'avais créé en eux de nouvelles forces libératrices et destructives. J'avais saisi les mouvements fluides et indéfinis de leur esprit pour les agglomérer en vœux ardents et tenaces, en désespoirs féconds. Je n'avais pas contemplé en vain les chaos de la terre ni les hésitations de la mer.

Des velléités avaient pris corps, grâce à ma science des hommes.

Nous nous remettions en marche, pour le retour, cramponnés au flanc de la montagne granitique dont la pierre ensoleillée nous aveugla. Bien que soutenue par le guide, madame Le Guenn embrassait les aspérités des roches, éperdument, lorsqu'elle glissait, comme si, de la terre aïeule et insensible, elle réclamait une aide maternelle. De tout son être elle caressa la paroi rugueuse du promontoire en rampant, faible et molle, jusqu'au moment d'atteindre les sentes meilleures. Elle portait en elle la puissance dominatrice de mon idée qui domptait son énergie, sa foi, sa chair même...

Dans la carapace de mon automobile j'enlevai mes trois esclaves, mes trois victimes, mes choses : je les enlevai dans le joyeux bourdonnement de la machine qui franchissait la lande, éraflait les champs de sarrazin, jetait sa poussière et son odeur aux faces des mornes chaumières, qui ronflait au passage dans les bourgs, qui contournait les tombereaux chargés de goémons humides, qui stupéfiait les vieilles filant la quenouille sur la marche des seuils, qui narguait, de sa pétulance, la torpeur séculaire des paysans, qui criait la gloire de sa vitesse aux gars plongés, jusqu'à la ceinture, dans le flot vert de l'anse. Ils chancelaient sous les assauts de l'écume, pour recueillir au bout de leurs râteaux les plantes marines extirpées des récifs par les violences de la tempête.

Nous rentrâmes sur le tard à Quimper. Le dîner fini, les dames La Revellière, un peu lasses, furent dans leurs chambres. Je tâchai de retenir le docteur au fumoir de l'hôtel, en l'interrogeant sur le magnétisme du sang. Contrairement à ce que j'espérais, madame Le Guenn ne se retira point. Elle surveilla nos propos et s'y mêla. Du reste, elle semblait en parfaite possession d'elle-même. Je flairai qu'elle avait résolu de ne céder à nul de mes avis. Pourtant j'insinuai que des soins attentifs, une cure d'altitude, l'absence de soucis devenaient indispensables. Lui nous assurait de sa parfaite santé, surtout lorsque j'eus insisté de nouveau sur les fâcheuses décisions de la Compagnie des Produits pharmaceutiques. Ensuite il se renversa dans le fauteuil et feignit de s'assoupir, comme pour fuir, dans le néant du sommeil, tant de tracas. Sa

femme déclara qu'elle condamnerait dorénavant la porte du laboratoire, qu'elle interdirait la bactériologie, les visites aux malades, et n'autoriserait que la consultation du vendredi. C'était un plan tout net. Le docteur sourit, en haussant les épaules. Je regardai madame Le Guenn bien fixement. Elle rougit, pâlit, ainsi qu'une écolière surprise en flagrant délit de faute, par un maître sévère.

Son mari rouvrit les yeux pour remarquer ce trouble, et il proposa de gagner les appartements.

— Je sais — me souffla-t-il à voix basse dans l'escalier — que tu as agi pour le mieux dans toute cette affaire... Pourtant n'eût-il pas mieux valu que madame Élisabeth et moi nous eussions gardé le silence sur nos sentiments?... Voici ma pauvre femme qui pleure et me conjure de ne pas l'abandonner. Rien ne la rassure... Tu lui tiens des discours spécieux et paradoxaux qu'elle prend à la lettre. Et moi, je lui parais ton complice... Est-ce là notre devoir, Guichardot?

— Bon, bon! — grommelai-je. — Sacrifie donc les milliers de vies qu'eût sauvées ton sérum aux pleurnicheries de l'alcôve conjugale..., si c'est là ton opinion!... Opinion fort peu digne de ton caractère, ma foi! Lamarck, Darwin et Spencer te condamnent... Moi, je m'en lave les mains... si tant est que je puisse me laver les mains devant un malheur qui privera les sociétés savantes de ta découverte, et tes amis de ton existence, car tu n'ignores pas ce que préparent les atonies du cœur, mon cher, à un organisme surmené!

J'étais cruel. Il ne répondit rien. Madame Le Guenn nous rejoignait avec la bougie et la clef. Comme je proposais de faire, au matin, de bonne heure, l'exploration de Quimper, elle nous pria de la venir chercher à la cathédrale, passé la messe de huit heures, quand elle aurait communié. Vers dix heures, elle se promettait de rendre visite au coadjuteur de l'évêque, subtil théologien à ce qu'elle dit... D'après les inflexions graves de sa voix, je ne doutais point qu'elle n'allât s'enquérir auprès de lui, et lui soumettre le cas de conscience. Donc sa résolution n'était pas encore prise. Elle hésitait.

Je leur souhaitai le bonsoir, en songeant au sommeil improbable de cette amoureuse, et à l'insomnie qu'elle procu-

rerait à son époux en le harcelant de lamentations. Cette martyre aurait-elle, enfin, le courage de son martyre ?

Je ne la plaignais qu'à demi : les dévots n'ont-ils pas toujours estimé qu'une douleur vertueuse, discrète, sous l'œil de Dieu, est un sûr moyen de salut ? Selon la morale comptable des religions, madame Le Guenn savait probablement mettre en balance le profit céleste et la perte humaine. Elle n'était pas sans consolation efficiente.

D'ailleurs elle parvint à me dérober son mari, le lendemain matin. Je ne les retrouvai qu'à la cathédrale, où elle l'avait conduit, avec madame Le Revellière et Gilberte. Par grandes lames blondes, le soleil divisait l'altitude grise de la nef, qui dévie vers la gauche, au delà du transept, parce que, sur la croix, la tête du Christ mort s'affaissa dans la direction même assumée par cette architecture. Tous quatre avaient pris place dans cette partie de l'édifice. Nous sortîmes. J'accaparai madame Le Guenn :

— Eh bien ! vous êtes-vous accusée de vous comporter aussi mal que moi, dans les choses de l'amour ?

— Le confesseur m'approuve, puisque la religion interdit de dissoudre les liens que l'Église a noués.

— C'est cela ! Vous n'aimez pas suffisamment votre mari pour risquer votre salut afin qu'il triomphe.

— Il y a son salut, aussi, sur lequel je dois veiller.

— Ce qui le regarde seul... Et ne peut-il être pardonné, s'il commet la faute du divorce, par esprit de grande charité, pour ravir des foules à la mort ?... Et vous-même, ne serez-vous point pardonnée, si, par là, vous assurez la victoire sur le mal ?... Demandez à votre ami, le coadjuteur, le théologien, une solution, en lui posant ainsi toute la donnée du problème... Au point de vue de la charité supérieure... de la charité supérieure... Nierez-vous qu'il y ait là une charité supérieure ?...

Dans la torte ruelle du Gué-de-l'Odet, nous nous arrêtions devant une curieuse demeure du xve siècle, une maison pointue, ventrue, et en surplomb sur un rang de solives que soulèvent les étonnantes figures de cariatides anciennes. Taillées dans la pierre, coiffées à la mode de Charles VIII,

ces têtes joviales d'hommes et de femmes sont d'un réalisme grotesque. L'une tire la langue, l'autre grimace sous un toquet à plumes. Opposées deux à deux, aux sommets de trois lourds piliers, elles semblent se répondre par-dessus les portes d'un sombre estaminet. De commères à compères, elles s'adressent des mines drolatiques, surprenantes et véritables. Madame Élisabeth, jusqu'alors en retard, nous retrouva, pour embrasser sa cousine. Je la saluai brièvement, comme fit le docteur. Devant elle je jugeai imprudent de parler à madame Le Guenn, que cette présence humiliait et torturait. La conversation se fit générale, esthétique et archéologique. Les objectifs furent braqués. Les déclics sonnèrent.

Néanmoins je profitai d'un moment où les opérateurs s'absorbaient dans le réglage des mécanismes, et je pus répéter à madame Le Guenn :

— Nierez-vous qu'il y ait une charité supérieure dans l'acte de risquer son salut lui-même pour la multitude d'existences que le sérum de Le Guenn ressuscitera, pour la sienne d'abord ?...

Pressée par moi qui m'avançais, elle recula dans la façade, et ses yeux cherchèrent éperdument un secours. Ils n'aperçurent que l'affreux compère sculpté là-haut qui tirait sa langue épaisse sous un nez camard, le long d'une barbe de pierre. Je ne sais l'impression exacte que lui fit ce masque; mais ayant regardé ma figure, elle pâlit affreusement et se débarrassa de mon insistance, en marchant vers son mari.

Je ne la pus rattraper que dans la rue Kéréon, lorsque notre groupe s'y arrêta. Les vieilles maisons aux murs couverts d'ardoises, aux étages en saillie sur leurs rangs de solives, aux pignons aigus, aux panses lourdes, aux petites boutiques basses et affaissées dans le sol, excitèrent l'enthousiasme verbal de ces dames La Revellière, tandis que madame Le Guenn, comme pour s'étourdir, leur disait l'histoire de chacune, et des anecdotes. Elle leur montrait les deux flèches de Saint-Corentin dressées dans le ciel, au bout de la rue. Elle contait les légendes pieuses. Une volubilité singulière l'anima. Bientôt elle nous entraînait sur le pont du Steïr. Elle nous fit admirer la tourelle en échauguette suspendue au coin de la masure que baigne ce ruisseau transparent, puis toute une pers-

pective de maisonnettes trapues, gibbeuses, plantées de guingois, à pic sur les deux rives de cette eau tortueuse. Aux lucarnes se montraient des femmes en hennins. Et madame Le Guenn dissertait, agitait ses bras, indiquait chaque chose de son doigt ganté de fil. Amoureuse de ces débris, elle interrompait les évocations prétentieuses de madame Élisabeth pour y substituer les siennes, pourvues d'histoire locale et de renseignements exacts. De fait, elle voulut à tout prix fuir notre discussion. Elle se réfugiait dans l'amour de cette ville, survivance de traditions périmées, de vies jadis intenses. Chacune de ces pierres ébréchées, chacune de ces poutres grossièrement apparentes, chacune de ces tourelles, chacune de ces devises inscrites aux frontons des magasins, la défendaient contre la clairvoyance de mon esprit positif. Madame Le Guenn interposait leur gloire entre nous. L'enfant peureuse se cache derrière les jupes de sa mère, à la venue de l'étranger.

Pour se rendre à l'évêché, elle nous quitta dès que nous eûmes reconnu le mur massif et crénelé, défense de la cité ancienne, et derrière lequel retentissaient les cris des lycéens que maintenant il enferme. Je pus accompagner madame Le Guenn, quelques pas :

— Que j'aimerais apprendre l'opinion du coadjuteur sur le problème moral de notre hypothèse ! Sa casuistique se peut exercer, à ce propos, fort subtilement. De grâce, chère madame, établissez bien exactement le problème, le problème des mille vies et de la charité supérieure !

— Si la conversation s'y prête, je ne l'oublierai pas. Mais pourquoi m'obséder ?

— Eh mais !... vous m'avez accusé de vilenie à l'égard d'Anne-Marie : il m'agréerait que le coadjuteur vous démontrât que vous agissez de même à l'égard de Jean Le Guenn. Cela me réhabiliterait à vos yeux, puisque personne n'admettra que vous soyez capable d'une faute grave. Voilà mon but. J'entends me laver de votre accusation, chère madame, en vous montrant que vous-même, une sainte, encourez ses rigueurs. Le coadjuteur vous le dira. L'amour est égoïste, dominateur, et impitoyable chez une épouse vertueuse comme chez un homme volage et insensible.

— Pas du tout!... Nos vues sont très contraires. Il dépend de vous seul qu'Anne-Marie soit sauvée de la misère, et, sans doute, de la mort. Jean, lui, ne consentirait pas au divorce. A défaut d'affection, sa probité morale lui défend de m'abandonner pour de l'argent et pour du vice. Sa résolution ne dépend pas de moi. C'est une différence importante.

— Peut-être non. Ne penseriez-vous pas que son devoir de savant l'oblige à tout oublier pour sauver les victimes du typhus? A tout oublier, même la famille, tout, tout!... Son devoir de savant ne l'emporte-t-il pas sur son devoir de mari?... Voilà ce qu'il faut expliquer au coadjuteur... Et, s'il est loyal, vous me réhabiliterez...

— Nous verrons cela...

Je la saluai. Tête basse elle s'éloigna. Quand elle fut à quelque distance, sa main remua pour appuyer du geste les discours qu'elle tenait toute seule, tant l'affolait mon insistance...

Avant le déjeuner, nous parcourûmes l'esplanade qui borde le cours de l'Odet. Madame La Revellière s'arrangea de telle sorte que je ne pus causer confidentiellement ni avec sa bru, ni avec le docteur. Je réussis pourtant à les inquiéter sur les conséquences graves que prépare la strychine employée, comme tonique du muscle cardiaque. Lui niait mollement, attentif en apparence à un vol de mouettes qui, de ses ailes grises et blanches, frôla les verdures des grands arbres étagés à notre gauche sur la pente, et puis redescendit rider l'eau verte du fleuve pour y flairer les sels de la mer que le flux y charrie.

Tant je déplorai l'état de Jean Le Guenn que les cils de son amante se mouillèrent et qu'elle dut les essuyer du doigt, en dissimulant ce soin à sa belle-mère et à Gilberte. Il arriva que nous marchâmes à l'écart, lui et moi. Il s'émut jusqu'à railler amèrement la sottise du destin qui pouvait anéantir, avant la fin des expériences, un esprit fertile comme le sien. Et il supputa combien d'inventions utiles demeurèrent inconnues parce que la pauvreté, la maladie avaient terrassé trop tôt leurs créateurs. A quoi je ripostai qu'envers l'humanité, le devoir de ces créateurs est d'échapper, par tous les moyens, à la tyrannie des maux...

— Sans doute as-tu raison, — avoua-t-il enfin, — en théorie pure... Mais que veux-tu! il y a nos traditions, nos atavismes, les sentiments transmis par le sang des ancêtres : il y a ce que l'on nomme la question du cœur...

— Oui, tu veux t'admirer héroïque : ton orgueil intérieur domine les conseils de la raison, de la science... Ton orgueil! rien que l'orgueil : car la pitié, c'est l'orgueil de celui qui s'extasie devant sa bonté, son dévouement, devant son incompréhension des lois naturelles et nécessaires à l'harmonie du monde, lesquelles éliminent la stérilité des faibles, et favorisent la fécondité des forts !

Je lui demandai s'il avait lu les romans philosophiques du marquis de Sade, et, entre autres, la si curieuse odyssée d'Aline et Valcour. Égaré sur la côte d'Afrique, et devenu l'hôte d'un roi nègre amical, le héros du livre aperçoit, en se promenant, une pitoyable négresse attelée à la charrue. Avec un aiguillon, son maître la pique afin qu'elle tire. Lorsqu'elle s'arrête, lorsqu'elle tombe, il la fustige. Indigné, le voyageur prie le roi de délivrer l'épouse esclave. Le roi consent. Et l'homme sensible, glorieux de sa bonne action, s'en vante auprès d'un autre aventurier, un Portugais, échoué dans ce même pays. « Tu n'as fait, dit celui-ci, que changer le malheur d'individu, comme on change une liqueur de bouteille. Privé de son esclave le laboureur se désole sur l'impossibilité d'en avoir une autre qui trace le sillon nourricier. Il souffre dans son orgueil humilié par le roi qu'il redoute. Est-ce une bonne action, celle qui déplace seulement le malheur, sans le chasser entièrement? Tout au plus peux-tu dire que tu as fait cet acte parce qu'il te plaisait, parce que tu songeais à t'admirer en l'accomplissant. Mais tu n'as pas fait le bien. Tu as dérangé l'ordre de la nature, qui destine les faibles à pâtir sous le joug des forts. Est-ce bien à nous de nous arroger le droit de changer l'ordre de la nature?... »

— Dans l'ordre de la nature, toi, Le Guenn, toi, fort par l'intelligence, tu dois préserver ta vie et ta pensée productrices en asservissant au sort fâcheux la faiblesse stérile de ta femme. Ce n'est pas en vain que le hasard vous a mis en présence, madame Élisabeth et toi. Si tu la repousses, elle souffrira

durement, car son esprit passionné n'attend que de toi sa nouvelle vie. Espères-tu faire une bonne action, en lui versant le chagrin que tu auras ôté de ta femme? Tu auras changé le mal de récipient... Mais le mal subsistera... Et tu auras combattu les lois de la nature qui, pour te reprendre à la mort, te jettent aux bras de cette belle dame éprise... En épargnant ta femme, tu agis pour te plaire en posture héroïque, tu agis pour ton miroir... Oui, tu agis pour ton miroir! rien que pour ton miroir!... Coquette!

Et je lui pinçai sa taille chatouilleuse. Il se débattit. Nous rentrâmes à l'hôtel. Chacun monta dans ses appartements, sauf moi, qui, sous le porche, guettais le retour de la victime. Tête basse, elle arriva. La réflexion bridait la peau de son front blême.

— Eh bien? — criai-je. — Votre coadjuteur vous a-t-il convaincu de me réhabiliter, en vous démontrant la parfaite ressemblance de nos amours, en vous déclarant responsable de toute la destinée de votre époux?... Je suis sûr que non, d'ailleurs! Il ne vous aura fourni que plus de raisons de me mépriser.

Devant la gaieté de mon verbe, elle affecta de traiter la question délibérément comme un paradoxe théorique et qui ne la touchait point. Je l'introduisis au parloir, toujours désert, afin que notre conversation fût aisée. Froide et franche, elle me livra, mot pour mot, j'en demeure persuadé, toute l'homélie du théologien. Réserves faites sur la réprobation ecclésiastique relative au divorce, il avait accordé qu'une personne, près de choisir entre l'existence de son mari et la stricte obéissance aux lois de l'Église, pouvait, du moins, rester passive dans le conflit, refuser même de tenir tête à la procédure, prendre le rôle de l'indifférence, faire défaut devant le tribunal et laisser, sans opposition, les autres initiatives se produire. Il suffisait que les intentions ne fussent pas siennes. Catholique, elle n'avait point à se préoccuper du divorce, qui n'existait pas pour elle. Ainsi elle ne compromettrait nullement son salut. Restant mariée en droit canonique, elle se trouverait simplement dans la situation d'une épouse trahie.

— Ah! ma pauvre amie! — constatai-je d'une voix joyeuse,

— vous voilà telle que moi !... Quelle déchéance... Sans l'égoïsme naturel de l'amour, vous pourriez offrir à votre mari, avec la tolérance de l'Église, la fortune de madame Élisabeth, la santé, la certitude absolue de la gloire... comme, sans l'égoïsme naturel de l'amour, je pourrais offrir à votre petite Anne-Marie les avantages de mon existence. Nos âmes sont des sœurs !... Permettez-moi de rire !... permettez-moi de rire !...

Elle ne bougea point, assise, roide, dans le fauteuil d'acajou et de velours pourpre. Elle ne gémit même pas. La pendule de bronze vert, sous le globe, sonna les douze coups de midi. Le lourd omnibus de l'hôtel ébranla les murailles et les vitres, en démarrant pour rouler vers la gare, au trot de ses bêtes adipeuses et pommelées. Du café voisin, des officiers sortirent en bande, bottés, éperonnés, sveltes, la canne de cheval à la main. Leurs pommettes gardaient la chaleur de la fine champagne. Ils se pavanèrent en affectation d'allures distinguées, et tout heureux d'être des personnages chatoyants, dorés, minces, salués par des pioupious bleus et rouges.

— La vertueuse madame Le Guenn, la sainte madame Le Guenn, égale en moralité à Guichardot !... Avouez, chère amie, que c'est drôle !... Avouez !...

— Je ne sais plus, — balbutia-t-elle enfin, — je ne sais plus... Je pense à tâtons. Tout s'est obscurci... Jean n'était pas avec vous ?...

— Non : j'ai supposé qu'il allait avaler une pilule de strychnine dans sa chambre, tant il m'a quitté précipitamment...

— Il a sa crise ?...

— Non... mais... un malaise peut-être... D'ailleurs, ce n'est qu'une supposition !

— Mon Dieu !... Faudra-t-il que je devienne assez forte pour accomplir un tel devoir ?...

— Quel devoir ?...

— Celui de renoncer à tout...

— Vous êtes folle... Vous n'allez point, j'imagine, prendre au sérieux nos petits discours sur la passion. Vous ne commettrez pas cette erreur absurde !...

Levée, elle s'approcha de la fenêtre, regarda, sans voir, la rue, les balustrades en fer qui longent les bords de l'Odet,

l'esplanade de la rive gauche, les arbres étagés sur la colline, au fond. Le même vol de mouettes grises et blanches se jouait, du ciel au fleuve... Ayant avisé cette forme féminine à travers la guipure du rideau, un lieutenant ralentit sa marche, darda l'œillade, alla, revint. Feignant d'attendre quelques-uns de ses camarades, sur le trottoir, il alluma une cigarette. Madame Le Guenn ne détachait pas ses yeux de ce joli garçon, de la balustrade en fer, de l'esplanade morne et déserte, du ciel gris... Elle murmurait :

— Une erreur... Est-ce une erreur ?... Jean va s'affaiblir... Il peut mourir... Voilà le fait réel... Et mon affection ne peut le sauver de cela, ni lui, ni les milliers de vies qu'il ressusciterait. Voilà... Telle est l'évidence. Je ne peux pas lui donner l'argent, ni le repos, ni chasser les peines qui, peu à peu, le détruisent. C'est comme si je n'avais, devant ces calamités, ni cœur, ni volonté, ni membres, ni paroles... C'est comme si j'étais, devant cette calamité, un cadavre déjà... un cadavre !... oui, un cadavre inerte... stupide, inutile... un cadavre... Je ne sers de rien... Et, de l'autre côté, voici une femme qui l'aime. Elle tient dans ses mains la fortune, et, dans son cœur, l'amour... un amour capable, le sien, de reprendre à la mort l'homme que j'adore plus que tout... Elle peut, elle... Elle peut. Moi, je ne puis pas... Et vous me demandez si je dois sacrifier la vie de Jean comme vous avez sacrifié la vie de la servante ?... Et, si je réponds : « Non, non... », si ma conscience crie : « La charité veut que tu t'immoles pour celui qui ressuscitera tant de vies » ; si ma conscience crie cela, vous me dites, vous, que je suis dans l'erreur... dans l'erreur !... Non, non ce n'est pas l'erreur ! C'est effroyable... C'est... Ce n'est pas l'erreur !

A ces mots, elle se retourna de mon côté. Et le lieutenant parut s'occuper de l'atmosphère, de la pluie possible. Il arrêta un de ses camarades et le retint devant le rez-de-chaussée, afin de justifier son attente à mes yeux de jaloux supposé. L'ironie de cet incident me fit sourire. Se pouvait-il douter, le militaire, du drame qui se passait là, derrière la guipure empesée de ce rideau provincial. Moi, je répétais, haussant les épaules, par comédie :

— Mais si, madame Le Guenn, c'est une erreur ! Voyons,

ai-je accepté, moi, de sacrifier mes aises à celles de votre petite bonne?...

— Voilà bien la preuve même que la vérité morale est dans ma prochaine résolution, ma résolution contraire à vos actes que je réprouve ! — énonça-t-elle fermement.

— Que vous êtes nerveuse, ma chère amie, que vous êtes nerveuse ! — me contentai-je de répliquer, en levant les mains.

Tout exultait en moi. La fleur de mes semailles s'épanouissait amplement, sur cette tige frêle, sur ce pauvre corps menu et roidi.

La victime soupira :

— Je vais voir si Jean a besoin de quelque chose...

— Ne lui parlez pas de ces bêtises, surtout !...

Sans répondre, elle disparut dans l'escalier.

X

Dans sa clarté vive, et depuis l'horizon grisâtre, se précipitaient les ruissellements de la mer, avant de s'écheveler en écumes contre les roches basses, innombrables, de Penmarch, où boitait une procession de Bigoudens, têtes nues, à la suite de trois bannières : — velours cramoisi, brocart d'or, damas d'argent, elles étaient maintenues droites, malgré la brise, par de solides Bretons en vestes courtes. — Le prêtre bénissait la rumeur des eaux.

Le long de la grève, défilaient en groupes les femmes mitrées de guipure. Elles offraient au ciel l'ampleur de leurs fronts durs, leurs pommettes saillantes, leurs nez camards. Sur les larges manches repliées vers le coude et ornées de géométries mystérieuses, leurs enfants perchaient. De leurs tempes, les rubans énormes volaient, rouges, roses ou verts. Partout ondulaient aussi les angles des pavillons hissés aux mâts du sémaphore, du vieux phare carré et crénelé, de sa chapelle, des barques échouées en ligne, de l'usine électrique qui soutient le phare neuf, haute colonne de granit, lanterne bienfaitrice entre les profondeurs du ciel et les clameurs de

l'Océan. C'était une fête de couleurs frissonnantes dans l'air limpide, par-dessus le glacis des flaques. Les cloches sonnaient. La fougue du vent s'engouffrait dans les oreilles, battait les paupières, salait les lèvres. Et toujours pullulait cette foule de femmes qui se dandinaient dans les ballons de leurs robes épaisses élargies par les vertugadins. Ramenées par-dessus les passementeries de leurs bonnets, leurs chevelures lisses étaient tendues, telle une autre étoffe, jusque sous les guipures de la petite mitre qu'un cordon nouait aux mentons gras. La lumière dorait leurs nuques saures. Il semblait que le flot dégorgeât indéfiniment cette multitude. Attifés comme de petites bonnes femmes, des centaines de bébés trébuchaient dans leurs jupons trop pesants.

La foule chantait les répons. Le cortège inclina les bannières afin de leur faire franchir la porte trop basse de la pauvre chapelle. Taquine, madame La Revellière contredit la dévotion de madame Le Guenn, qui se réfugiait dans la prière. La vieille dame affirma que la bannière rouge était le symbole du feu, de l'Agni védique, que la bannière d'or était celui du soleil-père, Diauz-Pitar, Ormuzd; que la bannière d'argent était celui du monde stellaire, d'Astarté, de l'univers astronomique, — que tous ces dieux antérieurs au Christ s'étaient glissés, par la suite, dans sa religion, triomphant sous les espèces du Père, du Fils. de l'Esprit. Fière de soi, l'alliée des La Revellière-Lepeaulx résumait ainsi les souvenirs confus de ses lectures impies. Madame Le Guenn ne répondit rien. Heureusement Gilberte appela sa grand'mère : son chapeau vacillait; la vieille dame s'occupa de l'enfant.

La procession s'introduisit dans la salle exiguë, crépie de chaux, qu'était le sanctuaire. Dehors, la foule se prosterna contre la muraille que troue la lucarne quadrilobée par où s'exhale la voix de l'officiant. Toutes les têtes s'inclinèrent, et les chevelures luisirent, arrondies sur les crânes, entre les coins de pourpre et d'argent qui décorent les bonnets. Une jeune femme priait avec une ferveur insigne. Ses yeux cillaient selon le rythme des litanies que récitaient ses lèvres charnues. Sur le chapelet de corne elle avait joint ses mains gourdes et poilues de blond. De ce lourd visage, de ces bajoues rouges, de ce nez court, de ce front miroitant, du

corsage noir, des rosaces et des rectangles en soie jaune ornant les manches, une telle image de ferveur ancienne se composait qu'on admettait qu'elle fût angélique, en dépit des souliers ferrés relevant le velours et le drap de la jupe. Soigneusement, madame Élisabeth la dessina sur son album. Et le docteur, se rapprocha. Le vent ajustait la robe d'alpaga gris au corps de son amante.

Madame Le Guenn fut s'agenouiller aux côtés de cette Bretonne d'enluminure. Bien que l'une parût mince et nerveuse, leurs silhouettes s'adaptèrent. Au pastel, madame Élisabeth les nota. Le profil râpeux de la paysanne débordait le profil gris de madame Le Guenn, comme, sur les médailles à deux effigies, celle du fond déborde la principale. L'identité de leurs postures, de leurs bouches priantes, de leurs vêtures également sombres, encore que de coupe dissemblable, s'inscrivit malicieusement sur la feuille que nous admirions autour de la dessinatrice. Crayonnant le chapeau de paille de l'épouse, elle lui donna l'aspect d'une auréole qui sanctifiait les deux figures en oraisons.

Pareilles étaient les expressions des regards invocateurs. Pareillement papillotaient les paupières selon le rythme des litanies que les deux bouches murmuraient ensemble au seuil de la chapelle, sous le cintre de sa poterne, proche du vieux phare pavoisé par les couleurs armoriales des pavillons maritimes. Mieux que nous, le docteur écoutait l'éloquence de madame Élisabeth traiter comme un simple motif d'art la dévotion de ces mille créatures accroupies, le chapelet aux doigts, sur les ajoncs éventés et fanés du promontoire. Elle dénombra les infirmes amenés dans leurs brouettes pour supplier aussi le ciel, ses clartés rudes, sa bise agressive qui secouait tous les rubans, et faisait claquer les draps des robes, les drapeaux, les oriflammes.

Alors Le Guenn pensa certainement que sa femme s'oubliait trop dans sa ferveur. Il médita sur le soutien qu'elle cherchait en s'unissant aux dévotions de ces gens. Les yeux du marin clignaient à la lumière hostile. Il se détourna, contempla les mouvements mornes de l'Océan bombé vers l'horizon et saisi au loin, par les bras pierreux des caps. Madame Élisabeth n'obtint plus qu'il lui répliquât.

Après, nous voulûmes gravir l'escalier du phare neuf. En spirale, une rampe de cuivre massif tournoie dans le clair cylindre de granit bleu. Au sommet, nous considérâmes le pays, cette pointe de cailloux monstrueux éboulés parmi les eaux baveuses, Kéritis et Saint-Guénolé, les deux bourgs, clapis à droite et à gauche, avec leurs maisons fortifiées des temps médiévaux, les pointes de leurs clochers, les mâts de leurs bateaux noirs. Vers la terre, ce sont les champs malingres d'orge et d'avoine, poussés dans les phosphates du sable. Sur les landes désolées paissent les vaches presque immobiles. La route droite et sablonneuse brille jusqu'aux clochetons de Saint-Nona, l'église du vieux Penmarch, cité d'armateurs jadis prospère, et qui, dans son architecture précieuse, fragile, moussue, arbore leurs armoiries — : une nef remplie de sages nautoniers.

Nous l'avions visitée en venant. L'automobile s'était arrêté sous le mur qui étaye l'humus du cimetière. Nous avions foulé les tombeaux étroits et courts : en un coin, il y avait un tas d'ossements bruns ôtés des fosses pour qu'elles accueillissent les nouveaux défunts. Nous avions passé sous les porches aux niches vides, aux bancs de grès. Nous avions, dans l'intérieur, fait sonner sous nos pas les dalles dissociées du chœur : là tant d'hommes râlèrent égorgés durant les guerres de religion! Et, de tout cela, demeurait, au cœur des Le Guenn, une angoissante tristesse. En leurs âmes était la même désolation que sur ce cap ras effondré dans la mer, au bout de ses champs maigres, et honni par les salives du flot, par les hurlements de la rafale.

Ils ne se déridèrent pas, quand une troupe d'écolières bigoudines envahit, avec leurs frères espiègles, le kiosque de verre. Nous nous montrions les vagues boursouflées et dressées contre les blanches lumières du ciel. Mais si madame La Revellière et Gilberte se plaisaient entièrement au spectacle de cette géographie tragique, madame Élisabeth et moi guettions ce qui nous révélerait le véritable état des Le Guenn. Ils ne se quittaient pas. Silencieux, atterrés, l'un contre l'autre, ils souffraient continûment. Leurs mines hâves dénonçaient les drames de leur insommie. A l'impatience qui tenaillait évidemment leur parente, je soupçonnai que les amoureux

s'étaient entretenus de leur dessein, qu'elle avait appris une chose favorable, et qu'elle attendait, plus fébrile, l'imminente fin du débat. La veille, les Le Guenn s'étaient dits trop las l'un et l'autre, après l'excursion de l'après-midi, pour s'abstenir de dîner en notre compagnie. Mais, ce matin, ils n'avaient pas refusé de nous suivre à Penmarch. Madame Le Guenn voulait que son orgueil ne parût pas fléchir devant ses craintes. Torturée par la plus forte douleur qui lui pût échoir, elle se roidissait fièrement, les yeux secs.

Je me demandai si, comme Zarathustra, elle était suffisamment orgueilleuse de sa peine pour dire à la mort : « Si cela a été la vie... eh bien : encore une fois ! » Eût-elle voulu, par amour du sacrifice, par amour du Calvaire, pâtir encore une fois, comme elle pâtissait à cette heure dans cette lanterne ronde où le gardien montrait à Gilberte les lampes électriques aussi complexes que des horloges, et les lentilles des gros miroirs segmentaires.

— Il m'a écouté, — murmura madame Élisabeth pendant que, tous deux, nous tournions, sous couleur de conquérir par nos regards toute la région. — Il m'a écouté. Cette nuit, il lui a confirmé que son mal était grave et mortel, s'il ne se soignait pas, en changeant d'existence. Et il espère qu'elle lui proposera d'elle-même...

Sa cousine se rapprochait de nous. Madame Élisabeth me signala la fumée d'un navire à l'horizon des eaux vertes et montueuses. Malgré sa présence d'esprit, elle laissait voir une sorte de joie délirante qui forçait les portes de ses yeux, qui scintillait à la pointe de chaque cil, qui luisait aux coins de ses lèvres. Je ne sais pourquoi elle m'inspira soudain quelque mépris. Rien de son esprit n'aimait alors Jean Le Guenn. Seul l'instinct de cette créature intelligente la commandait. Il me parut qu'elle s'était tout à coup muée, sinon en bête, du moins en une coquine assez vulgaire.

Passé quelques minutes, je me rendis compte de mon injustice : précisément, je reprochais à l'énergie de sa nature ce que j'exigeais du docteur. Il me déplaisait qu'elle obéît à de francs appétits ; et je traitais Le Guenn de lâche, parce qu'il n'y cédait pas. A cette incohérence de ma logique, je pus mesurer combien l'exemple de la sottise bre-

tonne avait déjà sérieusement engourdi ma conception virile des faits. Ceux que je prétendais vaincre émousseraient-ils d'abord mes armes? Un mois plus tôt, j'eusse loué cette magnifique vigueur passionnelle de madame Élisabeth, comme une preuve de santé morale. Aujourd'hui, faussée par tant de vicissitudes, ma raison condamnait presque une si noble franchise.

En quoi de chétif, de pitoyable, s'était changée ma force? L'atmosphère de l'Armor, la gronderie de l'Océan formidable, le ricanement des vieilles façades ventrues, m'avaient-ils rendu semblable à ces Bretons résignés comme des enfants sous la férule?

Et je connus que la vérité de mon être était en péril. Déjà m'infectait l'endémie de cette province. Il me parut qu'enfermé sous la cloche de ce ciel pâle, assiégé par les assauts du vent, je chancelais dans un asile précaire, au sommet du phare que le cap de blocs et de cailloux humides élevait par-dessus le cercle des champs et des eaux.

J'eus le sens d'une débilité. N'allais-je pas devenir aussi un Le Guenn mol, passif et lâche devant ses espoirs?

Il me fallait un autre air, un air moins victorieux des énergies, l'air tonique et stimulant des montagnes, l'air subtil et empesté des capitales; non cet air maître de qui tend à se dépasser.

Aussitôt je voulus partir. En bas, l'automobile bourdonnait à la façon d'un gros insecte arrêté sur l'ordure nourricière du sol. Là rampaient aussi les essaims de Bretons noirs. Je criai l'heure aux Le Guenn, qui me suivirent avec leurs parentes. Nous nous arrêtâmes à l'orifice du cylindre clair, où tournoyait la spirale en cuivre de la rampe. Du fond, plusieurs voix enfantines sonnaient, s'appelaient, se querellaient. Des sabots claquaient en descendant. Un vol de filles enrubannées s'engouffrait, avant nous, dans l'abîme circulaire. Les échos de leur joie frappaient le granit bleu. Ils animèrent encore le jour intense que versaient les longues fenêtres vers la courbe de cuivre étincelant.

La brutalité du soleil et de cette liesse nous étourdit tous, à l'instant de nous engager dans le puits de pierre vibrante. Trop de clarté, trop de bonheur criard ébranlèrent nos pensées.

Madame Le Guenn hésitait à mettre le pied sur la première marche de fer :

— Il y a trop de fracas, il y a trop de lumière! — bégaya-t-elle.

— Ce simple granit bleu lisse et nu!... Il semble qu'on ne saurait où se rattraper en cas de chute, — geignit madame La Revellière.

— Et ce trou de soleil vous aspire! — dit le docteur, penché sur la rampe.

— Oui, ce trou de lumière vous aspire! — confirma madame Élisabeth, dont le sourire frissonnait.

— Comment? — m'écriai-je. — Comment pouvez-vous tous redouter la lumière de ce puits, et le tumulte de ces joies?... Vous faut-il absolument des antres, de la nuit, du silence, et de la mort... pour vivre?

— Oh! — fit madame Le Guenn, — il y a trop de clarté là, comme dans la vie, trop de clartés aveuglantes, trop de rayons qui transpercent... L'ombre endort, du moins... La clarté est plus cruelle que l'ombre...

— Ah! ah! — ripostai-je. — Vous préférez le sommeil dans le sépulcre à la course dans le matin?...

— Il y a tout de même trop de lumière! — confirma le docteur, que blêmit le vertige. — Et cette rampe de cuivre, qui tournoie, réfracte tous les rayons! Elle les renvoie sur le granit du mur...

— Ça fait mal au cœur! — gémit madame Le Guenn.

— Et ce bruit qui vous fait mal à la tête!... — ajouta madame Élisabeth.

— Mais ce sont les dynamos que la vapeur met en marche pour que le phare éclaire, tout à l'heure, l'espace de la nuit..., pour qu'il enseigne leur route aux hommes qui l'ignorent...

— La pesanteur vous plombe les membres, ne trouvez-vous pas?... — interrogeait encore madame Élisabeth.

— Allons, allons! — commandai-je, — descendons vers le bruit et la lumière... vers la vie véritable, madame Le Guenn!... Ou bien vous resterez semblable à moi... semblable à moi qui tue les petites bonnes!... Hein! quelle menace madame Le Guenn?...

— Mon Dieu! jamais je n'oserai descendre dans ce trou de

bruit et de lumière, — pleura-t-elle d'un voix tremblante. — Elisabeth, passe devant!...

— Comment veux-tu que je passe avant toi?... Puis-je oser, si tu ne te décides d'abord?...

Certes, madame Élisabeth prononça toute la phrase en lui attribuant la valeur d'un symbole, à la manière d'Ibsen. Elle voulait dire que sa cousine devait la première accepter le divorce, pour qu'elle sauvât Le Guenn. Et cela fit qu'ils sourirent ensemble tous trois, douloureusement...

— Je n'ose pas encore! — soupira madame Le Guenn.

— Alors laissez-moi vous montrer le chemin! — conclus-je, en me précipitant vers l'escalier. — Laissez-moi, puisque je suis le seul qui affronte la clarté de la vie!...

Et, content de cette plaisanterie littéraire qui marquait bien la puissance égale de nos mêmes préoccupations, qui signalait aussi l'heureuse germination de mes semailles parmi le terreau bousculé des cœurs, je dévalai par les marches de fer dans le puits de granit bleu qu'inondait la lumière, qu'emplissaient les cris d'une jeunesse rustique...

L'automobile nous emporta loin de cette terre aride et pavoisée, où titubait encore, le long des chaumières basses, la procession et ses fidèles, ses longs pierrots noirs, ses grosses filles mitrées et dorées, parées de rubans azur, pourpre, émeraude, que le vent collait à leurs visages khmers.

Deux jours plus tard, à Locmariaker, nous vînmes attendre le passage de notre bateau. Rien ne me permit de découvrir si ma victime avait choisi. A plusieurs reprises, j'essayai des propos capables de renouer la conversation essentielle, soit avec madame Le Guenn, soit avec son mari, soit même avec madame Élisabeth : tous se dérobèrent. Ils connaissaient trop mes tactiques. Leur pudeur ne se souciait plus de m'étaler des faiblesses que je savais suffisamment.

Dans le port d'Auray, notre bateau avait dû, malgré nos prières, et par effet d'un contrat préfectoral, embarquer des moissonneurs à destination de Belle-Isle, avec une cargaison de bois. Ivres, ces nombreux passagers, assis sur les fagots, sur les troncs de hêtres, de bouleaux et de sapins, chantaient et se taquinaient, à l'aise en leurs costumes qu'eût peints Wat-

teau. De jolis Gilles et d'aimables Zerbinettes se lutinaient. Un joueur de cornemuse, juché sur la dunette d'avant, s'époumonnait, en rythmant du sabot, la ritournelle. Aux cordages tendus dans l'air vers la pointe du mât, des mains s'agrafaient que les travaux de la terre avaient grossies et durcies. Contre les bordages s'adossaient les vestes blanches de Pontivy, les vestes bleues de Locronan, les guimpes en percale des Lorientaises, les longs châles marrons en honneur dans les îles du Morbihan, les corsages noirs à courbes de velours ceignant les poitrines épaisses du Finistère. Des figures fraîches, virginales et rondes riaient sous les tiares d'où pendaient les courtes pèlerines noires doublées de vert, doublées d'amarante, doublées de cramoisi, reflets variables pour les joues à fossettes et les cous halés. Des fileuses plantaient à leur hanche la quenouille chargée de lin roui ; elles roulaient le fil, de leurs doigts alertes, sans négliger de riposter aux agaceries des gars, qui se frappaient l'épaule en laissant le rire tordre leurs tailles.

La Bretagne secourait les laboureurs de Belle-Isle en leur envoyant ses fils à longues jambes et ses filles trapues, avec le bois qui chaufferait les fours à pain, qui pétillerait aux bivouacs des champs pour éclairer les visages des conteurs ou les gestes des danseuses, — lorsque leur ronde cernerait le feu créateur, en souvenir inconscient des vieux cultes chers aux Celtes primitifs, dans les plaines de l'Asie.

De la passerelle nous les regardions. Madame Élisabeth et le docteur échangeaient des réflexions ethnographiques que l'érudition douteuse de madame La Revellière contredisait impertinemment. C'était l'heure où le soleil décline, où son or commence à sertir les cimes des futaies et les bords des nuages, où l'ombre comble lentement les anfractuosités des berges, où l'air fraîchit, où la rivière clapote, où les faces des maisons, sur les hauteurs lointaines, se fardent soudain de rose tendre. Les bandes d'oiseaux regagnaient le gîte. Les rives s'écartaient. Toute la nappe du Morbihan apparut à notre gauche, avec ses courants vigoureux fendus par les hautes perches des balises, qu'ils inclinent et qu'ils assaillent d'écume argentée. La vitesse du steamer augmenta. Le halètement de la machine se précipitait. Nous courûmes droit à l'ouest,

tandis que la sirène saluait de son beuglement le petit phare blanc de Port-Navalo.

Enveloppée dans un plaid, Gilberte questionnait sans trêve le capitaine obligeant. Nous écoutions l'homme de mer dire ses voyages de jadis vers les Singapore, les Hong-Kong et les Yeddo. Le docteur se joignait à lui pour évoquer les paysages luxuriants du Mékong, les splendeurs humaines et végétales de Ceylan, la poussière des larges rues chinoises où grouille, sous les planches bariolées des enseignes, une foule sournoise, digne, marchandant la viande rouge de l'étal et les parfums du thé en monceaux, admirant le potier qui hâte de ses orteils et de ses doigts la rapidité du tour.

Franchi le détroit, notre steamer défonça les houles de l'Océan. Il s'isola dans l'espace d'eaux lourdes et croulantes. Le vent du large refroidit nos membres, secoua le prélart tendu contre la balustrade de la passerelle. Madame La Revellière craignit que Gilberte ne s'enrhumât : elle la fit descendre dans le salon. Comme l'enfant maussade pleurnichait, sa mère dut lui donner l'exemple en les accompagnant. Nous demeurâmes, les Le Guenn et moi, près du timonier velu qui poussait, retenait la roue verticale de la barre, aux injonctions du capitaine. Les mâts se penchaient à tribord, se redressaient dans le ciel bleuâtre avec les angles aigus de leurs cordages, puis inclinaient à bâbord vers les vagues creuses et miroitantes. Le vaisseau roulait doucement, berçait ainsi les moissonneurs. Ils devisaient, assis à croppetons sur le pont d'avant, pour le rire des jeunes fileuses dont ils tiraillaient les navettes. Une grande paix fraîche venait du ciel. Le biniou exhalait tantôt ses joies alertes, tantôt ses plaintes douces. Une voix féminine chanta :

Qu'avez-vous donc la belle
Qu'avez-vous à-à pleurer ?...

C'était un mode triste et lent que le musicien amplifiait en dégonflant la panse de son instrument brodé, en précipitant le jeu de ses phalanges sur les trous de flûte. Après entente par signes, un chœur à trois parties se forma.

Les âmes se marièrent pour s'exprimer selon la cantilène

monotone, presque funèbre, bien que les ivrognes de l'assistance hurlassent parfois, de toutes leurs forces, le refrain :

Luron, luron, lurette !
Luron, luron, luré !...

Mais les jeunes filles s'appliquèrent à moduler le son très lentement, très tristement, tandis que les eaux divisées par l'éperon s'écoulaient en gazouillant aux deux côtés de l'étrave.

La gaieté ne s'éteignit pas toute, mais chacune et chacun semblèrent psalmodier une mélopée de deuil et de résignation. Le biniou se lamenta. Pourtant les faces ne devenaient pas lugubres. Prestes de leurs doigts, les fileuses maniaient leurs quenouilles. Actifs de leurs bras, les moissonneurs fourbissaient leurs faucilles. De temps en temps, les ivrognes buvaient à la régalade le cidre du pot qu'ils se transmettaient. Sur les fagots, les couples ne dénouèrent pas leurs timides enlacements.

L'gars, dans la mer a plongé !...
Luron, luron, lurette...
Luron, luron, luré!...

Ce fut même sur un ton goguenard que les trois parties du chœur saluèrent la chute du matelot dans l'abîme, sur le ton qu'eût adopté l'artiste des danses macabres, lorsqu'il s'amusait à peindre les papes, seigneurs, courtisanes, mariées, poètes et loqueteux conduits au tombeau par un squelette gambadant.

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !

continuèrent les voix tendres, maladroites, des fileuses. Dans la fumée noire du bateau, que rabattait le vent, monta le son placide. Il s'en alla plus haut que les pointes des mâts obliques, jusqu'au pâle zénith...

Avec les jeux de la mort, l'âme bretonne a composé les strophes mêmes de ses plaisirs, tant elle demeure fidèle au terrible Ankou, qui la rend veuve quotidiennement.

Par hasard, au milieu de ces filles, l'une offrait le plus beau visage de madone. Son corsage de drap bis, largement brodé

de noir, serrait une taille noble, des épaules souples. Autour d'elle, les garçons rivalisaient de lazzi. Fière de régner sur leur attention, elle chantait, les dents rieuses :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !

Du haut de la passerelle, nous la contemplions comme la seule forme vivante digne de cette mer majestueuse, de ce ciel pourpre, vert et bleu, qui enveloppaient l'effort haletant de notre vaisseau, dans leurs odeurs saines et leurs couleurs sublimes. La fille de l'Armor psalmodia, de sa voix douce et victorieuse, le distique. Près de nous, le docteur fredonnait avec elle et la deuxième partie du chœur :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé!

Cela d'un tel accent, que sa femme et moi, nous nous interrogeâmes des yeux, — elle, anxieuse, blême.

Luron, luron, lurette!
Luron, luron, luré!...

cria-t-il selon le refrain entonné par toutes les bouches brutales. Sans nul doute il avait chanté en appliquant à son destin même, par une claire allusion, le sens de la cantilène. Il ne savait pas nager dans l'élément terrible où les hommes en lutte pressent le faible, comme les vagues de l'océan pressent et noient le naufragé. Déjà la mort lui mangeait le cœur...

Voilà ce qu'il avait voulu crier de sa détresse. Voilà ce que comprenait madame Le Guenn, car la pitié et la douleur mouillèrent ses yeux, autant que je pus le deviner dans la pénombre crépusculaire. D'ailleurs il ne permit pas à nos regards de fouiller les siens. Il s'obstinait à entendre seulement les chanteurs que berçait la nef, à voir seulement le feu qui s'alluma devant nous, écarlate, au phare de la Teignouse, dressé sur le roc, entre le vert lumineux des eaux et la courbe encore verte du firmament.

Le corps mince de Le Guenn souffrait dans l'étui d'un long paletot brun, et ses pieds en vieilles bottines jaunes se cris-

paient l'un sur l'autre. Le capitaine empoigna lui-même la barre pour doubler le récif; le soin de son art l'absorba. En sorte qu'à cette extrémité de la passerelle nous étions isolés, tous trois. La grande brise emportait loin des oreilles indifférentes les paroles que prononça madame Le Guenn, alors :

— Écoute, Jean... écoute... Tu es malheureux... Tu es malade... Promets-moi que tu vas te reposer en rentrant... N'est-ce pas, monsieur Guichardot, il faut qu'il se repose?... Tes travaux, laisse-les... Plus tard...

— Je n'ai pas le droit de laisser mes travaux, — interrompit-il sans tourner vers nous la tête, — c'est l'unique voie de salut... Ai-je le droit d'abandonner ces recherches qui peuvent sauver des multitudes... bientôt, demain..., si demain je trouve...?

— Est-ce un devoir plus haut que de conserver nos deux vies, mon pauvre bonheur... nos deux vies côte à côte?... Est-il un devoir supérieur, Jean?

— Peut-être! — avoua-t-il assez rudement pour que le vent n'étouffât point sa réponse.

Je crois que je n'oublierai plus cette heure. Madame Le Guenn était assise, à l'abri du froid, sur un pliant du bord, dans le coin formé par l'angle des balustrades garnies de leur prélart. Recroquevillée sous une pèlerine de bure écossaise, elle était une petite personne dolente, menue, hagarde, que le roulis balançait avec le capitaine et sa roue, les chanteurs, les rieuses de l'avant, leur cuisine dont les oignons brûlèrent, la cargaison de bois, les fines lignes des mâts et de leur agrès, la proue pointue qui s'élevait parfois sur la crête d'une lame pour retomber en glissant dans la cascade écroulée...

Quelle peine sans égale trahit la victime lorsqu'elle recommença de parler! Je m'étonnais qu'une salive de sang ne débordât point ses lèvres à chaque mot, tant il me parut que sa poitrine haletante se déchirait avant qu'elle les pût dire.

— Pour ces milliers de vies alors, ces milliers de vies que tu sauveras... peut-être..., il faut d'abord ménager la tienne... Il ne faut rien négliger de ce qui t'assurera le repos..., rien,.. Maintenant, j'écarte toute considération morale ou religieuse... Je te serai charitable jusqu'au bout, Jean, jusqu'au bout... Je te rendrai libre, Jean!...

Elle ravalait un sanglot. Brusquement, il se retourna vers elle, et s'adossa contre la balustrade. Les cavités de ses orbites étaient obscurcies. Sa bouche trembla :

— Que veux-tu dire ?

— Ce que tu penses... ce que tu espères depuis longtemps déjà... Oh ! oui... ce qui t'apparaît comme un rêve d'avenir glorieux, comme un rêve de félicité sans nom...

C'était l'amertume du reproche et l'amour du sacrifice qui faisaient l'émotion de sa gorge, de son murmure. La victime se résignait.

— Quoi donc ?...

— La richesse d'Élisabeth t'aidera... car... tu vas divorcer. Jean !... Et je ne résisterai pas.

Enfin elle se déterminait ! Mon œuvre était accomplie. Je remerciai ma sagesse et mes obstinations. Entre toutes mes entreprises, celle-ci n'était certes pas la moindre. Ma logique avait vaincu les traditions d''une race routinière, les scrupules de la foi, l'égoïsme d'un amour très fort. Et j'allais voir succomber aussi les sentiments de la compassion : Le Guenn ne savait comment faire pour contenir sa joie, s'assurer de la vérité, prodiguer les marques de sa gratitude, et les vaines consolations ; il suffoquait. Son regard pourtant me signifia moins sa reconnaissance que son étonnement de ma victoire. Moi-même j'étais tout arrogance sur le piédestal de la mer et sous le dais du ciel. Mes fibres nerveuses vibrèrent. J'eus envie de piaffer et de courir. Un effort me fut nécessaire pour refréner mon excitation.

— Ne joue pas l'étonnement, — disait madame Le Guenn, — A cette heure, du moins, sois donc sincère... Qu'y a-t-il de nouveau, pour nous, dans cette proposition, sinon d'entendre ma bouche la formuler ?...

— Qui l'a formulée auparavant ?...

— Monsieur Guichardot, Élisabeth... toi-même, dans nos discussions de chaque nuit... toi-même, depuis huit jours, bien que tu n'aies pas osé tout dire... Va, j'aurai le courage de porter ma croix entre toutes les stations de mon calvaire. Ne me plains pas... La mer aurait pu dévorer ton corps, au loin, pendant une croisière du *Surcouf* ; j'aime mieux savoir que tu marches dans un chemin de triomphe... même sans moi !

Les larmes l'étouffaient ; cependant elle ne les laissa point jaillir. Plus étroitement recroquevillée dans sa pèlerine écossaise, elle concentrait tout ce qu'elle pouvait de forces afin d'achever sa tâche.

— Yvonne !... — murmura Le Guenn.

Il s'assit auprès d'elle, sur l'autre pliant. Il lui chercha la main dans les plis de l'étoffe, et joua très mal le rôle de celui qui refuserait le sacrifice, à cause de son amour, de son devoir, des lois divines... Madame Le Guenn ne se reculait pas. Je vis même qu'elle aussi lui serrait la main frénétiquement. Elle répéta :

— Avant tout, il ne faut pas que tu meures... Il ne faut pas que ton génie meure... Pour les pauvres malades, il ne le faut pas !

— Je n'en suis pas encore à l'agonie, voyons ?... Tu es folle !... Hein, Guichardot, est-elle folle !...

— C'est une femme admirable et digne de sa foi ! — répondis-je de manière ambiguë...

Elle me comprit. Loin de s'attarder aux interruptions et aux protestations ridicules de son mari, elle continua de s'expliquer, refoulant ses sanglots :

— Mieux vaut que mon cher bonheur de femme disparaisse ; oui, cela vaut mieux, va !... Après tout, c'est aussi ma tâche de chrétienne charitable, si ce n'est pas strictement ma tâche de catholique... Oh ! n'insiste pas... Sans doute, ton cœur ne veut pas me laisser... mais ta raison l'exige !... Va, va... j'ai eu ma part... Tu m'as donné ma part... Désormais j'aurai le bonheur encore de me souvenir... Je possède au moins un trésor de souvenirs, tu sais !... A quoi bon te défendre ?... Seules des paroles droites et franches sont de mise en cet instant... Ne nous mentons pas... Ton esprit réclame ce que ta bouche refuse... Oui, je suis déchirée, puisque je t'aime... Oui, mon être lamentable est là pantelant, meurtri... Mais tu me connais : tu sais comme les résolutions de ma piété sont irrévocables. Je te le jure devant Dieu : je veux, que nous divorcions et que tu épouses Élisabeth. Je le veux afin que les pauvres malades soient guéris par ta science !

Le Guenn balbutia, en essayant de larmoyer :

— Alors, c'est que tu ne m'aimes plus !

— Si je t'aime, ne dois-je pas t'arracher aux périls de notre existence? Tu sais bien ce qui nous menace... Je t'aime pour toi, plus que pour moi... Mon affection n'est pas égoïste : elle te préfère à elle-même... N'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Guichardot, vous qui m'avez, sur ce point, dessillé les yeux? Aujourd'hui, je l'aime pour lui, plus que pour moi.

— Cela n'est pas humain!... Cela n'est pas véritable!... — s'écria-t-il.

— Cela est chrétien cependant. Des saintes ont eu des vertus plus singulières... Je ne t'aime plus, oses-tu dire! Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu partais pour tes voyages dans les mers dangereuses?... Est-ce que je ne t'aimais pas quand tu m'as quittée pour aller à la guerre de Chine?... Est-ce que je ne t'aimais pas?... Cependant je cachais mon chagrin : je t'aimais pour toi courageux, pour toi noble, pour toi glorieux... et non pas pour moi qui eusse voulu te garder dans une petite chambre, contre ma poitrine... Ne croyez-vous pas que j'ai souffert toutes les angoisses pendant les mois où j'interrogeais chaque flot livide venant du large, en tremblant qu'il ne me rendît son corps dans l'écume?... Et cependant, tu es reparti ; et je t'ai laissé repartir sans pleurer, parce qu'il fallait donner l'exemple aux mères et aux femmes des matelots... Est-ce que je ne t'aimais pas alors pour toi seul, puisque je me résignais à souffrir, des mois et des mois, des saisons et des saisons!...

Madame Le Guenn s'exaltait ainsi par la parole. Pas un geste n'accompagnait sa plainte verbeuse. Quelle que fût sa vaillance, elle ne s'empêchait pas de déclamer un peu comme les personnages des poètes, — dans l'intention d'attendrir celui qui demeurait près d'elle, inerte, sans courage devant sa propre volonté. Il poussait des exclamations inutiles. Je sentis qu'elle avait risqué l'offre du divorce, parce qu'elle doutait encore de l'acceptation. Mais j'avais confiance.

Lui ne tenait peut-être guère à subsister, ni surtout à lutter d'une façon fatigante pour subsister, mais il tenait forcenément à ce que le sérum de Le Guenn fût salutaire, à ce que les Facultés le reconnussent, à ce que des milliers de malades fussent guéris, à ce que la thérapeutique par le magnétisme du sang fût l'origine d'une médecine nouvelle, puis d'une

biologie fondée sur les orientations électro-planétaires du mouvement vital,

A cette espérance j'estimai qu'il immolerait tout, même l'indolence de son fatalisme breton, même sa compassion de chrétien pour le faible et l'inutile, pour le déchet social, pour cette victime tapie dans l'angle de la passerelle, et qui prolongeait sa jérémiade, malgré les clameurs du vent secouant le prélart, les chansons des moissonneurs, les rires des ivrognes et le fracas des bûches dégringolant aux coups plus forts du roulis. Nous doublâmes les rochers de la Teignouse sous les clignotements écarlates de son phare assailli par les hydres brusques de la marée.

Discrètement, je m'écartai du couple en peine, mais de telle sorte que les souffles m'apportassent néanmoins son murmure. Je m'accoudai. Je feignis de m'intéresser mélancoliquement au lac lunaire, au lac d'argent gris et scintillant que formait, sur les eaux les plus lointaines, la clarté lunaire cernée par les nuages en route vers les cimes du Nord. Elle tombait d'une déchirure oblongue, entre les ouates verdâtres, pour illuminer un vaste espace, vers l'horizon de l'Océan, avant qu'il confondît son ombre avec celles du firmament. C'était comme un visage morne du chaos. Inscrit dans l'étendue funéraire des flots, et, sous le poids du ciel indistinct, ce triste visage d'argent gris me parut alors prononcer lui-même les paroles de madame Le Guenn. Je ne sais pourquoi j'associai, dans mon esprit, ce reflet de l'astre nocturne aux sourires navrés, aux résignations désolantes, que chantait le chœur des Bretons, que rythmait le son fourbe et mélancolique du biniou :

Qu'avez-vous donc, la belle?
Qu'avez-vous à-à pleurer?...

— Je t'accompagne, — répondait madame Le Guenn, — tu le vois, jusqu'au départ pour ta vie heureuse, Jean, comme je t'accompagnais jusqu'au môle où t'attendait la baleinière du *Surcouf*. Je te demande seulement de penser qu'à toutes les heures de mes jours je regarderai le chemin par lequel tu reviendras peut-être, qui sait? m'embrasser au front, un soir, devant Élisabeth qui t'aimera pour elle... Moi,

je t'aimerai pour toi... Et ce sera, sur elle, ma victoire, Jean!...

Elle pleura discrètement, à la fin de ce souhait. Elle avait dû en méditer les termes dans l'insomnie des nuits récentes. Son mari lui étreignait les deux mains. Elle conclut :

— Va, c'est dit... C'est dit. Ne parlons plus faussement, veux-tu?... Je te le demande en grâce.

Là, j'attendais mon Le Guenn. Et voici tout ce qu'il balbutia :

— Tu le sais, ce ne serait pas pour moi, si je t'obéissais : ce serait pour l'œuvre de la science humaine... Tu le sais... Répète-moi que tu le sais... Yvonne! Répète... car tout t'appartient de moi; tout, entends-tu, Yvonne? tout!...

— Tout de ton esprit... Rien de ton cœur! — gémit elle. — Mais l'esprit vaut que nous détruisions nos cœurs.

Il s'affligea quelques secondes. Il se crispait sur son pliant, que serraient ses jambes croisées dans le long paletot brun, que tourmentaient ses pieds nerveux et ses bottines souples. Absurde, il prétendit ne pas aimer madame Élisabeth, la tenir pour une mère soucieuse de confier à un bon éducateur le développement de sa fille. Sa lâcheté s'empêtra dans des finesses maladroites qu'il avait aussi préparées durant les nuits dernières : madame Élisabeth ne lui serait qu'une amie, pas même une maîtresse. Et autres calembredaines... Il perdait la tête. Enfin il se contenta d'être sincère :

— Quelle preuve d'amour sans pareille!... Crois-tu qu'un homme ait jamais reçu de sa femme une telle preuve d'amour? Et je suis là, bête, inapte à rien dire de ce que je sens... Je suis là comme une brute... A quoi bon, vraiment, notre petit savoir, si l'on reste aussi dépourvu dans un tel moment!... Ah! ce que j'éprouve de vénération pour toi, de reconnaissance, de dévotion!... Et je ne peux pas... je ne peux pas le dire... Ah!

— Promets seulement qu'un jour tu reviendras... le jour de ton succès... avec Élisabeth... et que...

Un sanglot l'interrompit, qu'elle étouffa dans le haut collet de sa pèlerine. Son béret blanc s'inclina, cacha les convulsions de sa figure. Lui s'écria que, s'il acceptait le sacrifice, sûrement il reviendrait, oh! certes, et qu'alors elle serait la

sœur, la sœur adorée d'Élisabeth, la sienne, leur sainte admirable. Il voudrait que l'héroïque eût sa page dans l'histoire des découvertes, une page, oh !... et qu'elle profitât de toute leur fortune, de tous les avantages de la renommée... Voilà qu'il donnait carrière à son vœu naturel, jusqu'alors maîtrisé. Fou, bavard, délirant, il transformait, de phrase en phrase, l'hypothèse en réalité prochaine. Il consentait. Sa joie crevait le masque de tendresse et de compassion. Et le béret blanc cachait toujours la détresse de madame Le Guenn blottie dans son collet misérable.

Luron, luron, lurette !
Luron, luron, luré !

psalmodièrent lentement, paresseusement, les moissonneurs presque assoupis, et si bas qu'on entendit frissonner, gazouiller les eaux s'écoulant de la vague fendue par l'étrave.

Ensuite le docteur avoua les dangers de sa maladie. Il imaginait bien que c'était le seul argument excusable, pour sa femme...

— Toi aussi, toi aussi, tu voulais donc ressusciter Lazare..., ma chérie !

Elle redressa la tête, dont je ne pouvais plus voir si elle était ou non noyée de larmes. Les saccades de cette voix retentirent :

— Tu vas d'abord te soigner, tout de suite... Ça, je l'exige. Je le dirai à Élisabeth... C'est la condition !

Dégageant ses mains, elle se leva, chancela, car le roulis inclinait les angles des cordages brusquement sur tribord. Elle se tamponna les yeux et se moucha... De longs soupirs frémissaient en elle, qui grelotta. Mais son corps se raffermit. Elle eut l'énergie de me sourire :

— Monsieur Guichardot ! je ne suis plus semblable à vous...

— Vous vous êtes dépassée !...

— Oui... n'est-ce pas, Jean ?...

— C'est une créature vraiment surhumaine... Et je me demande comment, après cela, nous pourrions nous séparer... Comment serait-il possible de se quitter après cela, voyons ?

— Ne songe qu'à te soigner pour ton œuvre... Car c'est pour ton œuvre, tout ça... tout...

— Si mes remèdes pouvaient me guérir, avant!...

Je perçus bien qu'il dit cela par politesse. Son être rajeuni exultait. Cependant il ajouta ce mensonge de convenance :

— Si ce n'était qu'une épreuve?... Si ce n'était qu'une épreuve d'où notre affection sortirait encore accrue... infinie?

Bonnement, au hasard, il exprima ce vœu banal, tandis que son espoir évoquait la richesse, la puissance, l'immortalité, offertes par la splendide femme à la couronne d'algues noires, cette Dahut qui, tout à l'heure, reparaîtrait sur la nef, les mains chargées de trésors, et les lèvres chargées de passion... Voilà, certainement, ce qu'imaginait alors son espoir, différent de ses paroles.

— Seigneur!... ne ferez-vous pas que ce soit une épreuve, seulement une épreuve? — pria madame Le Guenn en s'accoudant.

Elle adressait cette supplication à la clarté lunaire répandue par la déchirure oblongue des nuages, jusqu'à la surface des eaux vastes et mornes comme aux premiers temps des origines, quand elles voilaient toute l'élaboration secrète de la vie planétaire.

Notre bateau était peu de chose dans cette nuit faite de souffles froids, de flots ruisselants, d'ombres mal éclairées, au loin, par la radiation du lac lunaire, et balayées, de minute en minute, par le gigantesque rayon électrique que le phare de Bangor darde sur le ciel armoricain.

Tous trois nous demeurâmes muets quelque temps, appuyés sur la balustrade. L'effort régulier de la machine scanda les affres de nos réflexions. Mon silence rendait hommage à l'énergie de cette femme extraordinaire. Donc elle se résignait stoïquement à la perte de toute félicité possible, à la torture sentimentale la moins tolérable, dans une seule intention de suprême bonté. Et je me demandais si elle aussi, la faible, la victime, ne démontrait pas que le type humain est quelque chose qui doit se dépasser, qui peut toujours se dépasser...

En bas, les fileuses avaient enveloppé leurs quenouilles, faute de lumière, et elles devisaient avec les moissonneurs couchés sur les piles instables des troncs de hêtre. Les blancheurs remuées des coiffes signalaient, dans l'obscur, les

coquetteries. Le biniou s'était tu... Des couples se retiraient à l'écart, chuchotaient. Un éclat de rire parfois était strident, puis barbare, à la ronde. L'amour émouvait ce grouillement de Celtes bercés en mer dans la fraîcheur de la brise parente. Un chapeau à rubans vola, fut rattrapé par un bras de femme demi-nu hors d'une large manche. Des cornettes se heurtèrent. Un baiser claqua. La silhouette d'un gars à grandes jambes se campa sur un mont de fagots; et il brandissait une faucille, criant des mots bretons qui mirent en joie nerveuse le troupeau de filles pressées au milieu des bourrades amicales. Alors une voix vieille se fâcha, glapit longtemps, à mesure que s'apaisait la liesse.

Madame Le Guenn dit :

— Tout de même, tu n'as pas été gentil... (Ce fut une voix d'enfant punie : la voix d'après les sanglots lourds et la fièvre des larmes salées.) Tu n'as pas été gentil... Tu aurais pu m'avertir... Tu aurais pu ne pas laisser à d'autres le soin de me persuader...

— Mais... comment peux-tu croire que jamais, jamais, moi, j'aurais voulu te conseiller une telle souffrance?... Peux-tu le croire?...

— Non, tu n'as pas été gentil...

J'entendis s'étrangler sa phrase et ses larmes jaillir. J'eusse cru que Gilberte, une écolière, sanglotait là, et non plus une femme de trente ans, pleine de vaillance. Aussitôt j'eus le sens qu'elle reprenait sa parole, qu'elle ne la respecterait pas. Toute son énergie s'évanouissait. Elle ne redoutait pas le ridicule des grimaces. Il fut hideux de voir renifler, braire, cette figure d'épouse flétrie, de voir sangloter ce long dos sous la bure écossaise.

— Yvonne!... Yvonne! — pria Le Guenn, — Yvonne!...

Il lui saisit le bras, et dit précipitamment :

— Calme-toi... calme-toi... Je ne t'ai pas promis de t'abandonner... Je ne t'ai rien promis de cela...

— Tu dois le promettre... Tu dois le promettre, — gémit-elle. — Tu appartiens aux existences que ton génie sauvera... N'est-ce pas, monsieur Guichardot, il doit promettre?

Elle souhaitait une réponse négative. Je me défendis de la servir.

— Puisque vous avez l'héroïsme de lui demander cette promesse, je ne désapprouverais pas qu'il vous la fît... Un homme de sa sorte ne s'appartient pas, ne vous appartient pas. Il appartient à la science comme un missionnaire à sa foi.

— Tu entends !...

Et elle étouffa des cris dans son mouchoir.

Il la soutint à la taille, murmura des mots caressants. C'était l'instant décisif de cette longue crise. J'appréhendai que l'étalage de ce chagrin ne le troublât trop, et que cette émotion n'ébranlât le peu de confiance qu'il avait dans sa logique positive. En effet, désireux d'alléger cette peine, il discutait déjà. Il prétendait que le serment nuptial échangé devant l'autel le liait à sa femme, que c'était là un engagement solennel et définitif, que, d'autre part, il lui semblait lâche de délaisser une malheureuse sainte trop faible, trop indulgente, trop dévouée, de l'oublier, pauvre, trahie, solitaire. Au hasard, il discourait, moins pour nous convaincre et se convaincre, que pour prêter à sa femme une lueur nouvelle d'espoir, momentanément. C'était sa tactique provisoire de se montrer au moins ergoteur.

Raffermie par cette manière de trêve, madame Le Guenn tarit ses larmes. Elle s'épongea, répara le désordre de ses cheveux. Prévoyait-elle une victoire sur la sensibilité de son mari ? La voix basse et enrouée, elle s'obstina pourtant à répéter que, s'il l'avait quittée, naguère, pour remplir ses devoirs de marin, elle pouvait souffrir aussi qu'il la quittât pour remplir ses devoirs de savant. Plus longue serait la séparation, plus dure et plus humiliante la circonstance, mais cela s'imposait.

Je ne me rappelle plus comment elle dirigea son langage. Quand j'essaie de retracer la scène dans ma mémoire, cependant très fidèle, je ne distingue qu'une petite femme en pèlerine qui s'exprime avec lenteur, et gênée par une déglutition insolite. Son béret ombre sa figure osseuse, que ses cheveux épars frôlent au caprice de la brise, dès que la lune me permet de la voir nettement. Tantôt elle lève les yeux vers le sommet des mâts, les angles de cordages qui penchent ou se redressent. Tantôt elle fixe son regard sur le lac d'argent gris qu'entoure un infini confus de tumultes, de frémissements

liquides, de rafales brèves emportant le décor des nuages raclés, de minute en minute, par le rayon du phare. A côté d'elle, dans le long paletot brun, le docteur s'adosse à la balustrade. Ses mains en pétrissent le fer; ses pieds, se détendent, s'allongent, se contractent, s'enlacent. Voilà tout. Les Le Guenn sont moins agités que les rustres qui s'égaient et se bourrent en bas, qui fredonnent et qui racontent, qui se disputent et qui s'embrassent, grouillement obscur, à l'abri des hauts bordages et des tas de bois, d'où monte l'odeur suave d'écorces gommeuses. A l'horizon le phare gesticule, éclaire tout à coup la voile d'une barque infime et lointaine. A trois mètres de nous, sur la même passerelle, ni le capitaine, ni le timonier ne soupçonnent même notre drame, mon drame...

Les Le Guenn ne sont-ils pas mes personnages, mes marionnettes, ceux dont j'ai façonné les âmes depuis six semaines avec dextérité?... Dire que j'ai persuadé cette femme amoureuse et pieuse de proposer le divorce, de dompter son affection unique, d'endormir la vigilance de sa foi!...

— Ne penses-tu pas, — objectait alors son mari, — que tout ce sophisme me sert de prétexte pour m'affranchir de notre peine commune, et en décharger tout le poids sur tes épaules fragiles?... Ne t'arrivera-t-il pas de croire que j'aime éperdument ta cousine, et que cela m'éblouit, m'empêche de discerner le vrai devoir?... Oui, comme un homme ébloui, je chancelle, au milieu de lumières vacillantes. Elles sont pires que les ténèbres.

— Il y va de ta vie! — exhalait la voix d'agonie.

— N'y allait-il pas de ma vie quand je combattais le typhus et la fièvre jaune dans les hôpitaux des tropiques? N'y allait-il pas de sa vie quand mon père, avec vingt-quatre matelots, coupa la retraite de sept cents Pavillons noirs, qui le décapitèrent?... Eh bien, j'ai tout de même combattu le typhus; il a tout de même arrêté les Pavillons noirs au passage du col... Yvonne, je t'en supplie, ne me regarde pas avec tes yeux de torturée!...

A discourir ainsi, essayait-il de se soustraire à la lutte, de s'avouer vaincu par sa logique même? Tentait-il, trop las, de se résigner encore?... Ou bien voulait-il assumer le rôle d'un

homme peu enclin à dénoncer le serment nuptial, si l'épouse elle-même ne l'y contraignait, mais sûr qu'elle saurait l'y contraindre?

J'incline à conclure maintenant qu'il était aussi lâche devant son devoir strict que devant son devoir large. Ce qui lui importait, c'était qu'une autre décidât en sa place. Il ne redoutait que d'être responsable.

— Que compte mon petit bonheur devant la multitude des pauvres malades!...

Madame Le Guenn s'en tenait à cet unique argument, le bon, mais que précisément elle souhaitait entendre réfuter. Il le fit, pour trahir encore la franchise de ses espoirs réels. Je l'eusse étranglé voluptueusement, ce volatile candide qui se refusait à tout essor de ses lourdes ailes. Il réendossait, à chaque seconde, ce que Nietzsche appelle « la camisole de force du devoir bourgeois ».

— Suppose qu'un malveillant dise plus tard à Gilberte : « Cet homme qui vous enseigne le bien, cet homme a laissé sans fortune, presque sans pain, dans une bourgade bretonne, dans une île, la femme qui lui avait donné sa jeunesse, tout son dévouement d'épouse irréprochable, aimante et sincère... Il l'a laissée pour suivre celle qui lui apporta l'argent et les moyens de réussir. Afin d'obtenir l'argent, il a livré sa première femme au malheur... » Yvonne, soutiendras-tu qu'un tel exemple puisse engager Gilberte à être une personne morale, une honnête fille selon notre conscience, la tienne, la mienne?... Tu ne réponds pas... Tu restes muette... Comme tes traits s'altèrent, Yvonne!

— D'un côté, il y a les milliers de vies... De l'autre, il n'y a que mon petit bonheur.

A la lueur du rayon que le phare dardait sur leurs physionomies, par instants, il examinait les défaillances du visage en pleurs. Sa perspicacité de médecin observait, par habitude. Et il déduisait quelle somme de souffrances indiquait la transfiguration constante de la victime. Cela surtout le poignait. La coutume de porter remède au mal, cette coutume, déjà puissante dans l'enfance, lorsqu'il ramassait les oiselets tombés de l'arbre, lorsqu'il relevait les grenouilles écrasées par une voiture trop rapide au bord de la route, cette habi-

tude, guide de toutes ses ambitions durant l'adolescence, de toutes ses études pendant la jeunesse, de tous ses courages au cours de son existence, cette habitude le possédait tant qu'à cette heure même il faisait de la thérapeutique en invoquant les raisons capables de rasséréner madame Le Guenn, de restituer du sang et de la vigueur à cette face quasi morte.

— Suis-je certain de conduire au succès efficace ma découverte du sérum ? Comment l'affirmerais-je dès aujourd'hui ? Demain un fait d'expérience se peut révéler qui anéantisse mon hypothèse entière. Et alors ?... Je t'aurais condamnée pour rien que pour mon aise... J'aurais soumis la réalité de ton chagrin à l'illusion de mon succès... J'aurais sacrifié le réel à l'illusoire, Guichardot ! J'aurais sacrifié le positif, qui est la vie de ma femme, à l'hypothèse... je veux dire à l'efficacité encore douteuse du sérum pour guérir les foules de typhiques... Dis-moi, Guichardot, serait-ce là un acte scientifique ?

— Tu déplaces la question, — répondis-je sévèrement. — D'ailleurs les codes asservissent l'individu positif et réel à l'intérêt collectif et à l'avenir social, chose abstraites, contestables ou futures ; les parents thésaurisent moins pour eux que pour leurs héritiers : les lois et les familles sacrifient le présent positif à l'avenir toujours douteux. C'est une loi sociologique.

— Et ta vie ?... je t'en conjure, épargne ta vie !...

— Madame Le Guenn parle courageusement et sensément, — appuyai-je. — Le positif, c'est le danger qui menace ta santé...

— Comme ta bouche tremble, Yvonne !... Ton front brûle, ma chérie... Je te jure que je ne suis pas résolu à t'obéir...

— Obéis-moi, je t'en supplie, Jean... Toutes les sagesses s'allient pour te décider.

— Mais non... Non... J'aime Élisabeth... Je mentais tout à l'heure en le niant... Je l'aime !... Je l'aime trop pour que le désir de satisfaire ma passion ne m'ait pas abusé sur moi-même et sur mes véritables devoirs. L'acte deviendrait vil. Je le conçois clairement, à cette minute où tous les muscles douloureux vibrent sous ta peau, malgré toi. Je ne

veux pas compter parmi ceux qui proclament ignoblement : « Tout est permis en amour... » et qui s'en vont, raillant les larmes, ravageant les félicités autour d'eux pour assouvir un triste instinct paré de mensonges poétiques. Je l'aime.

Pétrifiée par l'aveu, madame Le Guenn regardait son mari, sans pouvoir émettre un nouveau son. De ses lèvres tordues pas un souffle ne sortait, quel que fût son effort.

Enfin elle dit, d'une voix rauque :

— Alors, alors... puisque tu l'aimes... tu n'as plus qu'à la suivre... Laisse-moi seule, si tu ne m'aimes plus, moi, si tu l'aimes, elle !... Élisabeth !...

Elle se détournait, s'agriffait à la barre d'appui. Déjà grossissaient le feu vert et le feu rouge qui signalent les deux môles du Palais, devant la côte noire de Belle-Isle. Avant l'atterrissage, il fallait que le drame finît. J'en conçus la nécessité, en approuvant l'astuce du docteur qui, pour cette minute décisive, avait réservé l'aveu de sa passion. Ainsi la femme, jalouse et fière, sans doute, préférerait le perdre, plutôt que d'accepter l'aumône d'une affection trompeuse. C'était habile, de la part d'un volatile si pesant... Il protestait encore, pour la forme, pensai-je, et par manie médicale de remédier à la contraction nerveuse de cette face livide :

— Élisabeth m'a choisi pour créer le caractère de sa fille. Si Gilberte apprend de moi que nous devons écraser un être faible et bon afin d'assurer notre triomphe, aurai-je formé son caractère, selon mes vues... Réponds, Yvonne ?...

— Quitte-moi, puisque tu ne m'aimes plus... C'est la seule fin loyale digne de toi, de nous... Tu n'as plus qu'à me quitter...

Elle se redressa, s'enveloppa comme pour se garer des contacts, et regarda fixement les phares de l'île où elle ramenait son désespoir et le cadavre de sa vie. Soudain, larmoyant, il l'enlaça.

Je n'appréciai pas ce jeu de comédie.

— Je resterai près de toi, à genoux, tu entends, à genoux ! promit-il. Je t'adorerai comme ma sainte. Je t'aime mieux qu'on n'aime une amante, une épouse, je t'aime comme une sainte. Ton cœur bat trop lourdement, ma chérie... Calme toi.... Je resterai... je resterai...

Elle répliqua sévèrement :

— Plus il y a de vies accumulées, tu me le répètes toujours, plus il naît de pensées. Sauver des vies, c'est accroître l'esprit du monde... Va donc avec celle qui t'aidera... qui t'arrachera de notre malchance!

— Pas du tout! Nous fuirons ensemble sur les hauteurs de l'Engadine ; nous fuirons, pauvres comme des mendiants. Là, je guérirai... Et nous y deviendrons très forts... Car je me sens plus robuste, maintenant que j'ai vaincu mon égoïsme et ma lâcheté...,

Mentait-il, ou non! De fait, elle se précipita sur lui, le saisit aux épaules, et lui cria, les yeux dans les yeux :

— Tu crois donc avoir vaincu... Tu le crois?

— Notre seul être, qui fut un instant divisé, notre seul être s'est reformé...

A ces derniers mots seulement, je sus qu'il était sincère, qu'il renonçait à madame Élisabeth, que mon œuvre avortait. La rage enfla mes joues, serra mes poings et mes dents. Par l'offre seule, et peu franche, du sacrifice, cette chétive créature avait reconquis l'époux, sa chose, ce que l'amour exige de posséder jusqu'à la mort...

Aussitôt je voulus intervenir; mais l'on entrait dans le port, difficilement, parmi la flottille des barques noires. Debout à l'avant, les moissonneurs criaient, chantaient, faisaient un vacarme. Sur le quai, leurs embaucheurs les appelèrent par tous les noms celtes. Et ils répondaient en gambadant, en brandissant leurs faucilles dans la nuit. Là-dessus, Gilberte nous rejoignit, puis sa mère et sa grand'mère. L'enfant toussait. A la lueur des mauvais réverbères, nous distinguâmes la voiture de Sauzon, le véhicule du temps de Fouquet, avec ses rideaux de cuir et son cheval dont les lanternes éclairaient la crinière blonde. Je remis au lendemain mon sermon. Par le tube qui porte les ordres, de la passerelle au fond de la chaufferie, le capitaine hurlait ses « Stop! » et ses « En avant! doucement! » A travers les mâts et les cheminées des vapeurs, les fenêtres des hôtels s'illuminaient. Leurs concierges en annonçaient les avantages à tue-tête. Notre bâbord manqua d'aplatir un canot contre la maçonnerie du quai. Les moissonneurs chantèrent, par esprit de

joie, et par manière de salut à la terre dont ils allaient recueillir les fruits.

Nous ne pûmes échanger entre nous que des mots inutiles, descendre à tâtons de la passerelle sur le pont, où la masse odorante des Bretons nous engloutit, nous refoula dans ses remous, puis nous poussa sur la planche de va-et-vient. Déjà les mousses lançaient aux camionneurs le bois, déchargeaient le navire. Le bruit des bûches s'écroulant sur les pavés nous étourdit, d'autant que moissonneurs et moissonneuses s'appelaient, se bousculaient pour rejoindre, par équipes, leurs loueurs qui vociféraient contre les absents, les distraits, les retardataires. Une vieille fit le plongeon dans l'eau clapotant entre le bateau et le quai. On la repêchait avec un harpon. Un colosse l'attrapa, la remit sur pieds, ruisselante et ahurie, mais n'ayant point lâché son panier, ni son parapluie. Autour d'elle éclataient les rires. Afin d'épuiser ma colère, je frayai passage aux dames, de mon mieux, le coude en éperon, et le poing brutal. Quelques chapeaux bretons chavirèrent. Des coiffes furent froissées. Des injures celtes et françaises m'agonirent, auxquelles ripostaient les débardeurs pliant sous le faix de nos valises. Ils en jetèrent sur les banquettes de la voiture. Gilberte avait une quinte de toux, et madame La Revellière lui nouait furieusement un foulard autour du col.

— Écoute, Élisabeth ! — dit brusquement madame Le Guenn. — Le suroit qui s'élève est très mauvais pour les maux de gorge, et il va souffler droit sur Sauzon, toute une semaine... Si tu m'en crois, tu resteras au Palais avec ta fille. M. Guichardot aura la complaisance de vous aider ici dans vos préparatifs de départ, ce soir et demain... L'air de l'Océan est trop pernicieux pour l'enfant, n'est-ce pas, Jean ?

— J'aimerais mieux — bégaya-t-il — que ma petite amie retournât sur le continent. Ce suroit ne lui vaut rien.

— Madame La Revellière va venir avec nous, à Sauzon, chercher vos bagages à tous trois, — continua d'ordonner madame Le Guenn, soudain autoritaire et véhémente ; — elle sera de retour demain, au Palais, pour l'heure du bateau... Allons, Élisabeth..., adieu, ma chérie...

En quelques secondes, les paroles irrémédiables avaient été dites. Tout à coup, les Le Guenn nous congédiaient rudement,

madame Élisabeth et moi... J'étais roulé. La Compagnie des Produits pharmaceutiques n'acquerrait pas le sérum du typhus en son état de perfection. L'affaire était manquée. A peine avais-je, dans l'aventure, acquis le droit d'être reçu dans le salon des dames La Revellière et de passer bientôt, auprès de leurs calomniateurs, pour l'amant de madame Élisabeth. Chance utile à la politique de mes entreprises, comme je peux m'en assurer fort heureusement, aujourd'hui.

On se toucha les mains. On se fit les souhaits d'usage. Madame Le Guenn embrassa très longuement sa cousine qui, muette et statuaire, accepta le pardon signifié par cette étreinte. Quant à moi, bien que mon flair me prémunît contre l'inutilité de toute nouvelle tentative, je murmurai pourtant à Le Guenn :

— Si tu as l'esprit scientifique, tu réfléchiras encore. Écris-moi dans huit jours... à Paris.

— Je t'écrirai, — accorda-t-il fort sèchement.

J'espérais encore que mes semailles germeraient dans la dure matière du cerveau breton. Autant que le permit la lumière chassieuse des lanternes, je constatai que la tête du docteur était alors comme un crâne creusé d'un rictus sardonique. Le désespoir l'émaciait ainsi. Avide de fuir madame Élisabeth et le reproche de ses beaux yeux, il escalada le marche-pied de la voiture, en buttant, se réfugia tout au fond, dans l'obscurité des rideaux de cuir... Madame La Revellière fut hisssée par madame Le Guenn, qui se pressait d'en finir, qui fit claquer la portière... Et le véhicule s'engagea dans la foule des moissonneurs. Ils se mettaient en marche vers le premier gîte de leurs routes. La blancheur des coiffes et les boucles des chapeaux luisaient au passage sous les réverbères. Dans un chariot, une ribambelle de filles se démenait et distribuait des brocards aux piétons gouailleurs. Le chariot suivit le véhicule des Le Guenn, et, de sa masse, le cacha...

Devant la veuve, sa fille et moi, n'était plus qu'une foule impersonnelle et bruyante de Bretons qui s'enfonçait dans la ville, sous les allées d'ormes plantées, au grand siècle, le long de l'arrière-port. Entre le docteur et nous, ce peuple du passé rétablit l'obstacle que nous avions voulu renverser. Notre effort n'avait pas été suffisant. Ni la splendeur de

madame Élisabeth, ni son art éloquent, ni les clartés de ma logique n'avaient séduit ces vieux chrétiens adorateurs de la faiblesse et du sacrifice. Ils allaient de nouveau s'endormir, au tictac de leur vertu...

— Mais s'il meurt !... .

Notre amie murmura ces mots dans un souffle d'effroi...

— Que voulez-vous !... Il doit savoir qu'il faut renoncer à vivre si l'on n'a pas le courage de faire souffrir...

Et je lui rappelai le serpent noir qui rongea la gorge du pâtre rencontré par Zarathustra. Le Guenn n'avait pas su mordre le monstre, ni cracher sa tête, quoi que j'eusse crié.

Gilberte toussait davantage. Traînant une brouette, le valet d'hôtel nous retrouvait. Il empila nos valises. Alors madame Élisabeth cessa de regarder le chemin par où s'écoulait la foule des Celtes ; et, prompte, elle nous mena vers l'auberge, afin d'y pâtir plus secrètement... Elle disait :

— Oh ! il n'a pas manqué de courage... Il n'a eu que trop le courage de se dompter, de préférer au triomphe et à l'amour une noble agonie que ne troublera point le regret d'avoir trahi celle qui avait en lui placé sa confiance... Je pense moi, qu'il est bien de ces « surhommes » dont vous parlez toujours...

— Peut-être ! — concédai-je, pour ne pas discuter avec une personne folle de chagrin et de honte...

Cependant je fredonnai, à l'exemple ironique des Bretons :

Il n'savait pas nager,
Et la mort l'a-a mangé !...

La rafale emportait les sons à travers cette île rase et tragique, cernée par les fureurs de l'Océan, assaillie par les mille hordes des fantômes liquides qui grimpent à ses murs de granit, puis retombent en mugissant parmi les hydres des flots accourus pour jaillir d'un bond éternellement victorieux contre la fragilité des rocs et la résignation des hommes.

PAUL ADAM

LAFCADIO HEARN

ET

LE JAPON

Un homme vient de mourir, intelligent et généreux, qui avait réussi à réconcilier dans son cœur les claires idées raisonnables de l'Occident et les profonds sentiments obscurs de l'Extrême-Asie : Lafcadio Hearn. En l'hospitalité de son âme accueillante, la haute civilisation européenne et la haute civilisation japonaise se rencontraient, s'harmonisaient, se complétaient. Sa mort ajoute une tristesse à toutes les tristesses de ceux qui s'obstinent à rêver la réconciliation fraternelle, la collaboration pacifique de tous les civilisés, Blancs ou Jaunes.

Peu de destinées furent aussi étranges que la sienne ; peu d'existences aussi cosmopolites. Il naît le 27 juin 1850, dans l'une des îles Ioniennes, Leucade. Son père est Irlandais, sa mère est Grecque. Il est élevé et voyage en divers pays d'Europe et d'Amérique, en France entre autres, où il apprend parfaitement le français. Il réside longtemps à New-York, à la Nouvelle-Orléans, dans les Antilles. Enfin il arrive au Japon et, séduit par le charme de la vie japonaise, décide de s'y fixer définitivement. Il est d'abord professeur à l'École secondaire et à l'École normale de Matsoué, en Izoumo, puis professeur de littérature anglaise à l'Université de Tokyo. Il épouse une Japonaise, renonce à la nationalité anglaise, se

fait naturaliser Japonais sous le nom de Koïzoumi Yakoumo. Désormais, au bas de ses lettres, il écrit en caractères latins son nom gréco-irlandais, et en caractères chinois son nom japonais : double signature, symbolisant sa double personnalité.

Aux Européens d'Europe et d'Amérique, Lafcadio Hearn veut révéler le charme de la civilisation orientale. Il fait paraître, aux États-Unis et en Angleterre, une série d'ouvrages sur le Japon, écrits en un anglais un peu américanisé. Les premiers, plus généraux et, pour le grand public, plus intéressants, décrivent tous les aspects de la vie japonaise : *Glimpses on unfamiliar Japan* (Coups d'œil sur le Japon inconnu); *Out of the East* (D'Orient); *Kokoro* (Le Cœur); *Gleanings in Buddha fields* (Glanures aux champs bouddhiques). Chacun de ces ouvrages renferme une suite d'articles variés : fragments de journal, notes de voyage, nouvelles, contes populaires, essais historiques, études philosophiques : à côté d'un récit d'excursion au bord de la mer Intérieure, quelques pages sur la coiffure des Japonaises ; à côté d'une suite de contes intitulée le *Rêve d'un jour d'été*, une étude de l'*Éternel féminin* en Orient et en Occident; à côté d'une analyse psychologique de l'idée bouddhique de préexistence, une nouvelle décrivant la vie d'un prêtre ou celle d'une danseuse. Dans d'autres ouvrages postérieurs, Lafcadio Hearn étudie, en spécialiste érudit, différents problèmes, surtout philosophiques et philologiques, se rapportant au Japon : *Exotics and Retrospectives* (Pages exotiques et rétrospectives); *In Ghostly Japan* (Au Japon mystique); *Shadowings* (Nuances) : *A Japanese Miscellany* (Mélanges japonais); enfin *Kotto* et *Kwaidan*.

L'an dernier, une aventure cruelle trouble sa vie. A la suite d'une intrigue obscure, l'Université japonaise lui demande sa démission ; il doit quitter sa chaire de Tokyo. Il attribue son malheur à l'influence de puissants adversaires européens, missionnaires jésuites et méthodistes, coalisés contre lui. Dans une belle lettre attristée, il m'écrit cette phrase mélancolique : « Il faut souffrir pour avoir dit du bien des religions japonaises. » Sa santé, déjà chancelante, ne résiste pas à cette douloureuse émotion... Un bref télégramme Reuter, adressé de Yokohama au *Times*, nous a appris récemment que Lafcadio

Hearn est mort à Tokyo, d'une maladie de cœur, le 23 septembre 1904, à l'âge de cinquante-quatre ans.

*
* *

Dans les pays de langue anglaise, aux États-Unis surtout, Lafcadio Hearn jouit déjà d'une juste réputation. Les amateurs d'exotisme l'estiment à l'égal de Kipling et de Stevenson. En France, la *Revue de Paris* a commencé à le faire connaître, en publiant quelques-uns de ses meilleurs articles, élégamment et fidèlement traduits [1]. Sa gloire naissante est destinée à grandir, à mesure que l'Europe s'intéressera davantage aux arts et à la pensée de l'Extrême-Orient. On admirera sa prose, précise et harmonieuse, une des plus belles proses anglaises qu'il y ait eu depuis Ruskin; on admirera son style très personnel, à la fois subtil et puissant; on admirera surtout son intelligence délicate et profonde de cette civilisation japonaise, qui, pour nous, reste si mystérieuse. Ce qui caractérise le talent de Lafcadio Hearn, ce qui en fait la précieuse originalité, c'est un rare mélange d'exactitude scientifique et d'enthousiasme idéaliste; son œuvre aussi pourrait s'intituler *Vérité et Poésie* : « En lisant ces *Essais*, dit l'un des meilleurs japonisants actuels, le professeur Chamberlain, on sent la vérité du mot de Richard Wagner : *Alles Verständniss kommt uns nur durch die Liebe, toute compréhension ne nous vient que par l'amour*. Si Lafcadio Hearn comprend mieux le Japon et le fait mieux comprendre qu'aucun autre écrivain, c'est parce qu'il l'aime mieux. »

Avec intelligence, avec amour, Lafcadio Hearn décrit tous les aspects de la vie japonaise : nature et habitants; paysages, bêtes et fleurs; vie matérielle et vie morale; art classique et littérature populaire; philosophies, religions et superstitions. Il éveille en nous un sentiment exquis du vieux Japon aristocratique et féodal; il nous explique la prodigieuse révolution qui a créé, en trente ans, le Japon moderne. On peut ramener à quelques thèmes principaux l'abondance de ces détails pittoresques ou psychologiques.

1. Ces articles, réunis à quelques autres, viennent de paraître en volume : *Le Japon inconnu (Esquisses psychologiques)*, par Lafcadio Hearn; traduits de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par madame Léon Raynal (Paris, Dujarric, 1904).

D'abord la nature du pays. Lafcadio Hearn, analysant le charme des paysages japonais, l'attribue en partie à ce qu'ils ont d'éphémère, d'*impermanent*. Constamment varient les couleurs, les nuances et les reflets des choses, et, sans arrêt, le mouvement des brumes légères modifie l'harmonie des lignes. Les spectacles naturels qu'admirent le plus les Japonais sont d'une mélancolique brièveté : en automne, la splendeur des feuilles rougies des érables; en hiver, la magique beauté de la neige; surtout, au printemps, la grâce et l'éclat des fleurs de pêchers et de cerisiers.

Les cerisiers de mon jardin, écrit Lafcadio Hearn, ont les fleurs du rose le plus éthéré : on les dirait blanches et rougissantes. Au printemps, c'est comme si une toison floconneuse de nuages, doucement teintés par le soleil couchant, descendait des hauteurs du ciel pour se suspendre à leurs branches. La comparaison n'est pas une exagération poétique; elle n'est pas non plus une remarque originale. C'est une antique expression japonaise de la plus merveilleuse exhibition florale que puisse produire la nature. Qui n'a pas vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. Point de feuilles vertes : elles ne viennent que plus tard. Ce n'est qu'un éclatant jaillissement de fleurs, voilant chaque branche, chaque rameau d'une brume délicate; aux pieds des arbres, à perte de vue, le sol, jonché de pétales tombés, se cache sous une avalanche de neige rose.

Le pays, très volcanique, se modifie sans cesse. Peu d'années suffisent à changer la hauteur des montagnes, le niveau des plaines, le cours des rivières, le contour des côtes. Ainsi la Nature elle-même démontre aux yeux des Japonais la doctrine bouddhique de l'Universel Évanouissement : « Tout ce qui existe dans le Temps doit périr; même les forêts et les montagnes; même le Soleil et la Lune... »

La même *impermanence* caractérise, selon Lafcadio Hearn, la vie matérielle des Japonais. En moins d'une génération, l'aspect extérieur d'une ville peut complètement changer. Il n'y a de permanent que les tombeaux où reposent les morts, et les sites des anciens temples. La petite maison de bois et de papier se bâtit en quelques jours; elle n'est pas destinée à durer. Tous les objets nécessaires présentent le même caractère d'instabilité : les murs de papier, qu'on renouvelle deux

fois par an; les nattes, qu'on change chaque automne; le vêtement, qu'on découd toutes les fois qu'on veut le laver; les sandales de paille, si vite usées qu'on doit en acheter à chaque étape d'un voyage; les baguettes de bois, avec lesquelles on ne mange, bien souvent, qu'un seul repas.

Le Japonais vit satisfait de cette instabilité des choses, confiant dans la tradition bouddhique, persuadé que cette vie est une halte temporaire en un voyage infini. Il apprécie l'indépendance que lui assure l'extrême simplicité de ses mœurs. « Nulle part, dit Lafcadio Hearn, la vie n'est aussi *fluide*; nulle part les gens du peuple ne se déplacent aussi facilement, pour chercher du travail, voyager par plaisir, accomplir un pèlerinage. »

Cette simplicité de la vie japonaise peut assurer au Japon une immense supériorité. Certes, le travail manuel ou intellectuel de l'Oriental est moins productif que celui de l'Européen; mais, tout de même, vingt Orientaux produisent plus qu'un Européen; or, pour vivre et bien vivre, vingt Orientaux ne dépensent pas plus ensemble que cet Européen tout seul. « Qui sait, se demande Lafcadio Hearn, si la Nature ne se lassera pas d'entretenir à tant de frais les races dites supérieures? Il se peut que les Orientaux, plus sobres, plus patients, plus féconds, nous supplantent dans la lutte pour la vie : ils continueront notre œuvre civilisatrice, maintiendront les meilleures de nos industries, perpétueront un peu de notre science et de notre art, et ne nous regretteront pas plus que nous ne regrettons le dinothérium ou l'ichthyosaure... »

En tout cas, la simplicité de la vie japonaise est éminemment artistique. « Au Japon, remarque Lafcadio Hearn, nous constatons ce fait singulier que la pauvreté peut développer le sentiment du beau. N'ayant pas de meubles à placer dans leurs chambres toutes nues, les Japonais y mettent toujours quelques objets d'art ». Lafcadio Hearn exprime avec enthousiasme la joie qu'il éprouve à vivre dans l'harmonieux décor d'une chambre japonaise. La première page de *Out of the East* décrit ainsi une arrivée à l'auberge :

L'auberge me parut un paradis; les servantes, des anges. C'est que je venais de quitter l'un des ports ouverts, où je m'étais aven-

turé à vivre dans un hôtel européen, « pourvu de tout le confort moderne ». Quelle joie de me trouver une fois de plus en une paisible chambre japonaise, assis sur des nattes fraîches et molles, servi par des jeunes filles aux douces voix, entouré de beauté! C'était comme une rédemption de tous les soucis du XIXe siècle! On me donna, à déjeuner, des pousses de bambou et des bulbes de lotus, puis, comme souvenir, un céleste éventail. Le dessin de cet éventail représentait une vague immense se brisant, toute blanche, contre le rivage, et, au-dessus, des oiseaux de mer s'élançant joyeux dans le bleu du ciel. Le plaisir de contempler cet éventail valait la peine du voyage. La gloire de la lumière, le mouvement de la foudre, le triomphe du vent de la mer, ce dessin réunissait tout cela. J'avais envie de crier, en le regardant.

Entre les piliers de cèdre du balcon, je pouvais voir la jolie ville grise suivant le contour de la côte, — de paresseuses jonques jaunes endormies à l'ancre, — l'ouverture de la baie entre d'énormes rochers verts, — au delà, jusqu'à l'horizon, la splendeur enflammée de l'été. A l'horizon, des profils de montagnes, vagues comme de vieux souvenirs. A part le ciel gris, les jonques jaunes, les rochers verts, tout était bleu.

Alors une voix aux doux sons de clochette fit tinter à mon oreille des paroles de courtoisie et dissipa mon rêve. La maîtresse de ce palais venait me remercier du *présent de thé*. Je m'inclinai devant elle. Elle était très jeune et plus qu'agréable à regarder; elle ressemblait aux femmes-papillons de Kounisada. Tout de suite je pensai à la mort : car la beauté apporte parfois un pressentiment de tristesse...

Plus encore que la vie matérielle des Japonais, Lafcadio Hearn aime à décrire leur vie morale. L'une de ses plus belles études de psychologie sentimentale est consacrée au *Sourire japonais*. Elle a paru ici même il y a quelques années. Le Japonais qui n'a pas subi l'influence de l'Europe est le plus souriant des hommes. C'est un devoir pour lui de montrer aux autres, surtout aux parents, aux maîtres, aux amis, un visage aimable et gracieux : n'est-ce pas le meilleur moyen d'éveiller chez les autres des pensées heureuses? Il est rarement utile et toujours désobligeant de manifester de la colère ou du chagrin. Au Japon, la plus jolie des élégances, c'est de souffrir en souriant. Le jeune homme accueillera avec un sourire une réprimande ou une punition qu'il jugera méritée : c'est sa façon d'avouer qu'il est dans son tort et d'exprimer son re-

pentir. Si le Japonais est absolument forcé d'apprendre à d'autres un événement pénible, il se croira obligé de l'annoncer le sourire aux lèvres : plus le sujet est grave, plus le sourire s'accentue ; si l'événement est terrible, la mort d'un être aimé, par exemple, alors le sourire peut se transformer en un rire doux et rapide. Le sourire japonais, comme le sourire du Bouddha de Kamakoura, révèle le bonheur qui naît du « contrôle » de soi, de la suppression de l'égoïsme. Cette politesse, tour à tour charmante ou héroïque, constitue l'un des plus grands charmes du Japon. Lafcadio Hearn remarque qu'au sortir d'une ville ou d'un village japonais, on peut regretter le sourire de tout un peuple, comme on regrette ailleurs le sourire d'un individu.

Aucun autre peuple civilisé n'a découvert aussi parfaitement le secret d'une vie heureuse ; aucune race n'a aussi bien compris que notre bonheur dans la vie dépend du bonheur de ceux qui nous entourent, et par conséquent, de la culture en notre cœur du désintéressement et de la patience.

Lafcadio Hearn reconnaît que cette amabilité souriante cache une rare énergie, un incroyable courage, une vive susceptibilité en matière d'honneur, parfois un besoin de vengeance poussé aux plus extrêmes cruautés. Il compare ingénieusement le caractère des Japonais à un de leurs plus curieux objets d'art. Une boîte finement travaillée enveloppe un petit sac de soie précieuse ; ce petit sac enveloppe un autre sac, plus petit, en une autre espèce de soie ; celui-ci un troisième, et ainsi de suite ; quand on a, l'un après l'autre, ouvert sept sacs, on trouve simplement dans le dernier une antique poterie chinoise, primitive et grossière. De même, le caractère japonais est comme recouvert de douces et précieuses enveloppes de courtoisie, de délicatesse, de patience et de désintéressement ; mais, sous ces charmants voiles, il peut se trouver un peu de vulgaire argile, l'inquiétante souplesse du Malais, les fougueuses passions du Mongol.

*
* *

Lafcadio Hearn a consacré à l'étude de l'art japonais quel-

ques-unes de ses plus curieuses analyses psychologiques. Comparant l'art des Occidentaux et l'art d'Extrême-Orient, il cherche à expliquer les profondes différences qui les séparent. Selon lui, l'Européen, plus égoïste que le Japonais, voit le monde d'un regard anthropomorphique. Épris surtout de la beauté féminine, c'est elle qu'il cherche dans la nature ; c'est à travers cet idéal de régularité et de symétrie qu'il regarde toute chose : ses sentiments esthétiques sont pénétrés de souvenirs d'amour ; son sens de la beauté n'est qu'un *panthéisme féminin*. Dans l'Univers ainsi féminisé, ce que l'Européen apprécie, c'est les lignes ondulées des collines, les teintes rosées de l'aurore, la mobilité des eaux, le chuchotement des feuilles, l'infinie tendresse du ciel, les vastes caresses du jour. Au contraire, le Japonais, purifié par le Bouddhisme, sait voir la nature en elle-même, telle qu'elle est, dans ses plus menus détails ; il jouit surtout de ses irrégularités et de ses dissymétries. Il sait mieux s'intéresser, non seulement aux animaux et aux plantes, mais aux pierres et aux nuages. Il découvre et il exprime, en son art original, puissant et fin, des nuances de beauté auxquelles les Européens sont restés longtemps insensibles.

Pour acquérir une intelligence intime de l'art japonais, il faut se rappeler ce que Lafcadio Hearn appelle la loi de la subordination de l'individu au type, de la personnalité à la généralité. L'artiste japonais, qu'il représente une fleur ou un insecte, un rocher ou un coucher de soleil, ne vise pas à une ennuyeuse imitation des détails individuels ; il cherche à exprimer, en quelques coups de pinceau, le type, la loi de l'espèce, « la pensée de la Nature cachée sous la forme ». Les détails, subordonnés à l'ensemble, acquièrent ainsi une signification, une valeur artistique. La même loi s'applique au dessin et à la peinture des visages. L'art japonais, comme l'art grec, représente des expressions de sentiments généraux : de là son intérêt psychologique. Les visages dessinés par les artistes japonais ont une sérénité, un calme, qui nous surprennent : c'est que, depuis des siècles, ce peuple s'est entraîné à cacher ses sentiments sous un air d'amabilité souriante ou de résignation imp sible : « une clef aux énigmes de l'art japonais, c'est le Bouddhisme. »

Ainsi l'histoire de la civilisation s'écrit dans les physionomies, et dans l'art qui les représente. Les Européens donnent à la beauté virile une expression de force souvent brutale et agressive, à la beauté féminine un caractère de sensualité et de passion : c'est qu'ils sont une « race de proie », tout occupée de guerre et d'amour; l'art occidental reflète l'idée que la vie est un combat pour la jouissance. L'art japonais exprime la simple joie de vivre, et l'idéal d'une vie rendue harmonieuse par la suppression de l'égoïsme.

Lafcadio Hearn s'intéresse très particulièrement à la vie religieuse des Japonais. Il étudie avec une minutieuse exactitude les antiques coutumes du Shintoïsme, les hautes traditions morales du Bouddhisme, et aussi les superstitions populaires qui se rattachent, par exemple, au culte des renards ou à l'idée de la préexistence.

Lafcadio Hearn développe cette idée paradoxale que ces religions japonaises présentent un merveilleux accord avec les plus modernes de nos systèmes philosophiques. Un peu arbitrairement, il ramène à deux thèses fondamentales les conclusions de la science et de la philosophie actuelles : le monde est un, le moi est multiple. Aucune ligne de démarcation nette ne sépare la matière de la vie, le monde végétal du monde animal, l'animalité de l'humanité : ainsi s'affirme l'unité de l'Univers. D'autre part, le moi se compose d'états d'âme changeants, constitués par la fusion d'éléments que la psychologie dissocie, et qu'elle explique, en partie, par l'hérédité : ainsi, tout être est multiple. Unité de l'Univers, multiplicité du moi : ces deux idées se retrouvent dans l'une et l'autre des grandes religions japonaises [1].

Le vieux Shintoïsme, en rattachant toute existence au Soleil, exprime à sa manière l'idée de l'unité du monde. Il affirme de même la multiplicité du moi et formule avec profondeur cette vérité psychologique que le monde des morts gouverne le monde des vivants. C'est à l'influence des *Kamis*, — les esprits des morts, — qu'il attribue tous les actes et toutes les pensées des hommes. Aux bons *Kamis*, nous devons tout ce qu'il y a d'aimable en nous. Chaque amour maternel

1. J'ai développé les idées de Lafcadio Hearn sur ce sujet en un article de la *Revue de Métaphysique et de Morale* (mai 1903).

résume l'amour de millions de mères disparues. C'est aux morts que la femme d'aujourd'hui doit sa douceur, son désintéressement, son pouvoir d'aimer, sa magie divine. C'est aux morts que l'homme peut devoir cette intelligence psychologique qui lui fait comprendre, en leur intimité la plus secrète, les caractères les plus différents. Le Shintoïsme nous révèle la valeur de la bonté, en découvrant au prix de quels efforts elle est apparue en ce monde : nos bons morts sont vraiment des Dieux.

Quant au Bouddhisme, il soutient, comme la science moderne et le positivisme d'Herbert Spencer, que l'univers est un ensemble de phénomènes solidaires, constamment changeants. La terre, la mer, le ciel, tout l'univers visible n'existent qu'en nos états de conscience; il n'y a en eux qu'apparences fuyantes : les apparences succèdent aux apparences, comme les vagues aux vagues, sur la mer mystérieuse de la naissance et de la mort. D'autre part, le Bouddhisme proclame la multiplicité et l'impermanence du moi. Le moi est illusoire comme le non-moi; et la différence entre le moi et le non-moi est, elle aussi, illusoire.

Lafcadio Hearn ajoute que la théorie moderne de l'hérédité psychologique vérifie l'antique idée bouddhique de la préexistence. Il ne s'agit pas d'une sorte de métempsychose pythagoricienne : le Bouddhisme n'admet ni âme individuelle ni transmigration personnelle. Mais il soutient que nos actes et nos pensées proviennent des actes et des pensées d'innombrables vies antérieures, réapparaissant, s'attirant par de mystérieuses affinités. « Nos sentiments les plus profonds, les plus ardents, les plus sublimes, sont supra-individuels, dit Lafcadio Hearn : le premier amour, par exemple, l'émotion éprouvée par le jeune homme à la vue de celle qu'il aimera, la conviction soudain acquise que sa vie appartient désormais à cet être qu'il connaît à peine; il semble qu'en un tel amour le choix soit involontaire; ceux qui s'aiment subissent l'influence étrange d'un souvenir mystérieux : les morts sont responsables, non les vivants; en la femme qu'on aime, survit le charme de toutes les femmes que nos ancêtres ont aimées jadis, ou peut-être de toutes celles qu'ils ont jadis aimées en vain. » La psychologie moderne donne ainsi de l'amour une

explication analogue à celle du Bouddhisme japonais : ce sont des amours antérieures qui cherchent à se réincarner. « Pour le bouddhiste, dit Lafcadio Hearn, comme pour l'évolutioniste, les morts ne meurent jamais : ils dorment seulement au plus profond des cœurs humains. »

Si le Bouddhisme est en accord avec la science moderne, il la dépasse, et c'est son droit. Il nous apporte, affirme Lafcadio Hearn, une vision de l'univers infiniment plus consolante que celle de l'évolutionisme. Par delà le moi conscient, qui n'est qu'illusion, il y a, selon le Bouddhisme, une réalité profonde, « le divin en chaque être », l'Esprit universel, le Principe éternel de toute existence, le Bouddha encore à naître. Nous sommes tous « les chrysalides de l'Infini ». Il peut y avoir en nous des sentiments éternels et divins, n'ayant rien de commun avec le faux-moi, mais appartenant à l'absolu : les sentiments désintéressés, la pitié, la bienveillance ; ces sentiments ne sont pas de l'homme, mais de Bouddha en l'homme ; « ils survivent aux races, aux soleils, aux univers ». Progressivement, la condition du *moi-fantôme* s'allège et se purifie : le sentiment de l'infini dissipe le rêve de la personnalité et vient en l'homme éveiller le Dieu. Ce progrès s'accomplit non pas en une seule vie, mais en une succession presque indéfinie d'existences. Au terme, est le Nirvana. « Nirvana n'est pas cessation, mais émancipation » ; c'est le passage de la vie finie à la vie infinie, infiniment libre et heureuse. L'égoïsme se fond dans le néant, comme un nuage blanc se dissipe dans l'azur d'un ciel d'été : alors ce qu'il y a de plus profond en l'âme humaine comme en tout être, atteint à l'Infinie Vision, à l'Infinie Mémoire, à la Paix spirituelle Infinie. Tous les Bouddhas cachés au fond des individualités finies se rappellent pour toujours toutes leurs existences passées ; et tous ces Bouddhas ne font qu'un : c'est ici le mystère bouddhique. Non seulement toute l'humanité est le Bouddha à venir, mais aussi tout l'Univers. « L'herbe, les astres, la terre, disent les anciens textes, tout deviendra Bouddha. Il n'y a pas une parcelle de poussière qui ne soit destinée à devenir Bouddha. » Pas de place, en un tel système, pour le préjugé ou la haine, l'étroitesse ou l'intolérance. Le Bouddhisme se présente comme une religion valable non pas pour

un seul monde, mais pour d'innombrables centaines de milliers de millions de mondes...

Tel est le sens profond de la paradoxale apologie du Bouddhisme que tente Lafcadio Hearn. Le Bouddhisme, selon lui, répudie les fondements mêmes de la religion occidentale, rejetés par la science, l'idée d'un Dieu créateur et celle d'une âme immortelle. Il nous offre pourtant la plus noble des croyances métaphysiques, et la plus riche en espérances. « Précisément à cette période de notre évolution intellectuelle où la foi en un Dieu personnel disparaît, où il devient impossible de croire à une âme individuelle, où les esprits les plus religieux s'écartent de tout ce que nous avons toujours appelé religion, où le doute universel pèse d'un poids toujours plus lourd sur les aspirations morales, — la lumière nous vient de l'Orient... » « Un jour peut-être (ajoute Lafcadio Hearn), moins égoïstes et plus sincères, nous irons dans nos Musées, ces nécropoles des Dieux, saluer les Bouddhas que nous y avons entassés, leur rendre un respectueux hommage : la douce sérénité, l'impassible tendresse du visage divin nous donnera la paix de l'âme... »

*
* *

Lafcadio Hearn, en chacun de ses livres, mêle à l'étude d'idées générales quelques nouvelles, destinées à peindre des types actuels ou historiques de Japonais ou de Japonaises. Plusieurs de ces personnages sont si héroïques, si séduisants ou si touchants, qu'il est impossible de les oublier, quand on les a une fois rencontrés : ils continuent à animer notre pensée, à vivre en notre cœur, comme des amis jadis aimés. Voici la réduction de quelques-uns de ces portraits.

Kosouga Asakichi est élève de Lafcadio Hearn, à Matsoué. Fils de riches fermiers, il retourne dans son village pour aider ses parents, à la fin de ses études. Un an après, il est soldat, atteint au grade de sergent. Au moment de la guerre contre la Chine, il demande à être envoyé en Corée, où doit commencer la lutte. On lui accorde cette faveur. Passant dans la ville où demeure Lafcadio Hearn, la veille du départ pour la guerre, il obtient la permission d'aller saluer son

ancien maître. Lafcadio Hearn l'invite à dîner, le fait causer. Le jeune sergent refuse de boire du vin, pour tenir une promesse faite à sa mère. Rougissant comme une jeune fille, il confesse à son professeur sa joie d'avoir été choisi pour servir la patrie :

— Vous rappelez-vous, lui demandai-je, que vous déclariez à l'École que votre plus cher désir était de mourir pour Sa Majesté l'Empereur ?

— Oui, répondit-il en riant. Et je vais avoir cette chance.

Kosouga Asakichi ne redoute pas la mort ; il pense qu'elle n'est pas une éternelle séparation : les morts continuent à vivre parmi les vivants, à les voir, à les entendre ; les vivants continuent à penser aux morts, à leur parler, à les aimer. Kosouga Asakichi croit que, s'il meurt, il sera aimé non seulement de ses proches, mais de tous ses compatriotes : l'Empereur lui-même l'honorera.

C'est l'heure du retour au régiment ; le jeune sergent remercie tendrement son maître, lui donne sa photographie, promet d'écrire, s'il peut, une longue lettre après la première victoire. Puis il fait le salut militaire, et disparaît dans la nuit.

Quelques semaines après, le nom de Kosouga Asakichi parut dans la liste des morts. Alors le vieux serviteur de Lafcadio Hearn, Manyémon, décora et illumina l'alcôve de la chambre des hôtes, remplit les vases de fleurs, alluma des baguettes d'encens.

Quand tout fut prêt, Manyémon m'appela. M'approchant, je vis la photographie du jeune homme dressée sur un petit autel ; devant, il y avait tout un repas en miniature, riz, fruits, gâteaux : c'était l'offrande du vieillard.

— Peut-être, osa dire Manyémon, son esprit se réjouirait-il, si le Maître voulait bien honorablement consentir à lui parler. Il comprendrait l'anglais du Maître...

Je lui parlai ; le portrait paraissait sourire, à travers les vapeurs d'encens. Mais les paroles que je dis alors, elles furent pour lui seul, et les Dieux.

Voici maintenant l'histoire d'une danseuse. Kimiko, fille de *samouraï*, a reçu une parfaite éducation. Mais la misère

l'a obligée à se vendre comme *guêcha*, pour nourrir sa mère et sa petite sœur. Elle est la plus accomplie des *guêchas*. Elle présente le type, si rarement réalisé, de la beauté japonaise classique : long visage et petits yeux très bridés. Elle sait faire des bouquets exquis, accomplir sans faute les cérémonies du thé, broder, composer de courts poèmes. Son apparition est triomphale : vite elle devient la préférée de l'aristocratie de Kyoto. Elle accepte les présents et les hommages, sans manifester à personne un attachement particulier.

Un jour, le bruit se répand que Kimiko s'est enfuie avec un de ses adorateurs, « prêt à mourir dix fois pour elle, à demi mort déjà d'amour ». Le jeune homme a tenté de se tuer pour la *guêcha* ; la *guêcha* s'est laissée émouvoir par l'ardeur de cette affection. Ils vont cacher le trésor de leur amour dans un palais de fée, entouré d'un jardin ombreux, silencieux et charmant. Ils oublient ensemble toutes les réalités déplaisantes de la vie. Après bien des efforts, le jeune homme obtient de sa famille la permission d'épouser la belle et tendre *guêcha*. Mais c'est Kimiko qui refuse, trois fois, sans donner de raison.

Le printemps passe, puis l'été. Kimiko se décide à parler à son amant, D'une voix ferme, elle lui dit en souriant : « Je ne suis pas digne de vous donner un fils. Je ne suis pas digne de vous bâtir un foyer. Je ne veux être pour vous que la compagne d'un jour, l'hôte d'une heure ; moins encore : une illusion, un rêve de folie, une ombre passant sur votre vie... » Puis, sans raison, Kimiko disparaît, laissant chez son amant toutes ses robes, toutes ses parures. Les plus actives recherches ne peuvent la faire retrouver ; personne n'entend parler d'elle.

Des années s'écoulent. L'amant de Kimiko épouse une douce jeune fille qui lui donne un fils. Il est heureux. Un jour, une pauvre nonne, en pèlerinage, vient demander l'aumône à la porte de la maison. Le petit garçon lui apporte l'offrande du riz. Alors l'étrange mendiante le prend dans ses bras, le regarde et le caresse longuement. Puis elle chuchote à son oreille une courte phrase, qu'elle le prie d'aller redire à son père ; et elle s'en va, en riant. Le petit garçon court transmettre à son père le message de la pauvre femme : « Père,

quelqu'un que vous ne reverrez jamais en ce monde, vous fait dire que son cœur se réjouit, parce qu'elle a vu votre fils. » Le père comprend les paroles de la mendiante ; et il ne peut s'empêcher de pleurer silencieusement.

De toutes ces nouvelles, celle que Lafcadio Hearn a intitulée *un Conservateur*, est peut-être la plus suggestive, la plus exactement japonaise. C'est l'histoire d'un fils de *samouraï* à l'époque de la Révolution qui a modernisé le Japon.

Dès l'enfance, on lui donne cette éducation sévère qu'on imposait alors à tous les fils de guerriers. On l'habitue à supporter la faim et le froid. On lui apprend à se dominer en toute circonstance, à mépriser la souffrance et la mort, à n'éprouver aucune crainte. Étrange méthode d'éducation : on le fait, un jour, assister à une exécution capitale, en lui recommandant de ne montrer aucune émotion ; au retour, on l'oblige à manger un bol de riz, coloré, par une sauce, en rouge-sang ; et à minuit on l'envoie, seul, chercher la tête du condamné sur le lieu de l'exécution. Il consacre la plus grande partie de son temps aux exercices physiques, puis à l'étude des caractères chinois, de la morale chinoise, des éléments de philosophie bouddhique. Il devient vaillant, courtois, désintéressé, prêt à donner immédiatement sa vie par amour, honneur ou loyauté.

C'est à cette époque qu'apparaissent dans les eaux japonaises les *Vaisseaux Noirs* des étrangers. Le jeune *samouraï* prie les Dieux d'éloigner ou de détruire la flotte ennemie ; mais les Dieux restent sourds à la prière de tout le peuple. Bientôt même le gouvernement confesse qu'il est incapable de résister à la puissance des Occidentaux ; et il ordonne aux sujets fidèles d'étudier les langues étrangères et les sciences européennes. Il y va du salut de la nation : elle ne peut que par une immense transformation conserver son indépendance. Le jeune *samouraï* apprend l'anglais ; il va étudier, sans sympathie, mais avec curiosité, la vie des étrangers dans l'un des *Ports ouverts*. Il y fait la connaissance d'un vieux missionnaire, qui gagne sa confiance et lui fait lire l'Évangile. Le jeune Japonais se demande si ce n'est pas à une morale supérieure que les Européens doivent leur force prodigieuse. Par patriotisme, il se fait chrétien.

Il continue à étudier les sciences occidentales. Alors, peu à peu, il se rend compte que l'esprit de la science s'oppose au christianisme plus encore qu'aux antiques religions japonaises. Comment croire à l'existence d'un Dieu distinct du monde, et d'une âme individuelle immortelle? « Il n'y a, dit quelque part Lafcadio Hearn, pas d'autre amour divin que l'amour de l'homme pour l'homme. » Le jeune *samouraï* renonce publiquement aux croyances chrétiennes. Pour juger justement l'Europe, il se décide à la visiter.

Il y passe bien des années, travaillant tour à tour de ses mains et de son cerveau, multipliant les expériences, méditant sur tout ce qu'il voit. Quel jugement rapporte-t-il de ces voyages? A ses yeux, la civilisation européenne manque de valeur morale, tout en présentant un admirable développement de l'intelligence. Ce qui caractérise l'Europe et l'Amérique, comparées à l'Extrême-Asie, c'est la prodigieuse extension de leur puissance matérielle, obtenue par un abominable régime de concurrence. La vie, en Europe et en Amérique, est un immense combat entre des loups. Les forts et les habiles font du monde un enfer pour les faibles. Le luxe sans limite de quelques-uns exige la servitude sans merci du plus grand nombre; tandis que beaucoup d'hommes ne peuvent satisfaire leurs besoins les plus urgents, la vanité des riches dévore, pour le plaisir d'une heure, le travail de plusieurs années: « Les cannibales de la civilisation sont inconsciemment plus cruels que ceux de la sauvagerie; ils exigent plus de chair. » Plus la société grandit, plus s'approfondit l'abîme de souffrances au-dessus duquel elle s'élève. Le *samouraï* constate que les Européens ne glorifient, ne divinisent que la force; ils adorent, sous d'autres noms, les anciens dieux de la puissance brutale et de la violence cruelle, Odin et Thor. Leur christianisme n'est plus qu'une de leurs conventions mondaines. « Ce monde n'a plus de foi. »

Alors ce Japonais prend une énergique résolution : il rentrera en son pays, il se fera prêcheur et conducteur d'hommes. Son programme sera très simple : il faut n'emprunter à l'Europe que les institutions indispensables au salut de la patrie, mais conserver, en ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, la civilisation du vieux Japon.

Comme le *samouraï* imaginé par Lafcadio Hearn, si le Japon est devenu révolutionnaire, c'est, au fond, par conservatisme. « Le Japon reste aussi oriental aujourd'hui qu'il y a mille ans. » Lafcadio Hearn se plaît à montrer que les Japonais n'ont eu aucun désir de s'européaniser entièrement; qu'ils ont maintenu, autant que possible, leur antique civilisation, la vie matérielle, la vie morale, la vie artistique, la vie religieuse des vieux Japonais[1]. Cependant, l'inévitable imitation de certaines institutions européennes modifie leur vie peu à peu. Lafcadio Hearn se demande en quel sens va se faire l'évolution du Japon au XXe siècle. Physiquement, les Japonais deviendront plus robustes : la gymnastique dans les écoles et le service militaire développeront leur force corporelle; leur alimentation sera plus nourrissante, s'ils empruntent à la cuisine européenne quelques-uns de ses mets auxquels ils paraissent s'accoutumer. Intellectuellement aussi, ils progresseront, grâce à la culture scientifique répandue très largement. La connaissance des langues étrangères, de l'anglais surtout, enrichira le vocabulaire et assouplira la syntaxe. Il est probable qu'on verra se former une nouvelle aristocratie, une aristocratie de l'intelligence. Mais on peut redouter une décadence morale. La lutte pour la vie devient chaque jour plus brutale; le nombre des crimes s'accroît constamment. Il y a moins de sincérité, moins de désintéressement, moins de douceur.

Dans une pittoresque étude, Lafcadio Hearn cherche à expliquer le fait qu'il n'y a pas d'ombres dans les vieilles estampes japonaises : la lumière, au lieu de n'éclairer qu'un côté du paysage, illumine tous les côtés à la fois. « C'est, dit-il, que les vieux artistes japonais n'aiment pas les ombres, parce qu'elles diminuent le charme de l'Univers sous le soleil. » Comme le monde extérieur, le monde intérieur était lumineux pour eux : c'est sans ombres qu'ils voyaient la vie. Mais l'Europe est venue apprendre au Japon que la tâche principale du divin Soleil, c'est de fabriquer de l'ombre.

Alors le Japon se mit à admirer l'ombre des machines, des cheminées, des poteaux télégraphiques; l'ombre des mines et des

1. Cf. l'article sur *l'Européanisation du Japon*, *Revue de Paris*, 1er février 1904.

usines, et l'ombre dans les cœurs des ouvriers qui y travaillent; l'ombre de maisons hautes de vingt étages, et l'ombre des affamés qui mendient au-dessous; l'ombre des énormes aumônes, qui multiplient la pauvreté; l'ombre des réformes sociales, qui multiplient le vice; l'ombre des mensonges, des hypocrisies et des habits de soirée; l'ombre d'un Dieu étranger, qu'on dit avoir créé l'humanité pour en faire un *autodafé*. Sur quoi le Japon redevint sérieux et refusa de continuer à étudier ces silhouettes. Heureusement pour le monde, il retourna à son art incomparable, à la beauté de ses propres croyances. Mais quelques-unes de ces ombres s'attachent encore à sa vie; il ne peut s'en débarrasser. Jamais plus l'univers ne lui paraîtra aussi beau qu'il était jadis.

On pourrait sans doute reprocher à Lafcadio Hearn quelque injustice dans sa condamnation sévère de la vie européenne, une indulgence un peu partiale pour l'Orient, pour le Japon, même pour ce qu'il y a d'étroit dans le nationalisme japonais. Du moins il eut raison d'attirer l'attention des Européens sur la haute valeur intellectuelle, morale, artistique, des civilisations orientales. Pendant des siècles, notre culture européenne a été exclusivement gréco-latine et chrétienne : l'Inde, la Chine, le Japon n'occupent pas encore dans nos esprits la place qu'ils méritent d'obtenir. « Jusqu'ici, dit fortement Lafcadio Hearn, n'ayant vécu que dans un hémisphère, nous n'avons pensé que des demi-pensées. »

Et fidèle descendant de ces Hellènes qui toujours cherchèrent du nouveau, Lafcadio Hearn renonçait à cette idée absurde, suggérée par un méprisable orgueil de race, que la civilisation s'arrête aux frontières d'Europe : il aurait voulu nous accoutumer à élargir notre culture, par delà les mers et les espaces, jusqu'aux plus lointains horizons; il nous souhaitait d'amasser dans nos esprits et dans nos cœurs toutes les vérités et toutes les beautés qu'ont su découvrir tous les peuples, pour concentrer en nos consciences toute la Raison de l'espèce humaine.

FÉLICIEN CHALLAYE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LIVRES NOUVEAUX

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE, SAINTE-BEUVE,

I. SON ESPRIT, SES IDÉES, — II. SES MŒURS par **Léon Séché.**

Voici une très curieuse et très abondante monographie qui met en pleine lumière la personne et l'œuvre de Sainte-Beuve. « Je n'ai voulu dire ici que les choses essentielles et je me flatterais d'en avoir dit quelques-unes de neuves si je n'avais eu d'autre mérite que de mettre en œuvre les documents que la fortune a fait tomber dans mes mains. » L'auteur est modeste, trop modeste : les documents inédits, comme les livres rares, ne tombent jamais dans les mains que de ceux qui les aiment et sont dignes de les bien comprendre. Ceux que M. Léon Séché a découverts sur Sainte-Beuve sont excellemment mis en œuvre dans ces deux petits volumes et contribuent utilement à l'histoire générale des mœurs et des idées. — Signalons en même temps la publication par madame Bertrand d'une correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et madame Juste Olivier. L'introduction et les notes sont de M. Léon Séché.

VENDÉE, par **Charles Foleÿ.**

Ces brefs récits, qui vont vite et droit au dénouement, saisissent, secouent parfois brutalement. *Le Piège, le Dernier Sourire, la Bague d'Émeraude, Petit-Pierre* sont parmi les mieux venus et les plus poignants. *La Bague d'Émeraude* est un petit chef-d'œuvre, ramassé en quelques pages; l'aventure est peut-être vraie : elle mériterait de l'être. Peu d'auteurs ont imaginé une action plus neuve et plus poignante. M. Charles Foleÿ connaît aussi bien que personne les temps héroïques de la Révolution et des guerres de Vendée : il écrit en marge de l'histoire et, comme les historiens eux-mêmes, il n'écrit pas sans partialité. Toutes ses sympathies vont aux vaincus contre les vainqueurs. Ceux-là même qui ne partagent pas ces sympathies seront les premiers à rendre hommage à son talent.

LA VIE FUTURE DEVANT LA SAGESSE ANTIQUE ET LA SCIENCE MODERNE, par **Louis Elbé.**

« La présente étude, nous dit l'auteur, essaie d'aborder le problème de la survivance de l'âme humaine en reprenant sur un point l'enseignement de la sagesse antique et des traditions les plus reculées, pour les discuter à la manière de la science moderne. » Livre intéressant, passionnant même, qui, évidemment, ne résout pas « une énigme insoluble », mais où l'on trouvera du moins de sérieuses déductions. L'auteur est érudit et impartial; il nous donne autre chose qu'une hypothèse commode : c'est un véritable répertoire de tous les arguments qui peuvent justifier la foi en la survivance de l'âme humaine.

JARDINS DE FRANCE, par **José-Maria Cantilo.**

Ce joli titre ne manquera pas de rappeler à nos lecteurs une série de poèmes charmants dont ils ont eu, naguère, la primeur. Ils n'ont pas oublié la grâce lumineuse et fraîche de ces vers, tout mouillés de rosée et de larmes, et qui sont toujours clairs et harmonieux. Ils n'aimeront pas moins les nombreux poèmes inédits que leur offrira ce recueil. Citons au moins les deux tercets de la fin :

O poètes-enfants qui prendrez votre essor,
Voici de mon matin la gerbe fraîche encor :
Je la donne aux buissons pour qu'elle s'y suspende.

Puisse le rêve ailé de votre bel avril,
Pillant derrière moi ce trésor puéril,
Faire son nid des brins tombés de ma guirlande !

KANT, par **Théodore Ruyssen.**

Dans cette collection des *Grands Philosophes*, où Socrate, Aristote, Spinoza, Malebranche, etc., avaient déjà leurs portraits, voici une excellente esquisse de la doctrine kantienne : il est si nécessaire que les idées, dont vit aujourd'hui la conscience du monde savant, soient mises à la portée et soumises à la critique de tous !

CORRESPONDANCE INÉDITE DE VICTOR-FRANÇOIS DE BROGLIE AVEC LE PRINCE XAVIER DE SAXE.

« Pour servir à l'histoire de la Guerre de Sept Ans », MM. de Broglie et Vernier publient la curieuse correspondance qui, des archives du royal château de Pont-sur-Seine, a passé aux archives de Troyes. On sait l'étrange destinée de ce duc François-Victor de Broglie, né en 1718, colonel à seize ans, lieutenant général à trente, maréchal et commandant en chef à quarante, ministre à soixante-dix, émigré et mort en émigration à quatre-vingt-six. Quant au prince Xavier de Saxe, son histoire est plus merveilleuse encore : fils d'Auguste III, lieutenant général dans les armées de Louis XV, régent de Saxe, puis « émigré » volontaire en France, d'où la Révolution le chasse. On devine l'intérêt d'une correspondance entre ces deux hommes de guerre.

LES IDÉES DE M. BOURRU, par **Jules Payot.**

L'auteur est bien connu de tous ceux qui, de près ou de loin, se préoccupent de l'éducation populaire. Sous une forme familière, bien française, il nous résume aujourd'hui cinq années de « campagne », par la plume et la parole, pour le triomphe dans nos écoles primaires des vraies méthodes scientifiques et du noble idéal de la saine démocratie : « Partout il préconise les méthodes actives et déclare une guerre sans merci aux méthodes passives, routinières, ignorantes des découvertes de la psychologie. » Ce livre ne s'adresse pas seulement aux gens de l'école : tous les pères de famille en pourront faire leur profit.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède, la Norvège et la Hollande.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20202-12-04. — (Encre Lorilleux).